

Sexy

HARLEQUIN

Regina Kyle

CONTRE TES

Série LA LOI DU DÉSIR

LÈVRES

REGINA KYLE

Contre tes lèvres

Sexy

 HARLEQUIN

Ecrire, **Regina Kyle** sait que c'est son destin depuis ce merveilleux jour où, âgée de dix ans, elle a remporté le premier prix d'un concours de nouvelles. Si, durant la journée, elle met son talent au service de la justice américaine, pour laquelle elle rédige des documents légaux, c'est la nuit, face à son ordinateur, qu'elle laisse le champ libre à son imagination en donnant vie à des héros délicieusement troublants.

Chapitre 1

— Cade Alexander Hardesty ! Enfile ta tenue et sors de derrière ce paravent, ou c'est moi qui viens te chercher !

Une tenue, ce petit string de satin rouge sur son cintre ? Ivy espérait-elle sérieusement qu'il allait porter ça ? Il avait imaginé qu'elle le photographierait dans son uniforme de pompier, peut-être torse nu, son pantalon descendu sur les hanches et ses bretelles glissant négligemment de ses épaules. Après tout, le calendrier des Dieux de la caserne était devenu une institution. Les pompiers les plus sexy de Stockton y figuraient

dans des tenues plus ou moins déshabillées, et le tout était vendu au profit d'une cause différente chaque année. Cette fois, c'était au bénéfice du refuge pour animaux, une action qu'il soutenait à cent pour cent.

Mais un *string* ? Pour qui le prenait-elle ? Pour un Chippendale ?

— Je vais être quasiment nu avec ce truc, dit-il, montrant, au-dessus du paravent, un index au bout duquel se balançait le petit string.

— Je ne plaisante pas, monsieur Décembre, rétorqua Ivy. Je ne vais pas y passer la journée. Enfile ça et sors !

Cade poussa un grognement et ôta ses chaussures de sport.

— Je compte jusqu'à trois. Un...

Il se débarrassa de son T-shirt.

— Deux...

Il ôta son pantalon et son boxer.

— Trois.

Il enfila maladroitement le string. Ce morceau de tissu ridicule ne dissimulait quasiment rien de son anatomie. Il s'efforça de l'ajuster, sans grand succès.

— Euh... Ivy ? Il y a un problème.

— Je ne te le fais pas dire. Je viens d'annoncer « trois » et tu n'es toujours pas sorti de derrière ce paravent.

Cade ne put s'empêcher de rire en dépit du mauvais pas dans lequel il se trouvait. Ivy avait toujours eu le don de le faire rire. Enfants, ils avaient fait pis que pendre, Ivy, son frère jumeau, Gabe, et lui. Se planter des crayons dans le nez en maternelle, fumer derrière le gymnase au lycée, voler la mascotte de l'équipe rivale de football, une chèvre récalcitrante qu'ils avaient tenté en vain de cacher dans une cabane, au fond du jardin des Nelson, les parents d'Ivy et Gabe.

En fait, la plupart du temps, c'était surtout Ivy et lui. Elle n'avait peur de rien, toujours prête à relever les défis qu'il lui lançait. Elle l'avait même vu nu. Bon, d'accord, il avait six ans et il

courait dans le jardin, tandis qu'elle le poursuivait avec le tuyau d'arrosage.

— Il faut vraiment que je vienne te chercher ?

— Non, non. J'arrive.

Cade prit une grande inspiration, se répétant pour la centième fois qu'il agissait pour une bonne cause, et sortit de derrière le paravent.

— Attends, j'ai failli oublier ! lança Ivy, se précipitant vers le petit bureau, dans l'angle du studio.

C'était là qu'elle se trouvait lorsqu'il était arrivé. Elle lui avait crié d'aller se changer et de l'attendre.

Il observa la pièce. Plancher clair, murs nus, écran blanc pour les photos, quelques lampes et réflecteurs de lumière. Son appareil photo était installé au centre, sur un trépied, prêt à l'action. Il ne voyait pas de quoi d'autre elle pouvait avoir besoin.

— Qu'est-ce qui manque ?

— La touche finale à ton costume.

— Tu veux dire qu'il y a autre chose que ce minuscule morceau de tissu ?

— Pas exactement.

Elle sortit du bureau, un bonnet de Père Noël dans une main, un chaton rayé gris et blanc dans l'autre, serré contre sa poitrine. Mais ce ne furent ni le bonnet ni

le chaton qui captèrent l'attention de Cade. Ce fut Ivy.

Il n'en revenait pas !

Il y avait douze ans qu'elle avait quitté Stockton et presque trois qu'il l'avait entraperçue, lors d'une des rares visites qu'elle rendait à sa famille.

Les années lui avaient vraiment réussi.

— C'est toi, habillée comme ça ? s'exclama-t-il, à la vue du petit short ultra-court et du T-shirt au décolleté plongeant qui moulaient effrontément les courbes de son corps.

Où étaient passés le jean baggy et le sweat-shirt extra-large qu'elle portait toujours ? Même ses cheveux étaient

différents. La masse de boucles rousses derrière laquelle elle se dissimulait était relevée en un chignon souple, décontracté, extrêmement sexy.

— Oui, je suis habillée comme ça. Et alors ? Tu t'es vu, toi ?

Elle lui tendit le chaton, lui posa le bonnet sur la tête, et l'ajusta, le penchant sur le côté pour dégager son regard et lui donner un air canaille.

— Je n'y suis pour rien. C'est toi qui as choisi cette tenue, dit-il, tirant sur l'élastique du string.

Le chaton miaula, sa fourrure toute douce contre sa paume, et il vint se lover au creux de son épaule.

— En fait, c'est Hank qui l'a choisie. C'est lui qui se charge du calendrier, habituellement, comme tu le sais... Mais il s'est fait mal au dos et m'a demandé si je pouvais prendre le relais. J'ai accepté. Je ne fais que terminer ce qu'il a commencé, précisa-t-elle.

— Aucun des gars n'a eu à s'habiller comme un stripteaseur, jusqu'à présent.

— Aucun des gars ne possède un corps comme le tien.

Elle se détourna pour régler son appareil photo, mais Cade avait eu le temps de surprendre le regard admiratif qu'elle avait laissé glisser le long de son corps. Intéressant. Elle l'avait toujours

considéré comme un frère, non ? Sauf une fois, peut-être, en terminale...

— J'ai entendu dire qu'ils avaient mis des années à te convaincre de poser pour le calendrier. Qu'est-ce qui t'a fait te décider, finalement ?

Il eut un haussement d'épaules et vint se placer devant le fond blanc.

— Ça gênait ma mère que son fils pose pour des photos sexy, par rapport à ses amies du club de jardinage. Mais mon père et elle ont pris leur retraite et ils vivent depuis un an à Chapel Hill, alors...

Ivy eut un petit rire.

— S'ils n'en savent rien, ça ne leur posera pas de problème.

— Exactement. Et s'ils l'apprennent, au moins, ils sont loin.

Ceci dit, connaissant sa mère, Cade savait que la distance, aussi grande soit-elle, ne l'empêcherait pas de lui faire toute une histoire si ça lui chantait.

Ivy jeta un coup d'œil dans l'objectif et se redressa, les mains sur les hanches. Le mouvement fit pointer ses seins sous son T-shirt moulant. Bon sang, avait-elle toujours eu une aussi belle poitrine ? Était-ce pour la cacher qu'elle avait pris l'habitude de porter des vêtements trop amples ?

Holà, ne t'emballe pas, mon gars ! Terrain miné. Ivy est pratiquement une sœur pour toi. Bien sûr, il y a une différence entre « pratiquement » et « réellement ».

— Bon, dit-elle, remettant en place quelques petites mèches échappées de son chignon. On y va.

De l'index, Cade gratta le cou du chaton.

— Où veux-tu que nous nous mettions ?

— Restez où vous êtes, répondit-elle, agitant la main. Vous êtes très bien. Je dois régler les éclairages.

Cade attendit, tout en caressant le chaton, s'efforçant de ne pas s'attarder

sur le corps souple, délié d'Ivy, tandis qu'elle passait de lampe en lampe pour effectuer ses réglages.

— Et il s'appelle comment, ce chat ? demanda-t-il pour rompre le silence.

— Bilbo.

— Il doit y avoir un fan de Tolkien, au refuge.

— Le directeur.

Ivy se hissa sur la pointe des pieds pour régler la troisième lampe, faisant crisser ses Converse sur le plancher verni, dans le mouvement.

— Il est à adopter.

— Le directeur ? plaisanta Cade.

— Bilbo.

Elle s'arrêta un instant de manipuler la lampe et lui jeta un regard implorant par-dessus l'épaule.

— Non, merci. En plus, je préfère les chiens. Le refuge n'aurait pas pu me faire poser avec un rottweiler ? Un bichon maltais, à la rigueur ?

— Rien n'est plus vendeur pour un calendrier qu'un beau mâle musclé en train de cajoler un adorable petit chaton.

Elle avait terminé les réglages. Elle revint vers son appareil photo.

— De toute façon, ils n'ont aucun spécimen de ces deux races, au refuge.

— Alors, comme ça, tu trouves que je suis un beau mâle musclé ? demanda Cade, faisant jouer les muscles de ses biceps, incapable de résister à l'envie de la provoquer.

Ivy leva les yeux au ciel.

— Oh ! je t'en prie. Tu as déjà toute la population féminine de Stockton pour flatter ton ego. Tu n'as pas besoin de moi.

Cade récupéra Bilbo. Le petit intrépide avait grimpé sur son épaule et se glissait derrière son cou.

— Tu veux parler de Maude, qui a célébré son quatre-vingt-cinquième anniversaire la semaine dernière ? Ou de la bibliothécaire, Mme Frazier, qui peut

siffler la *Rhapsodie hongroise* entre ses prothèses dentaires ?

— Gabe m'a dit que tu sortais avec la nouvelle caissière de chez Gibson. Celle qui possède l'incroyable...

— Sourire ? dit Cade, faisant bouger ses sourcils. Chevelure ? Capacité à additionner de tête des nombres à quatre chiffres ?

— Oui, c'est ça, rétorqua Ivy, se dirigeant vers une table, au fond du studio. Pose Bilbo une seconde, puis écarte les pieds et tends les bras.

Cade posa le chaton sur le sol et croisa les bras sur sa poitrine.

— Pourquoi veux-tu que je fasse ça ?

Ivy se retourna, un vaporisateur transparent rempli d'un liquide incolore à la main, et fonça vers lui, telle une lionne sur sa proie.

— Mais de quoi tu as peur ? s'exclama-t-elle, devant son air affolé. Que veux-tu que ce soit ? C'est pour humecter ta peau. Maintenant, tu te tais et tu écarter les jambes et les bras.

Bon sang !

*

Ivy s'efforçait de garder un air détaché, tout professionnel, tandis qu'elle s'avancait, brandissant, telle une arme fatale, le spray d'eau et de glycérine. Mais ce n'était pas facile. Presque nu, le

corps exposé en pleine lumière, Cade Hardesty était beaucoup plus sexy qu'elle ne l'avait imaginé. Et pourtant son imagination était allée bon train le concernant !

Elle ralentit le pas, s'arrêta, les jambes en coton, et avala sa salive. Elle baissa le bras qui tenait le spray et tira aussitôt sur son T-shirt, gênée d'avoir laissé entrevoir sa taille qu'elle ne trouvait pas assez fine et sa peau trop blanche, au-dessus de la ceinture du short.

Allez, ça suffit ! Quelle importance, que tu ne fasses pas une taille 36 ni même 38 ? Tu n'es plus l'adolescente qu'on a affublée des sobriquets les plus méchants à cause de ses rondeurs.

Résolue, elle serra si fort les doigts autour du spray que le plastique crissa. Elle avait photographié des centaines de modèles, hommes et femmes, touché les corps les plus beaux qui se puissent trouver dans le métier. Cade n'était pas différent.

Sauf que si, il l'était... Son premier amour. Le garçon qui lui avait fait noircir des pages et des pages de son journal intime, bien qu'il ne l'ait jamais considérée autrement que comme l'espiègle sœur jumelle de son meilleur ami. Elle était toujours partante pour relever ses défis et s'amuser un bon coup.

— Alors, on la fait ou pas, cette photo ?

Le garçon était devenu un homme, maintenant. Séduisant, irrésistible, les bras croisés sur son torse large et bronzé. Des années de sport au lycée, suivies par une carrière consacrée à combattre le feu, avaient sculpté son corps. Un corps proche de la perfection, athlétique, tout en muscles souples. Torse large, abdominaux de rêve, jambes solides, parfaitement dessinées. Même ses pieds étaient beaux. Quant à ce que cachait tout juste le string...

Ivy sentit un frisson lui parcourir le dos, la nuque.

— Hé, il y a quelqu'un ? lança Cade.

Il écarta une mèche de cheveux blonds de son front, révélant ses yeux d'un bleu

intense, ombrés de cils invraisemblablement longs, magnifiques pour une femme mais carrément scandaleux pour un homme.

— On se gèle, ici !

Ivy émergea de sa stupeur.

— Je vais mettre la clim, dit-elle, passant devant lui, faussement bravache, pour aller enclencher le thermostat.

Déjà qu'elle avait chaud, elle allait prendre feu !

Pourquoi avait-il fallu que Hank se fasse mal au dos ? Et pourquoi avait-elle accepté de le remplacer ? Il y avait à peine une semaine qu'elle était arrivée à Stockton. Elle était censée s'occuper de

son père, convalescent à la suite d'un infarctus, et non pas passer son temps à dévorer des yeux des pompiers en petite tenue. En particulier ceux qu'elle connaissait depuis l'enfance.

Heureusement, une fois ces photos prises, elle en aurait terminé. Elle pourrait passer le reste de son séjour à Stockton à travailler à la pépinière de ses parents et à s'assurer que son père prenait bien ses médicaments et suivait son régime. Elle n'aurait guère le temps de fantasmer sur son ami d'enfance et peu de chances de le rencontrer, lui ou quelque autre connaissance datant de ce que beaucoup considéraient comme la belle époque du lycée. Une époque qu'elle préférait oublier.

— Ça va mieux ? On peut y aller ?
demanda-t-elle, faisant de nouveau face à
son sujet.

Cade avait repris Bilbo dans ses bras.
Les ronronnements du chaton résonnaient
dans la pièce presque vide, tandis qu'il
lui grattait doucement le ventre.

— Désolé, dit-il avec un petit sourire
qui lui fit chavirer le cœur. Le pauvre
petit gars se sentait seul.

— Tu es certain de ne pas vouloir
l'emmener chez toi ?

— Certain ! Comme je te l'ai dit, je
suis plutôt chiens que chats.

Le petit animal était étendu de tout son
long dans les bras de Cade, image même

de l'extase féline, la tête reversée en arrière, les yeux clos.

— Bilbo ne va pas être d'accord.

— Il sera adopté en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Probablement par une famille très gentille, avec des enfants qui le couvriront de caresses et d'affection.

Il avait raison. Les gens s'arrachaient les chiots et les chatons. Les chiens et chats adultes, en revanche, avaient du mal à trouver un foyer. Elle en aurait volontiers adopté un si elle n'avait pas toujours été par monts et par vaux à cause de son métier. Mais Cade...

— Et un animal plus âgé ? demanda-t-elle. Ils sont nombreux au refuge et difficiles à placer.

— Un jour, peut-être. Pour l'instant, je suis trop occupé par mon travail et... d'autres choses.

— Comme la caissière de chez Gibson ?

Ivy regretta aussitôt ce qu'elle venait de dire. De quel droit se montrait-elle jalouse ? Cade était célibataire, tout juste trentenaire, et pour le moins séduisant. Il pouvait avoir toutes les femmes qu'il voulait. Dommage qu'il ne veuille pas d'elle. Mais bon... *Que sera sera.*

— C'est une séance photo ou l'Inquisition espagnole ? demanda-t-il, lui souriant cependant sans la moindre acrimonie. Je croyais que c'était Gabe, le roi de l'interrogatoire.

— Oh ! je t'en prie.

Elle regagna son trépied et tapota son Nikon du plat de la main.

— Il est peut-être avocat, mais je peux en dire davantage sur une personne grâce à mon objectif que lui avec ses interrogatoires.

— Que dirais-tu de commencer ? Et tu comptes te servir de cette chose ou pas ? ajouta-t-il, désignant du menton le spray qu'elle tenait toujours à la main.

Elle recula d'un pas et s'efforça de l'étudier aussi objectivement que possible. Elle laissa son regard glisser le long de son corps, hochant la tête avec satisfaction en voyant la façon dont la lumière mettait en valeur les muscles de ses bras, la toison dorée qui descendait vers son nombril, le V plus sombre à la jonction de ses hanches et ses cuisses.

— Non, c'est inutile, dit-elle, posant le spray sur le sol.

Elle détacha son appareil du trépied. Gabe était superbe, le type d'homme propre à faire fantasmer les femmes. Il n'avait pas besoin d'artifices ridicules, ni de trucages de photographe pour être mis en valeur. Cette séance photo appelait

quelque chose de différent, de plus audacieux.

Quelque chose de naturel. De vrai.

— Tourne-toi, dit-elle.

— Quoi ?

— Tu m'as bien entendue. Tourne-toi. Et mets Bilbo sur ton épaule.

Cade se tourna et posa le chaton sur son épaule.

— Tu cherches mon meilleur profil ?

— Quelque chose comme ça.

Elle fit la mise au point.

— Bien. Maintenant, regarde Bilbo.

Il tourna la tête et fixa maladroitement le chaton.

— Détends-toi, lui dit-elle, baissant son appareil. Caresse-le, parle-lui.

Cade gratta Bilbo entre les oreilles.

— Que veux-tu que je lui dise ?

— N'importe quoi.

Elle leva de nouveau l'objectif vers son visage, déterminée à se concentrer sur la relation entre l'homme et l'animal et non sur les fesses musclées qui s'offraient à sa vue.

— Dis-lui combien il est mignon. Raconte-lui en détail ta dernière conquête. Chante-lui une chanson ou

récite-lui un poème. Amuse-toi avec lui, tout simplement.

— Tu as entendu ça, mon petit gars ? dit Cade, caressant le dos de Bilbo et lui tirant doucement la queue. Nous sommes censés nous amuser.

Les ronronnements du chaton se firent plus sonores, et il sortit sa petite langue rose pour lécher le menton ombré de barbe de Cade. Ce dernier renversa la tête, amusé, offrant à l'objectif un sourire éblouissant qui transforma son visage séduisant en une image de pure beauté.

— Sublime ! commenta Ivy, prenant cliché sur cliché tandis qu'elle tournait autour de lui, capturait son image sous tous les angles possibles. Ne t'arrête

surtout pas. Avec ça, les calendriers vont se vendre comme des petits pains !

Pendant l'heure qui suivit, elle le fit poser. Debout, assis, allongé sur un vieux canapé récupéré dans le bureau. Bien sûr, il lui fallut, à plusieurs reprises, corriger une attitude, ajuster un bras ou repositionner une jambe et, ce faisant, toucher Cade, sentir ses muscles fermes presser ses paumes, sa peau chaude titiller ses doigts.

Toutes choses qui faisaient partie de son travail.

Alors, pourquoi aucun des modèles professionnels qu'elle avait photographiés au cours des années, des hommes aussi musclés et virils que Cade,

n'avait-il fait battre son cœur, s'emballer sa respiration, fourmiller ses doigts de l'envie irrésistible d'aller plus loin que simplement toucher ?

Heureusement, ou malheureusement, elle eut de moins en moins à intervenir au fur et à mesure que la séance photo avançait. Cade était plus naturel, plus spontané que nombre de modèles avec lesquels elle avait travaillé. Quant à Bilbo, c'était un véritable comédien, se prêtant à l'exercice comme si c'était inné chez lui.

Cade et lui formaient un extraordinaire duo. Les femmes allaient en être folles.

Folles de Cade.

Ivy plaqua le cache sur l'objectif avec plus de force que nécessaire, s'efforçant d'ignorer l'amertume qui lui serrait soudain le cœur.

— Très bien.

Elle replaça l'appareil sur le trépied et s'avança pour récupérer le chat.

— Je crois que nous avons tout ce qu'il nous faut. Et Bilbo doit regagner le refuge avant la fermeture.

— Je peux le ramener.

Cade se leva, serrant plus fort le chaton, qui se tortillait dans tous les sens.

— C'est sur mon chemin.

— Ton chemin pour où ?

Elle écarta une mèche de cheveux collée à sa joue et alla baisser le thermostat.

— La caserne des sapeurs-pompiers est dans la direction opposée.

— Je ne suis pas de garde ce soir. J'ai un rendez-vous.

— La fille de chez Gibson avec son extraordinaire... talent en mathématiques ?

Cade ôta le bonnet de Père Noël et le pressa contre sa poitrine, prenant l'air horrifié.

— Un gentleman ne dévoile jamais de détails intimes !

— Depuis quand es-tu un gentleman ?

Elle lui prit le chat des mains et le poussa vers le paravent.

— Rhabille-toi. Je vais mettre Bilbo dans son panier pour que tu puisses le poser au passage et être à l'heure à ton rendez-vous.

Quant à elle, elle pourrait retourner à ses obligations, son père et la pépinière, et cesser de fantasmer sur ce cadeau des dieux à la gent féminine.

On pouvait toujours rêver.

Chapitre 2

— Qu'elle est jolie ! s'exclama Ivy, caressant la joue de sa nièce. Un vrai petit ange.

— Oui, quand elle dort.

Holly se laissa tomber sur la chaise longue, à côté d'elle, étendit les jambes et s'étira.

— Comment se fait-il que je la berce pendant des heures sans résultat et qu'il suffise que tu la prennes dans tes bras deux secondes pour qu'elle se calme ?

Ivy regarda sa sœur. Elle avait le visage fatigué, les yeux cernés. N'importe

qui dans sa position — auteur de théâtre reconnue, mariée à une star de cinéma — aurait engagé quelqu'un pour organiser le baptême de sa fille et en aurait fait un événement médiatique. Pas Holly. Elle avait tenu à s'occuper de tout elle-même. Elle avait voulu une cérémonie intime, la famille et quelques amis.

— C'est mon pouvoir magique, j'imagine, plaisanta Ivy.

Elle remonta la petite couverture sous le menton minuscule de sa nièce. On avait beau être au printemps, les soirées étaient fraîches dans le Connecticut, malgré le grand feu allumé dans le jardin et qui crépitait joyeusement.

— C'est dommage que tu ne sois pas là plus souvent. J'aurais bien besoin de ta magie, de temps en temps.

Nick, le mari de Holly, arriva sur ces entrefaites. Il s'avança derrière elle et, lorsqu'elle leva la tête, il posa un baiser sur son front.

— Et ça, ce n'est pas magique ? demanda-t-il.

— C'est un bon début.

Holly attira son visage à elle et unit sa bouche à la sienne en un baiser profond, intense.

Ivy sentit son cœur se serrer en les voyant si profondément unis, si amoureux. Elle était heureuse pour sa sœur, heureuse

qu'elle ait enfin trouvé le bonheur après tout ce que son ex-mari lui avait fait subir. Mais une partie d'elle-même, celle qui commençait à se demander combien de temps encore elle continuerait à courir le monde, ne pouvait s'empêcher d'envier un peu de ce bonheur.

Elle dissimula cette soudaine mélancolie derrière un rire.

— J'espère que vous avez retenu une chambre...

Nick leva la tête et désigna la maison.

— Ce n'est pas ce qui manque. Mais il faut d'abord que nous nous débarrassions de nos invités.

— Si nous commençons par aller coucher Joy ? Elle a eu une longue journée et il fait vraiment très frais dehors.

Holly allait se lever, mais Nick l'arrêta.

— Repose-toi, je m'en occupe. Tu en as assez fait pour aujourd'hui.

— Je n'arrive toujours pas à croire que vous ayez perpétué cette tradition des prénoms instaurée par papa ! dit Ivy, secouant la tête.

Leur père aimait beaucoup Noël et, durant des années, il avait tenu le rôle du Père Noël dans la parade qui avait lieu pour les fêtes, à Stockton. Et il avait

donné à tous ses enfants des prénoms liés à Noël : Holly, Ivy, Gabriel et Noëlle. Ils en avaient souffert. Et maintenant Holly et Nick avaient pris la relève avec Joy.

— Avions-nous réellement le choix ? dit Holly, échangeant un regard entendu avec son mari. Je veux dire, quand on épouse un homme qui a le même prénom que saint Nicolas.

— Et Joy est née la veille de Noël, précisa Nick, prenant sa fille endormie dans les bras d'Ivy.

Joy remua un instant dans son sommeil, puis elle se réinstalla aussitôt dans les bras de son père.

— Vous auriez pu l'appeler Eve, c'est un peu moins lié à Noël, mais papa aurait sans doute adoré.

— C'est un peu trop connoté, quand même.

Holly se retourna vers Nick, qui traversait la pelouse en direction de la maison.

— Dis à Devin de venir nous rejoindre. Et d'apporter le plateau qui se trouve sur le comptoir de la cuisine.

— D'accord.

— C'est dommage que Noëlle n'ait pas pu rester pour le dessert, dit Ivy.

Son regard se porta au-delà de la pelouse, vers le ponton de bois sur le lac.

Une barque y était amarrée et se balançait doucement dans l'eau argentée par le reflet de la lune. Pour la seconde fois, elle eut un petit pincement au cœur et se prit à envier sa sœur. Elle avait un mari génial, un beau bébé, une superbe maison.

— Je sais, dit Holly. Moi aussi, je regrette qu'elle ne soit pas restée. Mais c'était impossible. Elle a une répétition demain, de bonne heure.

— Maman est finalement parvenue à convaincre papa de sortir ?

— Oui. Et je suis surprise qu'il soit resté aussi longtemps ! Nous avons proposé de reporter le baptême, mais il n'a rien voulu savoir. Quel têtù, celui-là !

Holly eut un petit haussement d'épaules et leva la tête vers le ciel, qui commençait à se remplir d'étoiles.

— Oh ! j'ai failli oublier. Cade devrait arriver d'une minute à l'autre.

Ivy faillit bondir de sa chaise longue. Elle ne l'avait pas revu depuis la séance photo, deux semaines auparavant. Elle continua de fixer le lac, s'efforçant de contrôler les battements de son cœur et de garder un visage impassible.

— Tu n'avais pas dit qu'il était de garde ?

— Si. Mais jusqu'à 19 heures seulement. C'est pour ça qu'il a manqué la cérémonie. Mais il a promis de passer

après son travail. Le temps de se changer et il sera là.

Ivy ferma les yeux, s'efforçant de bloquer les images qui affluaient dans son esprit. Cade sous la douche, la tête en arrière, l'eau ruisselant sur son visage, son corps. Cade dans son lit, sur elle, sous elle, en elle, jusqu'à ce qu'ils s'effondrent, ivres de plaisir, comblés.

Et dire qu'elle le trouvait déjà beaucoup trop troublant, auparavant ! Depuis qu'elle l'avait vu nu ou quasi, elle ne pensait plus qu'à son corps. Elle en était totalement obsédée.

— Ça va ? demanda Holly. Tu es toute rouge.

Ivy posa une main sur sa joue. Elle était brûlante.

— Il faut que je me recule, je suis trop près du feu.

Elle s'éventa. Comme si cela allait suffire à calmer le feu qui faisait rage en elle.

— Il paraît que tu l'as vu dans le plus simple appareil, poursuivit Holly, se penchant vers elle. Alors ? Il est aussi alléchant que je le pense ?

— Premièrement, il n'était pas dans le plus simple appareil, rétorqua Ivy. Il portait un string.

— Oh là, ça change tout !

— Deuxièmement, c'était pour le travail. Et troisièmement tu es mariée à l'homme le plus sexy des Etats-Unis, selon le magazine *People*. Qu'as-tu à faire de savoir à quoi ressemble Cade nu ?

— Je suis mariée, je ne suis pas morte. Je sais encore apprécier un beau corps viril.

Holly se pencha plus près encore.

— Allez, raconte. Comment est-il ?

Ivy poussa un soupir résigné. Inutile de résister. Holly finissait toujours par avoir gain de cause.

— Disons que le mois de décembre du calendrier risque d'être assez chaud,

l'année prochaine.

— Décembre ? Mais il va falloir attendre encore des mois ! Tu ne peux pas me laisser jeter un petit coup d'œil ?

— Pas question. Code d'éthique des photographes.

— Ça existe, ça, un code d'éthique des photographes ?

— Ça devrait, répondit Ivy, remontant les genoux sous le menton.

— Très bien. Comme tu voudras.

Holly se réinstalla dans sa chaise longue.

— Je n'ai pas à me plaindre, j'imagine. Je veux dire que tu t'occupes de papa. Et

de la pépinière. Tu sais que je resterais volontiers pour aider, mais...

— Il n'y a pas de problème. Tu as suffisamment à faire avec le bébé et les répétitions de ton nouveau spectacle. C'est à mon tour de donner un coup de main. De plus, ajouta Ivy, englobant d'un geste le lac, le jardin magnifique et la grande maison, tu m'accueilles chez toi. Il y a plus difficile dans la vie. Surtout quand l'alternative, c'est d'habiter chez papa et maman.

— Il y a de quoi devenir dingue avec eux.

— Je ne le suis pas encore, mais il ne s'en faut pas de beaucoup.

— Je regrette seulement qu'il ait fallu un infarctus pour te faire revenir à la maison.

Holly tendit la main et la posa sur son bras.

— Tu m'as manqué, Ivy.

— Toi aussi.

Une bouffée de culpabilité l'assaillit. Elle avait fui Stockton, mue par une envie si forte de changer d'image qu'elle s'était coupée de tout ce qui pouvait lui rappeler la jeune fille qu'elle avait été. Ce faisant, elle s'était également coupée de sa famille.

Une erreur qu'elle se sentait le besoin de rectifier, aujourd'hui. Aider ses

parents était une bonne façon de commencer.

— Alors, c'est ici que tout se passe ? dit soudain Devin.

Holly et Ivy se retournèrent. Gabe et sa fiancée traversaient la pelouse dans leur direction, Devin portant le plateau de rafraîchissements. On devinait une troisième silhouette derrière eux.

— Regardez ce que j'ai récupéré en route, lança Gabe, montrant la silhouette qui devenait de plus en plus distincte à chaque pas. Vous avez de la place pour une personne de plus ?

Cade brandit les deux packs de bière qu'il avait apportés.

— Je suis venu avec des munitions.

*

Cade but une gorgée de bière et se cala dans la vieille chaise longue en bois, parmi celles déjà rassemblées autour du feu. Holly avait regagné la maison pour voir si son mari n'avait pas besoin d'aide pour s'occuper du bébé. Devin l'avait suivie, quelques minutes plus tard, se disant épuisée.

Gabe, Ivy et lui se retrouvaient ainsi seuls, à se remémorer le bon vieux temps.

Si l'on pouvait dire.

— Ce n'est pas du tout ainsi que ça s'est passé ! protesta Ivy, fixant son frère d'un air de défi.

— Si, rétorqua Gabe. Je te revois, tombant dans la piscine, au beau milieu de l'entraînement de natation des garçons.

— Tu racontes n'importe quoi !

Ivy secoua la tête et Cade vit ses boucles rousses onduler, flamboyantes, dans la lumière du feu.

Il se détourna et fixa les flammes, luttant contre la sensation d'oppression qui lui étreignait la poitrine. C'était à cause de cette sensation qu'il avait failli décliner l'invitation de Holly. Mais les Nelson étaient comme une famille pour lui. Ils lui avaient apporté ce que ses parents n'avaient pu lui donner : la chaleur, l'affection, le sentiment

d'appartenir à un groupe, de ne plus être seul.

Et l'on ne faisait pas faux bond à sa famille, même si l'on était troublé comme il l'était par Ivy.

— Je ne dis pas n'importe quoi, renchérit Gabe.

— Si, il dit n'importe quoi. Hein, Cade ?

Dans la lueur dansante du feu, Cade sentit le regard perçant d'Ivy posé sur lui.

— Tu y étais.

Cade leva la main.

— Ne me mêlez pas à tout ça, d'accord ?

— Traître ! lança Ivy. Jamais je ne me serais trouvée là si tu ne m'avais pas mise au défi de remplir la piscine de canards en caoutchouc !

Cade sourit à ce souvenir.

— Tu n'as jamais pu résister à un défi. Mais je te signale que tu n'as pas rempli la piscine de canards.

— Bien sûr, gloussa Gabe, puisqu'elle est tombée dedans !

— Je n'ai jamais dit que je n'étais pas tombée dedans, lança Ivy, levant le menton d'un air de défi, mais ce n'était pas pendant l'entraînement de natation.

Du bout de l'index, Cade essuya la buée sur sa bouteille de bière.

— Tu sais ce que ça signifie ?

— Non, je n'en ai pas la moindre idée, répondit Ivy. Mais tu vas te faire un plaisir de me le dire.

Elle tira sur son sweat-shirt, moulant involontairement ses jolis seins ronds et fermes auxquels Cade n'avait cessé de penser depuis leur dernière rencontre. Il s'efforça de ne rien laisser paraître de son trouble.

— Ça veut dire que tu me dois un défi.

Gabe, ravi, partit d'un grand éclat de rire.

— Tu n'es pas sérieux ? s'insurgea Ivy.

Elle se tourna vers lui, le fusillant du regard.

— C'était il y a plus de dix ans.

— Allez, Ivy !

Cade n'aurait su dire pourquoi, mais il éprouvait l'envie soudaine, irrésistible, qu'elle dise oui. Comme si ce pari stupide pouvait les rapprocher, de nouveau. C'était vain, de toute façon. Dès que son père serait de nouveau sur pied, elle quitterait la ville aussi vite qu'elle y était venue. Il serait nettement plus raisonnable, pour tous les deux, qu'il garde ses distances. Mais il n'y parvenait pas.

— C'est hors de question, reprit Ivy. Je ne suis plus une gamine. J'ai un métier et une réputation à défendre.

— Je te promets qu'il n'y aura rien d'illégal.

— D'accord.

Elle étira les jambes, repoussant quelques brins d'herbe de la pointe de sa chaussure.

— Ni de dangereux, précisa Cade.

— C'est toi qui dis ça, alors que tu m'as obligée, un jour, à boire tout le jus d'un bocal de pickles ? Puis à manger tout le sel tombé au fond du sachet de bretzels ?

Cade s'en souvenait. Ivy avait été malade pendant des heures et il s'en était beaucoup voulu. Mais, bien entendu, il ne lui en avait rien dit.

— Oh ! ça va, j'avais treize ans à l'époque.

— Ce qui signifie que tu as eu dix-sept ans pour concocter un plan encore plus diabolique.

Cade n'eut pas le temps de répondre, interrompu par la sonnerie de son portable. Il l'attrapa, jeta un coup d'œil à l'écran, se doutant de qui il s'agissait.

Il ne s'était pas trompé. Décidant de ne pas répondre, il remit le téléphone dans sa poche.

— Il y a un problème ? demanda Gabe.

Il s'était levé pour attraper une bûche, qu'il jeta dans le feu, faisant jaillir une

gerbe d'étincelles dans l'air frais de la nuit.

— C'est encore ta mère ?

— Non.

Cade jeta un coup d'œil en biais à Ivy. Il répugnait à étaler sa vie privée devant elle. Il termina sa bière, ouvrit la glacière et saisit une nouvelle bouteille.

— C'est Sasha. Elle n'arrête pas de m'appeler et de m'envoyer des messages. Elle est même passée à la caserne, cet après-midi, apporter des brownies.

Il prit une bière, la tendit à Gabe.

— J'imagine que ça a dû plaire aux gars.

Pour leur plaire, ça, oui, ça leur avait plu ! Ils n'allaient plus le lâcher, à présent. Ils l'avaient déjà surnommé « monsieur Brownie ».

— Je peux avoir une bière, moi aussi ? demanda Ivy. Et qui est Sasha ?

— La petite amie de Cade.

— *Ex*-petite amie, précisa-t-il.

Il ouvrit une bouteille et la lui tendit. Leurs doigts s'effleurèrent et s'écartèrent aussitôt, comme si une décharge électrique leur avait traversé les mains.

— Depuis deux semaines.

Son rendez-vous avec Sasha, le soir de la séance photo, avait été le dernier. Il n'y avait aucun rapport entre les deux. Ce

n'était que pure coïncidence s'il avait choisi ce soir-là pour rompre.

Pure coïncidence ? Hum.

— Je la connais ? demanda Ivy. Je ne me souviens pas de quelqu'un portant ce nom, par ici, ajouta-t-elle, se mordant la lèvre.

— Elle a quelques années de moins que nous.

— C'est un euphémisme, ironisa Gabe. On frôle le détournement de mineure.

— Elle a vingt et un ans, rétorqua Cade, agacé. Presque vingt-deux.

— Laisse-moi deviner...

Ivy se tourna, jucha ses jambes sur l'accoudoir de la chaise longue et but une gorgée de bière.

— C'est la caissière avec l'...

— Peu importe, coupa Cade, lui décochant un regard noir. Ce qui importe, c'est que, quoi que je dise, elle ne veut rien entendre et continue de me harceler.

— C'est bien là ton problème, commenta Gabe, toujours prompt à analyser les situations. Tu connais le vieil adage qui dit que les actions valent mieux que les mots ?

— Oui, et alors ? Quel rapport avec Sasha ?

Gabe se cala contre son siège et croisa une jambe sur son genou.

— Il ne faut pas que tu te contentes de lui dire que c'est fini, il faut que tu le lui montres.

— Que je le lui montre comment ?

— En sortant avec quelqu'un d'autre.

— Qui ?

— Je ne sais pas. C'est toi, le séducteur local.

— Justement. Stockton n'est pas très grand. Je commence à en avoir fait le tour.

— Coucou ! dit Ivy, agitant les doigts dans sa direction. Jeune femme

disponible par ici !

— Quoi ? s'exclama Cade, se tournant vers elle.

Il n'avait pas dû bien entendre. Ivy ne venait tout de même pas de se proposer pour sortir avec lui ?

— Je suis volontaire pour le job !

Il n'avait pas rêvé. Elle se proposait bel et bien !

Il la fixa, ne sachant que répondre. Gabe réagit aussitôt, éclatant de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? demanda Ivy, manifestement vexée.

— Cade et toi ? parvint-il à articuler, hilare. Vous êtes quasiment frère et sœur !

Sauf que Cade ne voyait plus du tout Ivy ainsi. Raison pour laquelle il ne voulait pas sortir avec elle. Il ne pouvait absolument pas sortir avec elle.

— Ecoute, Ivy, j'apprécie ton offre, mais...

— Mais quoi ?

Elle croisa et décroisa les jambes sur l'accoudoir de son siège, lui offrant la vue troublante d'un peu de peau claire sous l'ourlet de son petit short.

— Tu te dégonfles ? Tu as peur de succomber à mon charme irrésistible ?

— Pas vraiment.

Menteur !

— Attendez, dit Gabe, finalement calmé. Plus j'y pense, plus je trouve que c'est une excellente idée. Vous n'avez pas besoin de sortir réellement ensemble. Vous vous montrez et vous faites semblant d'être un couple. Ça devrait suffire à la décourager.

Génial ! On faisait semblant de sortir ensemble, mais on n'était pas vraiment ensemble.

— Je ne sais pas...

— Allez, Hardesty ! insista Gabe avec un grand sourire. Qu'est-ce que tu as à perdre ?

Ce qu'il avait à perdre ? La tête. Son cœur. La seule famille qu'il ait jamais

eue, si les choses devenaient sérieuses et tournaient mal, en fin de compte.

— Ecoute..., dit Ivy. Considère que c'est ma façon de relever ce vieux défi entre nous.

— Depuis quand c'est la personne censée relever le défi qui le choisit ?

— Depuis que celui qui le lance a besoin de son aide pour se débarrasser de son ex.

— D'accord.

Soulagé, Cade entrevit alors une façon de se sortir de la situation sans prendre de risque.

— On se montre ensemble une seule fois. Tu peux venir me voir triompher au

poste de troisième base au Tournoi des badges.

— Le Tournoi des badges ?

— Oui, c'est du softball. Flics contre pompiers. Ils nous ont battus à plate couture, l'an dernier.

Il but une longue gorgée, savourant la légère amertume de la bière fraîche, tandis qu'il se congratulait pour sa brillante idée. Lui sur le terrain, Ivy dans le public en train de l'encourager, et Sasha, témoin de toute la scène. Ainsi, il convaincrait son ex que tout était fini entre eux, tout en maintenant Ivy à distance.

— Il y a un petit hic dans ton plan, dit Ivy, ôtant ses jambes de l'accoudoir. Comment peux-tu être certain que Sasha sera là ?

— Oh ! elle y sera ! intervint Gabe. Ce tournoi est un grand événement. Toute la ville se déplace. C'est la fête, et les vaincus paient à boire et à manger aux vainqueurs, après le match.

— Comment se fait-il que je n'aie jamais assisté à ce tournoi ? Que je n'en aie même jamais entendu parler ? demanda Ivy, se mordant une nouvelle fois la lèvre.

Une habitude, apparemment, constata Cade. Pour quelle raison ne l'avait-il

jamais remarquée ? Existait-il chez elle d'autres choses qui lui avaient échappé ?

Il écarta aussitôt cette pensée et répondit :

— Nous ne jouons que depuis quelques années.

— Et il aura lieu quand, ce match ?

— Vendredi, à 18 heures.

— Tout ce que j'aurai à faire, c'est te regarder jouer ?

Elle se mordit la lèvre, de nouveau. Une petite manie qu'il trouvait décidément très érotique ! Le désir lui titilla aussitôt les reins.

Il s'éclaircit la voix.

— Me regarder et m'encourager. Et peut-être aussi porter mon maillot. C'est typiquement un truc de fille, ça.

Une expression étrange marqua un instant les traits d'Ivy et il pensa qu'elle allait lui dire non. Mais elle se leva, termina sa bière et se tourna vers lui.

— Très bien. Passe me chercher à 17 h 30. Et n'oublie pas le maillot.

Chapitre 3

Ivy se maudit pour la millième fois tandis qu'elle écartait le rideau et jetait un coup d'œil par la fenêtre du premier étage pour voir si Cade n'arrivait pas. Comment avait-elle pu faire une telle proposition ? C'était à se demander où elle avait la tête.

Mais elle n'avait pas pu s'en empêcher. Elle avait trouvé insupportable d'entendre Gabe et Cade parler de la population féminine de Stockton comme si elle-même n'existait pas. Ils ne la trouvaient pas assez bien pour Cade ? Ils pensaient que personne ne croirait

possible qu'un tombeur comme lui sorte avec une fille comme elle ?

Elle n'était plus l'adolescente ingrate et boulotte du passé. C'était fini. Mais ces deux crétins n'avaient pas l'air de s'en rendre compte !

Eh bien, elle allait leur montrer ce qu'il en était... Et en particulier au plus crétin des deux : Cade.

Elle abandonna son poste à la fenêtre et se dirigea vers le miroir de la chambre. Elle avait besoin de vérifier une dernière fois que tous ses efforts pour se faire belle avaient payé.

Cheveux rassemblés en une queue-de-cheval impeccable, joliment passée dans

la fente arrière d'une casquette de baseball des sapeurs-pompiers de Stockton qu'elle avait trouvée dans les affaires de Holly. OK. Maquillage léger pour atténuer ses taches de rousseur et faire ressortir le gris-vert de ses yeux. OK. Jambes épilées, bronzées, mises en valeur par un petit short en jean moulant, légèrement frangé. OK.

Elle sourit à son reflet, songeant aux années passées, lorsque le mot « moulant » était banni de son vocabulaire. S'il y avait une chose qu'Alex, son professeur de photo et aujourd'hui associé, lui avait enseignée, outre tout ce qu'elle savait sur le métier, c'était qu'elle commettait une lourde erreur en dissimulant son corps sous des vêtements trop larges.

« Souviens-toi, lui avait-il dit, c'est toi qui imposes ta loi, pas le vêtement. »

Aujourd'hui, elle entendait bien porter au mieux sa tenue. Elle attrapa une paire de créoles en argent et quelques bracelets sur la commode et descendit, fredonnant le dernier tube de Taylor Swift entendu à la radio. Il ne lui manquait plus que le maillot de Cade. Ce serait un peu bizarre d'arriver au match en ne portant qu'une brassière de sport, même si celle-ci mettait merveilleusement en valeur sa poitrine.

Elle descendait l'escalier lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit.

— J'arrive ! lança-t-elle, dévalant les marches.

Mais lorsqu'elle arriva à la porte, la main sur la poignée, elle se figea brusquement.

Vas-y. Montre-lui que la petite Ivy Nelson a grandi.

Le cœur battant à tout rompre, les mains moites, elle ouvrit grand la porte.

— Salut ! Entre. Je suis presque prête.

Elle s'écarta pour le laisser passer, mais Cade resta planté sur le seuil, l'air ébahi.

— Je... euh... je t'ai apporté ça.

Ivy s'empara du maillot rouge qu'il lui tendait. Il portait le même, avec le logo des sapeurs-pompiers de Stockton sur la poitrine, et un pantalon de base-ball gris.

— Merci, dit-elle, d'une voix nettement plus assurée.

C'était fou ce qu'un petit regard admiratif pouvait faire pour la confiance en soi ! Elle lui fit signe d'entrer.

— J'enfile ton maillot et nous pourrons partir. Je ne voudrais pas te faire manquer l'entraînement.

— Il n'y a pas d'entraînement, mais je vais faire un peu de stretching avant le match.

— Je peux le faire avec toi, dit-elle, en mettant ses boucles d'oreilles devant le miroir de l'entrée. Un mannequin que j'ai rencontré lors d'une séance photo m'a

appris quelques exercices très pointus à faire à deux.

— D'accord.

Il s'adossa au chambranle.

— Sasha devrait comprendre très vite, si elle nous voit en train de nous étirer ensemble.

Bien sûr. Comment avait-elle pu oublier ? Tout cela n'était que du cinéma destiné à Sasha.

Elle déboutonna le maillot et l'enfila, déterminée à ne pas laisser la remarque de Cade entamer la belle humeur que son regard sur elle avait fait naître. Il était à elle pour la soirée et elle entendait bien en profiter.

Le maillot tombait assez bas sur ses hanches. Elle l'avait prévu. Plus question de se cacher, désormais. Elle avait un plan. Elle attrapa les côtés, les noua fermement à sa taille et vérifia l'effet dans le miroir. Parfait. La manœuvre mettait ses seins en valeur tout en révélant, mais pas trop, la peau nue à sa taille.

— Voilà, je suis prête, dit-elle, se tournant vers lui.

— Waouh.

Il la dévisagea de la tête aux pieds, son regard bleu faisant courir sur elle une infinité de frissons.

— Mon maillot n'a jamais été aussi bien porté.

Elle le dévisagea à son tour, laissant un regard gourmand glisser le long de ses épaules, de son torse.

— Tu crois ? dit-elle.

Elle passa la pointe de la langue sur ses lèvres.

— Je le trouve aussi pas mal du tout sur toi.

— Ah oui ?

Il s'écarta de la porte et s'avança vers elle.

— Mm-mm.

Elle l'imita, faisant un pas vers lui.

— J'ai toujours eu un faible pour les hommes en uniforme.

— Est-ce que tu serais en train de flirter avec moi ?

— Qui sait ?

Un pas de plus et elle fut suffisamment près pour poser la main sur son torse, espérant de toutes ses forces qu'il ne la repousserait pas. Il n'en fit rien et elle referma doucement les doigts sur son maillot. Elle sentit son cœur battre sous sa paume, à l'unisson du sien.

— Mais peut-être que je m'entraîne seulement au badinage. Tu sais. Pour Sasha.

Le regard de Cade se troubla, devenu d'un bleu sombre, presque indigo.

— Est-ce qu'il y a une autre chose pour laquelle tu souhaiterais t'entraîner ? murmura-t-il.

— Oui. Ça...

Elle se hissa sur la pointe des pieds et lui effleura les lèvres. Elle avait imaginé un baiser très bref, léger et doux. Un baiser fait pour lui aiguïser l'appétit, lui donner un aperçu de la femme qu'elle était devenue.

Un baiser qui le laisse sur sa faim.

Mais, à la seconde où ses lèvres se posèrent sur les siennes, elle oublia tout de son projet, envoûtée par la douceur de

sa bouche, sa chaleur, le parfum viril, enivrant de sa peau.

Elle glissa la main sur sa nuque et l'attira vers elle. Elle en voulait davantage. Elle voulait qu'il réponde. Elle ne pouvait pas être la seule à ressentir ce courant qui passait entre eux et l'électrisait, ce n'était pas possible !

Elle pressa son corps contre le sien et glissa la pointe de sa langue entre ses lèvres, voulant qu'il réagisse. Cade poussa un grognement et capitula, entrouvrant les lèvres. Puis il referma les mains sur ses fesses, et la plaqua contre lui, ses courbes douces contre son corps musclé et dur.

Oh, Seigneur ! Elle se sentit chavirer. Elle l'avait vu en string, certes, mais elle n'était pas préparée à sentir contre elle la pression délicieuse de son sexe. Elle ferma les yeux, s'abandonna, grisée par la sensation merveilleuse de ses mains caressant son corps.

Brusquement, il la lâcha et s'écarta, la laissant toute tremblante, à bout de souffle. Le brusque afflux d'air la ramena à la réalité.

— Je crois que ça devrait la convaincre, qu'en penses-tu ? lança-t-elle, bravache.

Il enfonça les mains dans ses poches.

— J'ai trouvé l'essai très persuasif, en effet. Mais je ne pense pas nécessaire d'aller aussi loin. Le seul fait de nous voir ensemble devrait suffire.

— On ne sait jamais. Deux précautions valent mieux qu'une.

Elle s'empara de son sac et frôla Cade en gagnant la porte. Une onde de chaleur la parcourut, mais elle refusa d'y prêter attention. Elle ouvrit la porte et sortit dans la douceur parfumée de la soirée. Une belle soirée de printemps.

— Il est temps d'y aller, dit-elle. L'heure du match approche. Nous devons faire notre entrée en scène. Nous avons une mission à accomplir.

Cade n'avait pas besoin de savoir que dans cette mission elle s'était fixé un double objectif. Premièrement, montrer à Sasha qu'il n'était plus libre. Deuxièmement, l'amener à la prendre au sérieux.

Restait à savoir ce qui serait le plus difficile à atteindre.

*

« Strike out ».

Trois tentatives manquées.

Cade jeta son casque de batteur et gagna le banc des joueurs.

— Tiens, dit-il, plaquant sa batte dans les mains du joueur de champ gauche, un type de la compagnie C qu'il connaissait

à peine. Tu auras peut-être plus de chance que moi.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Hardesty ?

O'Brien, le joueur de première base, son collègue dans la compagnie B, le gratifia d'un sourire condescendant et d'une tape dans le dos.

— Tu rates encore comme ça et Cappy va t'expédier définitivement sur la touche.

— Personne n'expédie Cade sur la touche, déclara Cappy.

George Perez, alias Cappy, capitaine de la compagnie B et coach de l'équipe, avait parlé d'un ton très calme.

— C'est OK. Cade ! lança Ivy d'une voix enjouée. Tu vas les battre, le prochain coup.

— Oui, baby, entonna aussitôt Sasha d'une voix légèrement rauque, dégoulinante de sensualité.

Une voix qui avait eu l'art de l'exciter, mais qu'il trouvait aujourd'hui extrêmement embarrassante, comme si Sasha déployait tout son charme pour le séduire.

— Tu vas gagner, baby !

— Ah, je vois maintenant où est le problème, ricana O'Brien, croisant ses gros bras sur sa poitrine. Tu as une femme en trop, Hardesty. Tu veux que je t'en

débarrasse ? Je parie que la rousse n'y verra pas d'inconvénient. En général, les grosses ne font pas les difficiles.

Cade arracha ses gants de batteur. Il saisit O'Brien par le maillot et le mit debout, son visage si proche du sien qu'il pouvait distinguer les pores dilatés de son gros nez.

— Ecoute-moi bien, connard ! Si je t'entends dire encore un seul mot sur Ivy, je t'éclate la tête !

— C'est bon, c'est bon ! J'ai compris.

Cade le repoussa et O'Brien atterrit lourdement sur le banc des joueurs.

— Garde la rousse. Je prendrai la blonde avec les gros seins.

Cade allait se jeter de nouveau sur lui, lorsqu'un bras solide le ceintura.

— Ça suffit ! dit Cappy.

Il relâcha un peu sa prise, et se tourna vers O'Brien.

— Vous, un peu moins de propos injurieux et un peu plus de jeu, OK ? Et on se bouge ! Je n'ai pas envie de payer les pizzas à ces morfales de l'équipe adverse deux années d'affilée.

O'Brien ramassa son casque et se dirigea vers sa place sur le terrain, marmonnant quelque chose entre ses dents en passant devant Cade. Cappy lâcha Cade et lui donna une petite tape sur

l'épaule avant de reprendre son poste d'observation, près du banc des joueurs.

Les autres joueurs, demeurés étrangement silencieux pendant l'échauffourée, reprirent leurs bavardages. Cade s'assit à l'extrémité du banc, loin de ses coéquipiers, s'efforçant de comprendre ce qui venait de se passer.

Il n'était pas violent, d'ordinaire. Il était d'un naturel plutôt décontracté et coulant, peu susceptible de perdre son calme.

Alors, pourquoi s'en était-il pris ainsi à O'Brien ?

D'accord, ce crétin avait insulté Ivy. Il avait dit qu'elle était grosse. Mais, cela,

il l'avait entendu dire des milliers de fois par les gamins, à l'école. Ils lui avaient même donné toute une série de surnoms ignobles. Il n'avait jamais menacé de s'en prendre à aucun d'entre eux pour autant.

Bien sûr, à l'époque, il n'était qu'un gamin stupide, lui aussi, et très égocentrique. Tout ce qui l'intéressait, c'était de trouver quelqu'un à gruger pour se faire faire ses problèmes de chimie et une fille à emmener dans son coin secret, le vendredi soir, pour l'embrasser et la peloter. Il espérait être devenu quelqu'un de plus intelligent, depuis. C'était pour cela, peut-être, qu'il avait fini par voler au secours d'Ivy.

Il regarda O'Brien lancer et rater son coup à la deuxième base. Rien de surprenant à cela. Ce type devait être aveugle pour trouver Ivy grosse. Il n'avait donc jamais vu Jennifer Lopez ou Kim Kardashian ? Il y avait une grande différence entre grosse et tout en courbes.

Il appuya la tête contre le mur et ferma les yeux. Il lui semblait sentir encore les formes enivrantes du corps d'Ivy pressées contre le sien. Et sa peau était si douce. Et ce baiser... Seigneur, à peine les lèvres d'Ivy avaient-elles touché les siennes qu'il était déjà en érection.

— Hé, on se réveille !

Une main lui secouait l'épaule.

— O'Brien est dehors. C'est à toi.

Cade enfonça sa casquette sur sa tête, attrapa son gant et gagna rapidement la troisième base. Lorsqu'il fut en position, il risqua un regard en direction des gradins. Même dans la foule, il lui fut très facile de repérer Ivy. Elle s'était placée au milieu du premier rang. Elle hochait la tête au rythme de la chanson de Bruce Springsteen diffusée par le haut-parleur, et sa queue-de-cheval bondissait à chaque mouvement.

Elle leva les yeux lorsque la chanson se termina. Malgré la distance qui les séparait, il sentit une émotion tout à fait inhabituelle lui étreindre la poitrine lorsque leurs regards se croisèrent.

— Prêt, Hardesty ?

Cade pivota en direction de la voix, remerciant le ciel pour cette interruption. Le joueur entre la deuxième et la troisième base lui lança la balle. Il la réceptionna, fit un tour sur lui-même et la lança.

— C'est bon, baby ! lança Sasha, se levant et agitant les bras avec un tel enthousiasme que ses seins faillirent jaillir de son petit haut au décolleté généreux.

— Oh oui, baby ! lança O'Brien, pinçant les lèvres et jetant à Cade un regard faussement énamouré. C'est bon...

Cade racla le sol de la pointe de sa chaussure à crampons. Ils étaient en retard de trois strikes dans la quatrième partie. Il y avait sur les gradins une femme dont il n'avait aucune envie de s'occuper et une autre dont il valait beaucoup mieux qu'il ne s'occupe pas. Et, cerise sur le gâteau, cet abruti d'O'Brien avait visiblement décidé de le mettre en rogne.

Cette fichue soirée promettait d'être longue !

Chapitre 4

— Bravo, beau match, dit Cade, la mâchoire crispée, serrant tour à tour les mains des joueurs de l'équipe des policiers.

Bon sang, qu'il détestait perdre ! Surtout lorsque c'était sa faute.

Le dernier policier, Trey Brannigan, un ami de longue date, lui serra un peu trop fort la main, un sourire triomphant aux lèvres.

— J'espère que vous aurez plus de chance l'année prochaine.

— Va te faire voir, rétorqua Cade, serrant aussi fort que lui.

Trey et lui s'affrontaient dans une lutte d'egos devenue une habitude.

— Non, merci, répondit Trey, provocateur. En revanche, je me régale par avance des pizzas que je vais aller déguster chez Valentino aux frais des pompiers de Stockton.

— Continue et ça risque d'être ton dernier repas.

Cappy s'avança derrière Cade et referma la main sur son épaule.

— Doucement, les gars.

— On s'amusait, Cap, répondit Cade, lâchant la main de Trey.

Ce dernier lui sourit, condescendant.

— J'ai gagné, articula-t-il en silence.

— Eh bien, on arrête de s'amuser, alors, conclut Cappy.

Il lança un sac à Cade et désigna les balles, battes et gants éparpillés sur le terrain.

— Vous avez été le moins performant de tous, ce soir. Ce qui signifie que c'est vous qui rangez le matériel. Et n'oubliez rien !

Cappy s'éloigna et Cade se tourna vers Trey.

— Je crois que je vais en avoir pour un petit moment. Garde-moi une place chez Valentino.

— Plutôt trois, non ? répondit Trey, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

Cade se retourna : Sasha et Ivy, chacune de son côté, fonçaient dans sa direction.

— Oh là ! Tu peux me donner un coup de main ?

— Laquelle veux-tu que j'intercepte ? La blonde ou la rousse ?

— La blonde. Tâche de l'occuper pendant qu'Ivy et moi, nous ramassons le matériel et nous filons.

— Ivy ? dit Trey, la regardant plus attentivement. La boulotte du lycée ?

Cade serra les poings.

— Ne parle pas d'elle comme ça.

— Désolé, dit Trey, levant les mains en signe de reddition. Je n'avais pas compris.

— Compris quoi ?

— Lorsqu'un type se précipite au secours d'une femme, c'est qu'il est accro. Ceci dit, je te comprends. Si j'avais su qu'elle allait devenir aussi sexy, j'aurais fait un peu plus attention à elle, au lycée.

— Je n'ai pas le temps de discuter avec toi.

Son regard passa d'Ivy à Sasha, tandis qu'elles se rapprochaient dangereusement.

— Tu t'occupes de la blonde, oui ou non ?

— Eh bien, dis donc ! lança Trey avec un petit sifflement. Ivy et la fille de chez Gibson te courent toutes les deux après ? Tu en as, de la chance !

Cade n'en était pas si sûr, vu leur air déterminé.

— D'accord, je m'en occupe, dit Trey, s'avançant pour intercepter Sasha. Mais c'est à charge de revanche !

Cade fut tenté de lui répondre que s'occuper de Sasha était loin d'être une punition. Elle était belle, avait des seins superbes et des jambes qui n'en finissaient pas. Mais elle était également

très égocentrique et très superficielle. Et, à un certain stade de la vie d'un homme, un physique, même très avantageux, ne suffit pas à faire oublier les défauts d'une personnalité.

Il en était à ce stade, mais n'était pas certain qu'il en aille de même pour Trey.

— Eh bien, je constate que tu ne plaisantais pas, au sujet de ton ex, dit Ivy en le rejoignant. Elle n'a pas l'air de vouloir comprendre.

Cade la prit par le bras et l'entraîna sur le terrain.

— Viens, il y a urgence à récupérer le matériel et à quitter les lieux sans que

Sasha se rend compte que Trey est en train de faire diversion.

— Trey Brannigan, du lycée ?

Ivy avait pâli et Cade fut soudain assailli par le remords. Elle était déjà son amie, à l'époque, et il n'avait rien fait pour la protéger de tous les crétins qui la tournaient en ridicule, Trey le premier. Heureusement, en devenant adultes, les gens changeaient. Trey avait changé. Mais, de temps en temps, il lui arrivait de retomber dans ses vieux travers.

— Trey peut se montrer très stupide, parfois, mais les femmes l'adorent. Et il va distraire Sasha le temps que nous rangions et que nous filions.

Il lui tendit le sac pour le matériel.

— Aide-moi, si tu veux bien. Je te confie les battes et les balles.

— Pas de problème.

Elle se mit aussitôt à l'œuvre. Une différence de plus avec Sasha, qui aurait pris prétexte de ne pas vouloir salir ses vêtements ou se casser un ongle pour ne rien faire.

Mais quel besoin avait-il de les comparer, Ivy et elle ? Il n'y avait aucune raison. Ivy ne l'intéressait pas davantage que Sasha. En dépit de ses charmes évidents. Des charmes dont il profitait pleinement, en cet instant, tandis qu'elle se baissait pour ramasser les balles, ses

jolies fesses moulées dans son short très court.

Il mit d'ailleurs plus de temps qu'il n'en aurait fallu pour terminer son rangement tant il était distrait, jetant sans arrêt des coups d'œil dans sa direction.

Lorsque ce fut fait, il la rejoignit. Elle était en train de fermer le sac.

— Mission accomplie ! dit-elle.

— Laisse, je vais le porter.

Il allait s'en emparer lorsqu'elle le hissa sur son épaule.

— Tu plaisantes ? lança-t-elle, se dirigeant vers le parking, tout à fait à l'aise avec son chargement. Tu as vu avec

quel matériel je travaille ? Je porte deux fois plus de poids quotidiennement.

— Je pensais que tu avais des assistants pour t'aider.

— Pas toujours.

Elle réajusta le sac sur son épaule et, pour la première fois, Cade se rendit compte de ce qui l'avait frappé, dans le studio photo. Elle n'était pas seulement plus mince aujourd'hui, elle était aussi plus forte. Mais d'une force qui n'était pas uniquement physique. Une force intérieure qu'elle ne possédait pas auparavant.

— Alors, tu arrêtes de traîner, lança-t-elle.

— J'arrive.

Il pressa le pas, revint à sa hauteur, et ils gagnèrent la voiture en silence.

— Ouf, sauvés ! dit-il, pressant le bip pour ouvrir les portières.

— Hé, baby !

Oh ! non.

Le gravier de l'allée, de l'autre côté du parking, crissa sous les talons hauts de Sasha, qui fonçait vers eux.

— Bravo pour la diversion ! dit Ivy, lançant le sac sur la banquette arrière. Apparemment, Trey n'est pas aussi irrésistible que prévu.

Elle fit claquer la portière arrière et se tourna vers lui, les mains sur les hanches, les seins pointant sous le maillot, juste au-dessous du logo des pompiers de Stockton. Cade sentit son corps s'enflammer.

— Viens, dit-il, saisissant la poignée. Nous avons encore le temps de filer si nous nous dépêchons.

— J'ai mieux à proposer.

Elle posa la main sur la sienne, l'empêchant d'ouvrir la portière.

— Embrasse-moi.

Cade faillit s'étrangler.

— Quoi ?

— Tu es sourd ou bien stupide ?

Elle se glissa contre lui, pressa ses seins contre son torse.

— Embrasse-moi en y mettant vraiment de l'entrain. Après ça, si elle n'est pas convaincue que tu ne t'intéresses plus à elle, c'est que rien n'y fera.

Il recula d'un pas et se retrouva coincé entre le corps sensuel d'Ivy et la carrosserie de la voiture, une situation loin d'être désagréable, mais beaucoup trop risquée à son goût.

— Je croyais que c'était la solution à n'utiliser qu'en cas d'extrême urgence...

— Parce que, Sasha qui fonce sur nous telle une fusée, ce n'est pas une extrême

urgence, pour toi ? C'est pour qu'elle te laisse tranquille que tu m'as demandé de t'accompagner au match, non ?

Elle plaqua son corps contre le sien. Il en fut gêné, certain qu'elle sentait son sexe en érection presser sa cuisse.

— Un petit baiser, dit-elle, et elle saisira le message.

— Quel message, exactement ?

Avec une force qui le surprit, elle le saisit par les épaules et le fit pivoter. C'était elle, maintenant, qui se trouvait coincée contre la voiture. Elle se hissa sur la pointe des pieds, ses lèvres déjà sur les siennes lorsqu'elle répondit :

— Celui-là !

Leur premier baiser n'avait été qu'un feu de broussailles. Cette fois, Ivy voulait un incendie.

La première fois, elle avait voulu provoquer Cade, le titiller. Cette fois, c'était une femme décidée qui voulait l'embrasser. Une femme déterminée à effacer de sa mémoire tout souvenir de Sasha, et même de toutes les autres femmes qu'il avait connues.

Le seul problème, c'était lui. Il ne jouait pas du tout le jeu.

Elle laissa ses lèvres glisser le long de sa mâchoire, souriant tandis qu'elle le provoquait, sa barbe naissante lui

picotant délicieusement les lèvres. Il sentait bon. Une odeur virile, enivrante, exactement celle qu'elle avait imaginée depuis qu'elle s'était mise à fantasmer sur lui, adolescente.

— Ce baiser n'est pas censé être une entreprise à sens unique, murmura-t-elle dans son cou. Fais quelque chose, je ne sais pas. Caresse mes fesses, glisse tes mains sous mon maillot, ta langue dans ma bouche...

Il poussa un grognement et marmonna quelques mots indistincts. Puis, soudain, il glissa une jambe entre les siennes, referma les mains sur ses fesses et la plaqua contre lui. Un long frisson la parcourut.

— Voilà qui est nettement mieux, dit-elle, le souffle un peu court.

Elle saisit son maillot, l'arracha de sa ceinture. La peau de Cade était chaude sous ses paumes, douce, et encore toute moite après le match. Elle laissa ses mains remonter le long de son dos, le griffa doucement de ses ongles. Elle le sentit frissonner contre elle et sourit, satisfaite. Il avait beau le nier, il était aussi troublé qu'elle. Et son sexe en érection, pressant sa cuisse, en était la preuve manifeste.

— Seigneur, Ivy, marmonna-t-il, la voix rauque, confirmant ce qu'elle pensait.

Elle aperçut alors Sasha par-dessus son épaule. Elle avait ralenti le pas et les

fixait, bouche bée.

— Parfait. Si tu voyais la tête de ton ex ! Elle n'en revient pas. Si tu m'embrasses, je crois qu'elle va se trouver mal.

— Heureusement, aujourd'hui, ce ne sont pas les pompiers qui manquent, murmura Cade.

D'un même geste, il lui ôta sa casquette et libéra ses cheveux, qui cascadèrent entre ses doigts. Puis il lui emprisonna le visage de ses mains et commença à lui mordiller les lèvres.

Elle ne put retenir un gémissement, pressant follement sa bouche contre la sienne. Leurs langues se trouvèrent

aussitôt, avides, et s'unirent dans une danse folle, s'enroulant l'une à l'autre, tandis qu'ils haletaient, le souffle court. Elle avait déjà embrassé d'autres hommes, bien sûr, mais jamais ainsi. Jamais avec une telle urgence, une telle passion.

Elle se sentait chavirer, comme si ses jambes, soudain, ne la portaient plus. Cade laissa sa main glisser le long de son cou, vers sa gorge, s'insinuer dans l'échancrure du maillot pour effleurer sa peau à la naissance de ses seins. Elle frissonna tout entière sous la caresse, bouleversée.

Il interrompit leur baiser, laissa ses lèvres remonter lentement le long de sa

joue, jusqu'à son oreille, qu'il mordilla doucement.

— Sasha regarde toujours ?

Sasha ? Quelle Sasha ?

— Mm-mm.

Ce fut tout ce qu'elle parvint à dire.

— Elle a l'air convaincu ? insista-t-il, son souffle chaud lui balayant l'oreille, tandis qu'il saisissait une mèche de cheveux, l'enroulait autour de son doigt.

Il fallut à Ivy quelques secondes pour reprendre ses esprits et être capable de regarder vers le parking, au-delà de l'épaule de Cade. Sasha s'était arrêtée net, les mains posées sur ses hanches fines de top model, l'œil assassin.

Lorsque leurs regards se croisèrent, elle rejeta derrière l'épaule ses longs cheveux blonds d'un geste qui disait sans ambiguïté : « Je ne vois vraiment pas ce qu'il fait avec toi, alors qu'il pourrait avoir tout ça. » Puis elle tourna les talons et s'éloigna d'un pas sec.

— Elle a l'air furieux. Ou plutôt avait l'air. Parce qu'elle est partie.

— Très bien.

Cade la lâcha et ouvrit la portière de la voiture.

— Le taxi de mademoiselle est avancé.

— Chez Valentino, dit-elle, le corps encore tout frissonnant d'émotion lorsqu'elle grimpa dans la voiture.

— Sasha y sera certainement. Tu es sûre d'en avoir envie ?

Après leur baiser, elle n'était plus sûre de rien et notamment d'être capable de résister à l'impulsion de se jeter sur Cade dès qu'il passerait près d'elle. Mais au moins, chez Valentino, ils seraient entourés de monde, ce qui repousserait le problème jusqu'au moment délicat où il la ramènerait chez elle.

— Si tu es partant, moi aussi.

— Parfait.

Il se baissa pour ramasser sa casquette, l'épousseta et la lui tendit.

— Je meurs de faim.

Deux heures plus tard, après s'être régalée de pizza, Ivy étouffa un bâillement. Elle se tourna vers Cade, assis à côté d'elle.

— On peut y aller ? Je dois être à la pépinière à l'aube, demain, et j'aimerais bien dormir un peu.

Elle en avait surtout assez de Sasha et de son rire haut perché, totalement forcé. Cette dernière avait gardé ses distances, mais ce rire insupportable n'avait cessé de lui résonner dans la tête toute la soirée.

Et puis il y avait eu toutes ces remarques, bien intentionnées mais si dérangeantes, de la part de camarades de

classe qu'elle n'avait plus revus depuis le lycée.

« Oh ! mon Dieu, Ivy ? C'est toi ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ? C'est incroyable, ce que tu as minci ! » Et sa préférée, entre toutes : « Tu es malade ? » Comme s'il était inconcevable que l'objet de toutes leurs moqueries ait pu perdre quelques kilos !

Cade sortit son portefeuille.

— Pas de problème. J'ai envie de rentrer, moi aussi.

Il lança une poignée de billets sur la table et se leva.

— Ça devrait couvrir ma part.

Trey ramassa les billets.

— Si ce n'est pas le cas, je te le ferai savoir, t'inquiète pas.

Lorsqu'ils furent installés dans la voiture, Cade se tourna vers Ivy.

— Merci pour tout. Je te revaudrai ça.

— Nous sommes quittes, à présent. Tu te souviens ?

Elle passa un doigt le long de la lisière de sa casquette, posée sur ses genoux.

— Le défi.

— Oui. Le défi.

Il engagea la voiture sur la petite route qui longeait le lac et conduisait chez Nick et Holly.

— Quoi qu'il en soit, tu as été géniale, ce soir.

Ivy regardait le paysage défiler par la vitre. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Cade ne savait pas à quel point la fin de la soirée pourrait être géniale, elle aussi, si seulement elle rassemblait son courage et osait.

Au bout de quelques minutes, elle se tourna vers lui. Son profil était superbe, éclairé seulement par la lumière des voyants du tableau de bord. Elle regrettait de ne pas avoir son appareil photo pour l'immortaliser.

— Tu sais, ce baiser..., commença-t-elle.

— Oui, c'était quelque chose.

Il lui adressa un sourire embarrassé qui fit s'emballer son cœur.

— Je suis prêt à parier que je n'entendrai plus parler de Sacha, après ce numéro.

Ivy sentit son cœur se serrer, tous ses espoirs anéantis.

Un numéro ? Qui avait fait un numéro, d'après lui ? Elle ? Lui ? Tous deux ?

Ses doigts se crispèrent sur la casquette.

— Ce n'est pas le mot que j'aurais employé...

— Ah bon ?

— Sache, pour ton information, que je ne faisais pas un *numéro*, dit-elle. Et toi non plus, apparemment, si j'en juge par l'érection que j'ai sentie.

Il eut un haussement d'épaules.

— Que veux-tu que je te dise ? Je suis un homme. C'est une réaction naturelle lorsqu'une femme vient se coller à vous et vous embrasse comme tu l'as fait.

— Une femme ?

Elle se plaqua contre la portière, augmentant la distance entre eux.

— N'importe quelle femme ?

Il ne répondit pas. Il engagea la voiture dans l'allée de la maison et passa au

point mort. Mais il ne coupa pas le contact.

Le message était clair et elle le reçut cinq sur cinq. En ce qui le concernait, la soirée, et leur conversation, étaient terminées. Dès qu'elle serait descendue de voiture, il se sauverait sans demander son reste. Mais elle n'entendait pas renoncer aussi facilement.

Elle se cala dans son siège et croisa les bras.

— Donc, si je comprends bien, tu n'es absolument pas attiré par moi ?

— Nous nous connaissons depuis des années, Ivy. Et je suis le meilleur ami de ton frère.

— Ça ne répond pas à ma question.

Il passa la main dans ses beaux cheveux blonds, une chose qu'Ivy rêvait de faire depuis une éternité.

— Heureusement que Gabe est à New York. S'il nous avait surpris, j'imagine sa réaction.

Ivy lui jeta un regard noir.

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je suis une adulte. Gabe n'a pas à se mêler de ça. De nous.

— Il n'y a pas de *nous*.

— Ne va pas imaginer n'importe quoi. Il n'est pas question d'engagement. Dès que mon père sera sur pied, je repartirai loin d'ici. Mais en attendant il est évident

qu'il se passe quelque chose entre nous. Nous avons envie l'un de l'autre. Qui dit qu'il ne faut pas céder à cette envie ?

— Moi.

Il se penchait déjà pour lui ouvrir la portière. Elle l'arrêta, posant la main sur son bras.

— Considère ça comme une garantie supplémentaire contre tout nouveau problème avec Sasha.

— Il y a une grande différence entre lui faire croire que nous sommes ensemble et détruire notre amitié en nous retrouvant au lit.

— C'est ça qui te pose problème ? Notre amitié ? C'est à peine si nous nous

sommes parlé depuis des années !

A cause d'elle, elle le savait. Elle était restée si longtemps partie... Mais les faits n'en étaient pas moins là. Elle resserra la pression de sa main sur son bras. Ses poils blonds la chatouillèrent et elle songea aussitôt à la toison légère de son torse. Etait-elle aussi douce et aussi soyeuse lorsqu'elle descendait, ligne fine, jusqu'à sa ceinture et plus bas encore ?

— Les amis n'ont pas besoin de se téléphoner tous les jours pour rester proches, insista Cade, d'un ton sincère. Et c'est ce que nous sommes, non, des amis ?

Génial ! La fille cantonnée au rôle d'amie, une fois de plus. Celle que les

garçons regardent et éliminent immédiatement de la liste des nanas avec lesquelles sortir.

— Amie. C'est super.

Le ton était sarcastique, mais les larmes avaient jailli dans ses yeux. Elle cilla pour les retenir. Quelle idiote elle avait été de croire qu'un peu de maquillage et des vêtements sexy pouvaient faire d'elle une femme désirable aux yeux de Cade ! Son corps avait enregistré qu'elle avait changé, mais ni sa tête ni son cœur.

Les seules choses qui importaient pour elle.

Non, non et non ! Il ne s'agissait ni de tête ni de cœur, ici. Dans quelques

semaines, elle s'en irait. Lui resterait. La seule chose dont il était question dans cette histoire, la seule dont il pouvait être question, c'était de passer du bon temps ensemble, tout simplement. De vivre des moments inoubliables, dans les bras l'un de l'autre.

Domage que lui ne voie pas les choses ainsi...

D'une main nerveuse, elle dénoua le maillot qu'il lui avait prêté.

— A un de ces jours, alors... Et bonne chance avec Sasha ! Elle ne me paraît pas du genre à accepter qu'on lui dise non.

— Ivy, attends...

Mais elle avait suffisamment attendu Cade Hardesty. Seize ans, pour être tout à fait exacte. Depuis qu'elle s'était mise à remarquer un certain nombre de choses chez le meilleur ami de son frère. Comme sa bouche aux lèvres fermes, sensuelles, qui appelaient les baisers, son torse solide parsemé de toison blonde, qu'elle apercevait lorsqu'il ôtait son T-shirt, l'été. Et le V de ses hanches pointant vers ce nirvana qui la faisait fantasmer.

Les paumes moites, elle ôta le maillot, le roula en boule et le lui lança.

— Tiens, je t'aurais bien proposé de te le laver, mais je suis certaine que tu trouveras une autre amie pour le faire.

Avant qu'il ait eu le temps de répondre, elle était descendue de voiture. Elle claqua la portière, gagna rapidement la porte d'entrée. D'une main tremblante, elle attrapa ses clés et entendit le gravier crisser sous les pneus de la voiture, tandis que Cade descendait l'allée en marche arrière, puis disparaissait dans la rue à vive allure.

Elle faillit se mettre à rire devant l'ironie de la situation. Elle venait de laisser tomber un homme qui refusait de sortir avec elle.

Chapitre 5

Quand bien même il vivrait cent ans, Cade était convaincu qu'il ne comprendrait jamais rien aux femmes. A une, en particulier. Une rousse au tempérament bien trempé et au corps envoûtant, qui occupait un peu trop ses pensées, ces dernières semaines.

Tout ce qu'il avait dit à Ivy était vrai. Ils étaient amis. Quel mal y avait-il à ne pas vouloir compromettre leur amitié pour un simple petit tour entre des draps ? Quand bien même, au vu des baisers torrides qu'ils avaient échangés, ce serait

sans doute une expérience dont il se souviendrait toute sa vie.

Il secoua la tête et attrapa la bouteille d'huile d'olive. C'était à son tour de faire la cuisine pour la brigade et il avait décidé de se lancer dans des pâtes aux palourdes. Se concentrer sur sa recette l'aiderait peut-être à chasser de son esprit le souvenir des lèvres douces et sensuelles d'Ivy pressant les siennes, et l'érection incroyable qu'il avait eue, lorsqu'elle lui avait griffé le dos de ses ongles.

Il jeta l'ail émincé dans la poêle et remua avec la cuillère en bois. Mais les pensées continuaient de tourner dans sa tête et il songea à la scène, dans l'allée,

lorsqu'il l'avait raccompagnée. Elle aurait dû être flattée que leur amitié compte davantage pour lui qu'une aventure d'un jour, aussi extraordinaire soit-elle. Mais elle en avait été vexée, au point de refuser de prendre ses appels et de répondre à ses messages depuis.

A moins qu'elle n'ait eu à l'esprit davantage qu'une simple aventure...

— Qu'est-ce qui brûle ? hurla Cappy. Nous sommes censés éteindre les incendies, pas les allumer.

— Bon sang !

Cade ôta la poêle du feu et fixa les morceaux d'ail calcinés.

— J'espère que ce n'était pas le repas !

— Si.

Cade gagna l'évier, ouvrit le robinet et glissa la poêle sous l'eau.

— La bonne nouvelle, c'est qu'il n'est pas trop tard pour recommencer.

— Qu'est-ce qui se passe, en ce moment, Hardesty ?

Cappy sortit une bouteille d'eau du réfrigérateur et vint s'asseoir à la grande table de chêne qui occupait le centre de la cuisine.

— Vous n'êtes plus à ce que vous faites depuis le match contre la police. Ne me dites pas que vous êtes vexé que nous ayons perdu.

— Non.

— C'est O'Brien ? Il continue de vous tarabuster ? Je peux lui mettre un avertissement.

— Ça ne sera pas nécessaire, Cap.

Cade termina de rincer la poêle, puis il la replaça sur le réchaud et se mit à hacher de nouvelles gousses d'ail.

— La situation est calme avec lui.

Aussi calme qu'elle pouvait l'être, à moins qu'O'Brien ne se permette encore quelque plaisanterie stupide au sujet d'Ivy. Là, il ne répondrait plus de rien.

Cappy décapsula la bouteille et but une gorgée d'eau.

— Si le problème n'est pas ici, alors il est d'ordre privé. Vous avez des soucis

avec une femme ? Peut-être une de celles qui se trouvaient au match ?

Le couteau ripa dans la main de Cade et il faillit se couper l'index. Fallait-il vraiment qu'ils parlent de cela maintenant ? Il n'avait pas envie d'aborder le sujet. Jamais.

— Ecoutez, Hardesty..., poursuivit Cappy.

Visiblement, il allait devoir en parler quand même.

— Vous êtes l'un de mes meilleurs hommes. Mais comment voulez-vous être opérationnel dans l'état où vous êtes ? On dirait un mort-vivant !

Cade sentit son estomac se nouer. Cappy avait raison. Heureusement qu'aucun incident grave n'était intervenu ces derniers temps. Il aurait pu mettre sa vie en péril et celle de ses collègues, s'ils avaient eu à maîtriser un incendie.

Il posa son couteau, se tourna vers son capitaine.

— Je suis désolé. Je vais me ressaisir.

— OK. Faites en sorte.

— Faites en sorte de quoi ? demanda O'Brien en pénétrant dans la cuisine, suivi de Sykes et Hansen, les auxiliaires médicaux de la compagnie B. De préparer le repas sans le faire brûler ? Ça me semble un peu tard pour ça.

— Fichez-lui la paix, lança Cappy, frappant un grand coup sur la table.

Il se leva, repoussa sa chaise et lança à la cantonade : — Laissez-le travailler.

Tous rebroussèrent chemin, laissant Cade continuer d'œuvrer en paix.

Environ une demi-heure plus tard, au moment où il versait la sauce sur les pâtes, l'alarme se déclencha.

— Et voilà, je m'en doutais ! marmonna-t-il. Ça sentait trop bon.

Il laissa tomber la poêle dans l'évier, vérifia que les brûleurs étaient bien éteints et se précipita dans le vestiaire où l'équipe était déjà en train de se mettre en tenue.

— C'est quoi, le problème ? demanda O'Brien en enfilant ses bottes.

— Un feu dans une cuisine. Au 195, Leffert's Pond Road, répondit Cappy en mettant son casque.

Cade se figea, une jambe à demi entrée dans son pantalon.

— Quelle adresse ?

— 195, Leffert's Pond Road, répéta Cappy, fermant son casier d'un coup sec avant de gagner en courant l'aire de stationnement des camions.

— Ça ne va pas ? demanda Hansen, se glissant dans son blouson. Tu fais une de ces têtes.

— Non, tout va bien.

Il acheva d'enfiler son pantalon, remonta ses bretelles et attrapa ses bottes.

— On ne dirait pas ! lança O'Brien. Tu as une tête de déterré.

— J'ai dit que ça allait.

Cade empoigna son blouson et son casque.

— C'est parti.

Il s'élança à la suite de Cappy, ne voulant pas que ses camarades voient qu'il mentait. Parce qu'en fait, intérieurement, c'était la panique.

195, Leffert's Pond Road était l'adresse de la maison que Nick avait achetée pour Holly lorsqu'ils s'étaient

fiancés. La maison qu'ils avaient prêtée à Ivy pendant qu'elle séjournait à Stockton.

Il avait promis à Cappy de se ressaisir. C'était le moment ou jamais.

*

Ivy n'aurait su dire si elle se sentait soulagée ou totalement mortifiée lorsqu'elle entendit résonner la sirène des pompiers.

Soulagée, parce que cela signifiait qu'ils allaient intervenir avant que la casserole de pâtes s'enflamme et mette le feu à toute la maison. Mortifiée, parce qu'elle était coincée à mi-corps dans la petite fenêtre de la buanderie, ses fesses

moulées dans son pantalon de jogging en lycra exposées côté rue, à la vue de tous.

D'accord, c'était entièrement sa faute si elle s'était fait enfermer dehors, avec le repas sur le feu. Elle voulait juste aller chercher le courrier. A partir de là, les événements s'étaient enchaînés, véritable série de catastrophes. La porte qui se referme derrière elle, son portable resté sur le comptoir de la cuisine, inutilisable. Le seul voisin à proximité absent et, pour couronner le tout, cette idée stupide de vouloir entrer dans la maison en se glissant par la petite fenêtre de la buanderie, contiguë à la cuisine, après avoir grimpé sur un pot de fleurs.

La fumée âcre des spaghettis en train de brûler lui assaillait les narines. Du caramel de pâtes ! Toute l'eau avait dû s'évaporer et la casserole, chauffée à blanc, n'allait pas tarder à s'enflammer.

Heureusement, Nick avait fait installer un système très sophistiqué qui appelait le numéro d'urgence dès que le détecteur de fumée se mettait à sonner.

La sirène se rapprochait. Enfin, après ce qui lui parut une éternité passée à lire et relire le petit panneau brodé au point de croix qui disait : « A vous de mettre votre linge dans la machine, aucune fée ne travaille ici », un bruit de roues sur le gravier, des portes qui claquent et des

éclats de voix lui indiquèrent que les pompiers étaient arrivés.

Elle prit une profonde inspiration pour se calmer, mais ne parvint qu'à s'irriter un peu plus la gorge avec la fumée. Elle se mit à tousser, les yeux soudain pleins de larmes. Lorsqu'elle les ouvrit, ce fut pour apercevoir une paire de grosses bottes jaunes et noires, juste sous son nez.

— Euh..., salut, Ivy.

Elle laissa son regard remonter le long des jambes, jusqu'à la taille, au torse musclé dans la tenue de pompier.

— Tu rentres ou tu sors ? demanda Cade, ironique.

— Très drôle !

Elle souffla pour écarter une mèche de cheveux de ses yeux.

— Si tu t'occupais plutôt de la casserole qui se trouve sur le feu et qui va exploser ? C'est ton métier, non ?

— O'Brien s'en occupe. Tu crois que je serais là, en train de discuter tranquillement avec toi, si tu étais encore en danger ?

— Je n'étais pas en danger.

— Tu plaisantes ? Tu as eu une sacrée chance ! Que se serait-il passé, si Nick n'avait pas fait installer ce système de sécurité ? Dans l'état actuel des choses, il va simplement falloir que tu aères la cuisine pendant quelques jours pour

chasser l'odeur et que tu achètes une nouvelle poêle à ta sœur et ton beau-frère. Les dégâts s'arrêtent là.

Il pencha la tête sur le côté et étudia un instant sa position.

— Il y a aussi le fait que tu es coincée dans cette fenêtre...

Autant voir le bon côté des choses : Cade ne se trouvait pas dehors, en train de parler à ses fesses.

— Justement, à ce propos, tu pourrais peut-être faire quelque chose pour m'aider à sortir de là ?

Il se prépara. Il leva une jambe, cala fermement le pied contre le mur, puis la saisit par les avant-bras.

En dépit de la gêne qu'elle éprouvait, elle ne put s'empêcher de frissonner de plaisir au contact de ses mains.

— Prête ? dit-il, plongeant son regard dans le sien. A trois.

Elle avala sa salive et acquiesça d'un petit signe de tête.

— Un... deux... trois !

Il tira. Elle ne bougea pas d'un centimètre.

— Hmm.

Il la lâcha, s'essuya les mains sur son pantalon.

— Tu es sacrément coincée !

Ivy poussa un soupir.

— Tu crois, monsieur je raconte des évidences ?

Un autre pompier, en qui Ivy reconnut Cappy, le capitaine de l'équipe, pour l'avoir vu au match, apparut derrière Cade, suivi de deux autres.

De nouveaux spectateurs de sa déconfiture. Génial !

— Tout est OK dans le reste de la maison, annonça Cappy.

— Tu as besoin d'aide pour secourir ta petite amie ? demanda l'un des arrivants. Ah, mais tu es peut-être avec la blonde, cette semaine ? J'avoue que je m'y perds, avec toutes tes femmes.

— La ferme, O'Brien ! hurla Cappy.
Tout le monde en file indienne !

En quelques secondes, ils avaient formé une chaîne humaine, Cade aux avant-postes et celui que Cappy avait appelé O'Brien à l'arrière.

— Bon, dit Cade, lui saisissant de nouveau les bras. On fait comme la dernière fois. A trois.

— On ne devrait pas avoir quelqu'un qui pousse à l'arrière ? demanda O'Brien, d'une voix lourde de sarcasme.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, rétorqua Cappy.

Il saisit sa radio, pressa le bouton.

— Sykes... Envoyez une équipe à l'arrière. Il y a une femme coincée dans une fenêtre, nous avons besoin de gros bras.

« De gros bras » ? Pour qui la prenaient-ils ?

Ah, mais oui, elle avait failli oublier ! Dans cette ville, elle demeurerait à tout jamais la boulotte, peu importe que les années aient passé et qu'elle ait perdu des kilos. C'était justement pour cette raison qu'elle était restée treize ans partie et qu'elle s'empresserait de repartir dès que son père serait en forme !

— Prêts, à l'intérieur, Cap ? demanda une voix dans la radio.

— Oui. Comme l'a dit Cade, on y va à trois, répondit Cappy, reprenant sa place dans la file. Un...

Ivy sentit une paire de mains solides lui presser les fesses. Pouvait-on imaginer situation plus humiliante ?

— Deux...

Elle poussa un petit cri lorsque les mains bougèrent pour trouver une meilleure position.

— C'est agréable ? demanda Cade.

Bien sûr. On ne pouvait rêver mieux.

Elle ferma les yeux pour échapper à son sourire provocateur.

— Trois !

La pièce s'emplit de grognements, gémissements et jurons. Ivy avait l'impression d'être un jouet en caoutchouc que se seraient disputé deux rottweilers.

— C'est bon.

— On avance.

— On y est presque.

Une dernière poussée et Ivy se retrouva propulsée tel un bouchon arraché à une bouteille et atterrit contre Cade. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, il la regardait avec un petit sourire.

— Belle prise, hein ? dit-elle.

— On ne m'appelle pas Hardesty aux Mains d'or pour rien !

— Je n'ai jamais entendu personne t'appeler comme ça.

Il eut un petit haussement d'épaules.

— Eh bien, c'est un tort.

Elle n'en doutait pas. Et pas seulement à cause de ses prouesses en situation de sauvetage. Elle sentit un frisson la parcourir au souvenir de ses mains caressant son visage, ses seins, ses fesses, lorsqu'ils s'étaient embrassés, et de la fièvre qu'elles avaient fait naître dans tout son corps.

— Ecartez-vous, lança Cappy, l'arrachant brusquement à ses sensations. Laissez entrer l'équipe médicale.

— Tout va bien, je vous assure.

Elle se redressa, mal assurée, et remit un peu d'ordre dans sa tenue.

— Je n'ai rien. Seul mon orgueil est blessé.

— Le protocole veut qu'on vous examine.

— Je vais vous signer une décharge.

Tout ce qu'ils voulaient pourvu qu'ils s'en aillent !

— Ce serait moins gênant si c'était moi qui procédais à l'examen ? demanda Cade.

Il se tourna vers Cappy.

— J'ai mon diplôme de secouriste ambulancier.

Ivy sentit ses joues s'empourprer à la seule perspective de ses mains l'auscultant. Elle se sentait déjà chavirer, le corps parcouru de frissons.

Non. Jamais de la vie.

— C'est bon pour moi, dit Cappy, avant même qu'elle ait eu le temps de formuler une objection.

La porte s'ouvrit et un homme en tenue médicale entra, un sac sur l'épaule.

— Sykes, passez le matériel à Cade.

— OK, Cap.

Cade installa Ivy sur la civière que Sykes avait déployée. Puis il ouvrit le sac et sortit le tensiomètre.

— Restez avec Hardesty pendant qu'il procède aux examens, dit Cappy, ôtant son casque et s'épongeant le front d'un revers de main.

— OK.

Lorsque le reste du groupe eut disparu, Cade travailla avec rapidité et efficacité, auscultant Ivy jusqu'à ce qu'il constate avec satisfaction qu'elle n'avait pas la moindre blessure.

— Tout va bien, dit-il en se relevant. Pas de souci.

— Je te l'avais dit, rétorqua-t-elle, lui tirant la langue.

Le dénommé Sykes récupéra son sac et passa la bandoulière à son épaule.

— Je suis habitué à un peu plus de reconnaissance de la part de mes patients. Elle est toujours aussi effrontée ou c'est parce que tu ne sais pas y faire, comme secouriste ?

— C'est lui, dit Ivy, décochant à Sykes son plus beau sourire. Je suis un ange.

— Un ange avec des griffes, murmura Cade. Et qui n'a pas peur de s'en servir.

— Alors, tu en as fini avec moi, oui ou non ?

Ivy se planta face à lui, les mains sur les hanches. Il voulait des griffes, il en aurait !

— Je meurs de faim.

— Je crois que vous pourriez donner congé à votre cuisine, ce soir, suggéra Sykes. Et il faut laisser s'évacuer l'odeur. Le chinois de Main Street livre à domicile. Je peux aussi vous rapporter quelque chose. Mon service se termine dans une heure.

— J'aimerais discuter une minute avec Ivy, dit Cade d'un ton calme mais ferme.

— Je t'en prie, répondit Sykes, crispant les doigts sur la bandoulière de son sac.

— *Seul*, précisa Cade, les poings serrés.

Belle démonstration d'egos pour la place de mâle dominant, songea Ivy. Un véritable cas d'école !

— Très bien. Je vais aller ouvrir quelques fenêtres pour aérer la maison, dit Sykes. Je t'attendrai au camion. Ivy, ma proposition tient toujours. Appelez-moi à la caserne si vous avez envie d'autre chose que de plats chinois.

— Pourquoi pas ? Merci.

Dès que Sykes fut hors de portée de voix, Cade se tourna vers elle.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « pourquoi pas » ?

— Oui, pourquoi pas ? Je suis célibataire, il est célibataire, et il faut bien que nous mangions, tous les deux.

— Comment peux-tu songer à manger après ce qui s'est passé ?

Il croisa les bras sur sa poitrine, sa carrure rendue plus impressionnante encore par sa tenue de pompier.

— Tu te rends compte que tu aurais pu mourir ?

— Tu ne crois pas que tu exagères un peu ?

— Il n'y a même pas d'extincteur dans cette cuisine.

— Ce n'est pas ma faute si Nick et Holly n'en ont pas prévu. Mais je te promets que je vais aller en acheter un.

— Je ne plaisante pas, Ivy. C'est sérieux, la sécurité.

— C'est l'ami ou le pompier qui parle ?

— Les deux.

Ce n'était pas la réponse qu'elle espérait. Elle aurait préféré entendre : « c'est l'homme qui est amoureux de toi en secret depuis toujours qui te parle » ou, à la rigueur, « c'est l'homme qui rêve de te faire l'amour comme un fou ».

Ç'aurait été trop beau !

— C'est bien ce que je pensais, dit-elle, passant devant lui pour gagner la cuisine.

Elle s'efforça d'ignorer le frisson qui la parcourut tout entière lorsque ses seins effleurèrent son torse.

— Qu'est-ce que j'ai encore dit ? demanda-t-il, lui emboîtant le pas.

— Si tu ne le sais pas, ce n'est pas à moi de te l'apprendre.

Elle attrapa la casserole brûlée, la laissa tomber dans l'évier et fit couler de l'eau dedans.

— Comment veux-tu que j'arrange les choses, dans ce cas ?

Il s'adossa au comptoir, tout près d'elle, et elle sentit les notes d'agrumes de son eau de toilette lui titiller les narines.

— Tu ne peux pas, répondit-elle.

Elle s'empara d'une éponge, gagna la cuisinière, heureuse de mettre un peu de distance entre eux.

— Ça ne concerne que moi.

La radio fixée à la ceinture de Cade se mit soudain à grésiller.

— Voiture cinq, équipe un. Code trois. Dix vingt-quatre, à l'intersection de Jefferson et Grand. Répondez.

— Je dois y aller.

— Code trois ? C'est grave ? Dangereux ?

Zut. Pourquoi s'occupait-elle de ça ? Il était hors de question qu'il s'imagine qu'elle s'inquiétait pour lui. Même si c'était le cas.

— Une voiture en feu, dit-il, gagnant la porte. Nous n'en avons pas fini, tous les deux. Je t'appelle plus tard.

— C'est ça !

Peut-être qu'elle répondrait. Peut-être qu'elle serait occupée avec Sykes. Ou peut-être qu'elle allait tout simplement se glisser sous la couette, avec un bon livre parlant de gens heureux qui s'aiment, et s'évader du monde réel.

Une fois de plus.

Chapitre 6

Il faisait nuit noire lorsque Cade arriva chez Nick et Holly, apportant un extincteur ainsi qu'un sac contenant tout un matériel de sécurité, notamment une lampe-torche, un kit de premier secours et des piles neuves pour les détecteurs de fumée.

Selon lui, il n'y avait pas mieux que cet équipement pour dire « je suis désolé », bien qu'il ne sache absolument pas de quoi il devait s'excuser. Mais il savait une chose, il détestait cette tension qu'il éprouvait, au creux de l'estomac, lorsque Ivy était fâchée contre lui.

Il coupa le contact et alluma le plafonnier pour vérifier l'heure à sa montre. 22 h 25. Etait-il trop tard ? Il ignorait à quelle heure Ivy avait coutume de se coucher. Il éteignit le plafonnier et resta un moment à fixer la maison plongée dans la pénombre. Il se sentait un peu comme un voyeur.

Il allait faire demi-tour lorsqu'une lumière apparut dans le salon. Ivy ne dormait donc pas. Il n'avait plus d'excuse pour reculer.

Il s'empara du matériel, descendit de voiture et s'avança vers la porte pour sonner. Une seconde plus tard, Ivy lui ouvrait, vêtue d'un joli T-shirt au décolleté en V qui moulait ses seins et

d'un pantalon de pyjama à carreaux roses et blancs bien trop sexy.

— Il est un peu tard pour une visite de courtoisie, non ? fit-elle, appuyée contre la porte à demi ouverte.

Il brandit le sac.

— Je suis pardonné si j'apporte des cadeaux ?

Elle considéra un instant le logo orange vif du magasin de bricolage.

— A ce que je vois, il ne s'agit ni de fleurs ni de friandises.

— Non. C'est quelque chose qui durera plus longtemps.

— Une scie à métaux ? Un coffret de douilles ? Une perceuse ?

— Laisse-moi entrer et tu verras.

— D'accord. Mais seulement parce que j'adore les outils...

Elle s'effaça pour le laisser passer. Il pénétra dans la cuisine, s'approcha du comptoir, posa le sac dessus, et commença à sortir, un à un, les différents articles.

— Désolé... Il n'y a pas d'outils aujourd'hui. La prochaine fois, peut-être.

Ivy fronça les sourcils.

— Je t'avais dit que je me procurerais un extincteur.

— Hé ! C'est un cadeau pour faire la paix, pas une déclaration de guerre !

— Pour faire la paix, il faut être en guerre.

— Ce n'est pas le cas ? Tu me bats froid depuis le match de softball.

Elle se laissa glisser au sol, le dos calé contre le placard, et remonta les jambes contre sa poitrine.

— A ce sujet, justement...

— Moi d'abord, dit-il.

Il s'assit à côté d'elle, réprimant un sourire lorsqu'il aperçut ses chaussons, deux grenouilles vert fluo avec des yeux globuleux et une grande bouche. Ivy avait peut-être changé de l'extérieur, mais elle

était demeurée la même jeune femme drôle, impertinente et courageuse qui avait organisé un sit-in lorsque la direction avait voulu supprimer le jazz band du lycée.

Des qualités qu'adolescent il avait été trop superficiel pour apprécier. Mais il avait changé, aujourd'hui. Alors, pourquoi persistait-il à refuser ce qu'elle lui offrait si volontiers ?

Parce qu'il avait peur de la perdre. Et pas seulement elle, mais Gabe, Holly, Noëlle, leurs parents. Tout ce qui, pour lui, s'apparentait à la véritable famille qu'il n'avait jamais eue.

Il tourna la tête et croisa son regard clair, gris-vert.

— Je sais que la situation est un peu confuse entre nous depuis notre baiser.

Un sourire effleura les lèvres d'Ivy.

— Tu veux dire *nos* baisers ?

— Si tu tiens vraiment à entrer dans les détails.

— J'y tiens.

Il se passa la main dans les cheveux. Ils étaient encore humides de la douche qu'il avait prise à la fin de son service.

— Tu n'as pas l'intention de me faciliter les choses, hein ?

— Si tu veux du facile, tu peux toujours aller voir Sasha.

— J'ai déjà donné, merci.

Elle se mit à rire, et la tension entre eux se dissipa aussitôt.

— Alors, nous sommes d'accord ? demanda-t-il. Tu vas cesser de m'éviter ?

— Je ne t'évitais pas.

— menteuse !

Il tendit la main.

— Fais-moi voir ton portable. Je suis certain qu'il y a au moins dix appels auxquels tu n'as pas répondu, et plus du double de messages que tu as ignorés.

Elle lui donna une claque sur la main.

— D'accord. J'arrête de t'éviter. Mais à une condition...

— Laquelle ?

— Cesse de me considérer comme la sœur casse-pieds de ton meilleur ami.

— Tu n'es pas casse-pieds. Mais tu es la sœur de mon meilleur ami.

Elle poussa un soupir et ferma les yeux, la tête renversée contre le placard, exposant à sa vue la courbe gracieuse de son cou. Il brûlait d'envie d'y poser les lèvres, de la caresser, de la lécher de la pointe de sa langue en remontant vers le creux de son oreille.

— Tu ne pourrais pas faire en sorte de l'oublier disons... pendant une heure ?

— Une heure ? Tu me sous-estimes !

Elle rouvrit brusquement les yeux et le fixa d'un regard brûlant.

— Serais-tu en train de me faire du charme ?

Il n'aurait pas dû. Il savait que ce n'était pas une bonne idée. Mais son corps voyait les choses différemment et lui enjoignait de cesser de tergiverser et de donner à Ivy ce qu'elle réclamait.

— Qui sait ?

— Ne promets pas ce que tu n'as pas envie de donner.

— Et toi, ne réclame pas ce que tu n'es pas prête à prendre.

— Tu veux jouer à ce petit jeu ? Parfait !

Sans prévenir, elle se débarrassa de ses chaussons et se glissa à califourchon sur

lui.

— Je n'ai pas pour habitude d'être aussi directe, mais il faut bien une première fois à tout.

C'était lui, le plus souvent, qui prenait ce genre d'initiative avec les femmes, mais il était tout à fait partant. Surtout si cela signifiait sentir le corps d'Ivy presser intimement le sien à travers le tissu fin du pyjama et ses seins se tendre contre son torse, leurs pointes devenues toutes dures.

— Et Gabe ? demanda-t-il, comme si mentionner le nom de son ami pouvait l'arracher au trouble qui l'avait envahi et dans lequel il ne rêvait que de se laisser sombrer.

— Gabe ?

Ivy se pencha et lui effleura les lèvres d'un baiser. Les boucles soyeuses de ses cheveux roux lui caressèrent les joues.

— Je croyais que tu avais décidé de l'oublier pour l'heure à venir.

— Ou davantage..., murmura-t-il, enfouissant son visage dans ses cheveux.

Il respira son parfum. Elle sentait bon, comme l'air au printemps juste après une ondée.

— Davantage ?

Elle renversa la tête en arrière, l'invitant à caresser la courbe si douce de son cou sur laquelle il venait juste de

fantasmer. Et il ne se sentait plus la force de résister. Au diable Gabe et sa famille !

— Oh ! oui, dit-il, pressant ses lèvres sur la peau douce, satinée de son cou, le point de non-retour déjà franchi. Bien davantage...

*

Elle avait attendu seize ans, mais elle allait enfin obtenir ce qu'elle voulait : Cade Hardesty dans son lit.

Ou, à en juger par la frénésie de ses mains caressant son corps, ici, tout de suite, dans la cuisine. Et cela lui allait parfaitement ! Si, par chance, il était sincère en disant qu'il voulait davantage,

elle l'aurait peut-être aussi dans son lit avant la fin de la nuit.

Il avait saisi son T-shirt et commençait à le lui ôter.

— Laisse-moi faire, dit-elle, s'en débarrassant d'un geste.

Elle était nue jusqu'à la taille, à présent, vulnérable. Et loin d'être aussi parfaite que les femmes qu'elle avait vues, aux côtés de Cade, sur les photos de sa page Facebook. Brusquement intimidée, elle pressa le T-shirt contre sa poitrine.

— Non, pas question, dit-il, posant un baiser sur sa tempe, sa joue et, finalement, ses lèvres. « Il y a un déficit

de poitrines parfaites en ce monde. Ce serait dommage de cacher la vôtre. »

— *The Princess Bride.*

Lentement, elle baissa le T-shirt.

— Tu t'en souviens ?

— Bien sûr, que je m'en souviens.

Il lui prit le T-shirt des mains.

— C'était ton film préféré. On le regardait pratiquement chaque semaine.

— Non.

— Bien sûr que si !

— Mais...

Cade pressa ses lèvres, l'empêchant de poursuivre.

— Je ne veux pas discuter. J'ai tellement mieux à faire.

Il tendit la main, effleura sa gorge puis, tour à tour, ses seins, leurs mamelons gonflés, leurs pointes toutes dures, dressées.

Ivy sentit sa respiration s'accélérer. Son cœur battait à tout rompre. Les mains tremblantes, elle saisit le T-shirt de Cade. Il l'aida en levant les bras et bientôt il fut enfin là, disponible, à sa portée. Tout ce dont elle avait tant rêvé.

Elle posa les mains sur ses épaules, les caressa, puis les laissa glisser lentement le long de son torse, savourant la chaleur de sa peau, le contact de ses muscles souples, sous ses paumes, la douceur de

sa toison qui descendait, légère, dorée, vers son ventre plat. Elle suivit le chemin, glissa les doigts sous sa ceinture, effleura son sexe en érection, puis le prit dans sa main et se mit à le caresser.

Brusquement, Cade lui saisit les poignets et lui plaqua les bras derrière le dos. Elle fronça les sourcils, surprise.

— Que se passe-t-il ?

— Si tu continues à me caresser ainsi, dit-il, le souffle court, je crains que tout ceci ne se termine avant même d'avoir commencé.

— Oh.

Elle sentit ses joues s'empourprer. Elle n'était pas novice, loin de là, mais les

aventures qu'elle avait vécues étaient rares et assez espacées. Et elle ne se souvenait pas d'avoir jamais produit autant d'effet sur un homme.

Il la regarda, ses yeux bleus devenus presque noirs, brûlants de désir.

— Et maintenant ? demanda-t-elle.

Il remonta doucement ses bras au-dessus de sa tête et l'allongea sur le sol.

— Maintenant, tu te détends et tu me laisses faire pendant un petit moment.

Se détendre ? Il plaisantait ? Il pensait vraiment qu'elle allait se détendre, alors qu'il laissait ses mains glisser délicieusement le long de son corps, lui

ôtait son pantalon de pyjama, l'exposait à sa vue, entièrement nue ?

Il glissa une main entre ses jambes, les ouvrit doucement. Déjà, ses doigts frôlaient sa chair, l'écartaient délicatement.

— Que tu es douce !

Le souffle suspendu, elle goûtait les sensations qui lui assaillaient les reins. Cade glissa un doigt en elle et son corps fut soudain parcouru d'un long frisson.

— S'il te plaît, murmura-t-elle.

— S'il te plaît, quoi ? demanda-t-il, plongeant plus profondément son doigt en elle.

Il le retira presque aussitôt.

— Ne me fais pas languir.

Il la pénétra de nouveau et se retira lentement. Elle se cambra, soulevant les hanches pour que son doigt ne lui échappe pas, pour le garder en elle.

— Patience... Tu sais que le plaisir est encore plus intense lorsque l'on attend.

Seize ans, ce n'est pas suffisant ?

Il se pencha vers elle, effleura son ventre de ses lèvres et descendit vers ses jambes ouvertes. Elle sentit son souffle balayer sa chair si sensible.

A la première caresse de la pointe de sa langue, elle fit un bond. Il posa une main sur son ventre pour la calmer puis, lentement, laissa ses lèvres glisser sur la

peau douce, satinée, à l'intérieur de sa cuisse, la suçant, la léchant, tandis qu'il glissait de nouveau un doigt en elle et plongeait, une fois, deux fois, trois, avant de se retirer, la faisant gémir de désir.

— Patience, répéta-t-il, relevant la tête.

Lentement, le regard plongé dans le sien, il porta deux doigts à sa bouche et les mouilla.

Oh ! mon Dieu ! Il ne la touchait pas, mais ses doigts qu'il suçait lentement étaient la chose la plus érotique qu'elle ait jamais vue. Elle se sentait au bord de la jouissance rien qu'à le regarder.

— Cade, dit-elle, se soulevant sur les coudes pour mieux le voir faire, ne rien

perdre.

Elle avait toujours préféré fermer les yeux pendant l'amour, parce qu'elle avait peur de ce qu'elle pourrait lire si elle plongeait trop profondément dans le regard de son partenaire ou parce qu'elle ne supportait pas de se voir nue, elle n'aurait su le dire avec certitude.

Mais Cade venait soudain de libérer en elle l'envie de tout voir.

Elle le fixa tandis qu'il glissait un doigt humide le long de son sexe, écartait doucement sa chair, l'ouvrait pour lui. Il se pencha alors et son corps se tendit dans l'attente de la première caresse de sa langue.

Ce fut comme si elle était frappée par la foudre. Electrisée.

C'était inouï. Et terrifiant.

Lorsqu'il passa la langue sur son clitoris, elle se cambra violemment. Ses mains se crispèrent, cherchant en vain une prise sur le carrelage dur et froid, tandis qu'il jouait avec ce petit bourgeon si sensible, tantôt le pressant de la pointe de sa langue, s'enroulant tout autour, tantôt le suçant, l'aspirant. A chaque caresse, il l'amenait plus près du plaisir et elle se sentait partir, emportée par le vertige des sensations qui l'assaillaient, ballottée, prête à exploser.

Elle bougeait, se tendait sous ses lèvres, sa langue, appelant désespérément

la délivrance. Ses gémissements se mêlaient au souffle rauque de Cade tandis qu'il la poussait, encore et encore, vers la jouissance pour l'en priver soudain.

— Cade, supplia-t-elle. Je t'en prie...

Elle serra les lèvres, éperdue, ne voulant pas en dire davantage. Ne voulant pas qu'il sache qu'elle n'avait jamais éprouvé ce qu'elle ressentait en cet instant.

— Bientôt, dit-il. Tu as un goût si merveilleux que je pourrais continuer ainsi toute la nuit.

— Et toi ? parvint-elle à articuler, la respiration saccadée.

— Plus tard. Je veux t'entendre jouir d'abord.

Il se pencha de nouveau vers elle, lécha son clitoris tout en glissant un doigt possessif en elle. L'explosion fut immédiate, le plaisir, insensé. Cambrée, elle se pressait contre sa bouche, le corps tendu à l'extrême, littéralement emportée par la violence de ce plaisir qui l'arrachait au monde.

Bientôt épuisée et comblée, elle se laissa retomber sur le sol. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, Cade la regardait en souriant. Elle sentit ses joues s'empourprer.

— Je suis désolée, tu n'as même pas...

— Non. Pas encore. Mais j'ai adoré te regarder.

— Vraiment ?

— Tu n'as pas idée.

Il écarta doucement une mèche de cheveux de son front.

— Cette expression sur ton visage... c'était si bon de savoir que c'était grâce à moi.

— Fanfaron !

— Que veux-tu ? Je suis fier de moi.

D'un geste rapide et sûr, celui d'un pompier aguerri, il la souleva, la jucha sur son épaule.

— Hé, qu'est-ce que tu fais ?

— Je t'emmène au lit.

Il quitta la cuisine, s'engagea dans l'escalier qui menait à l'étage.

— Tu y vois une objection ?

— Une seule.

Elle sentait contre elle son corps chaud, solide et musclé, et l'imaginait déjà nu, dans ses bras, contre elle, en elle.

— Nous devons faire un petit détour par la salle de bains. Les préservatifs sont dans l'armoire à pharmacie.

Chapitre 7

Cade avait soulevé Ivy dans ses bras, ne rêvant que d'une chose, l'emmener au plus vite au lit et poursuivre sans tarder la délicieuse exploration de son corps.

Il longea le couloir, poussa la porte qu'elle lui indiquait, puis la posa sur le lit. Très vite, il se déshabilla et s'étendit à côté d'elle. Ils étaient enfin nus, tous les deux.

Il referma les doigts autour de sa cheville, puis laissa sa main remonter le long de sa jambe, effleurer son ventre, ses seins, puis se glisser dans ses cheveux, se refermer sur sa nuque, et chaque

effleurement, chaque contact de ses doigts faisait naître chez elle une infinité de frissons.

Il resta un moment à la regarder. Ses beaux yeux gris-verts, ses joues en feu, ses lèvres pleines et sensuelles, si tentantes... Elle les entrouvrit, troublée, aspira un peu d'air, et il sut, à cet instant, qu'elle le désirait autant qu'il la désirait.

— Tu vas me faire attendre encore longtemps ? demanda-t-elle, provocante.

— Non.

Il lui caressa la nuque, glissa son autre main au creux de ses reins.

— Je voulais te regarder avant.

— Avant quoi ?

Avant d'embrasser ton corps, tout ton corps, jusqu'à la plus petite parcelle. Avant de nous faire jouir à en oublier notre nom. Avant que tout change entre nous.

— Avant ça...

Il brûlait du désir de la plaquer contre lui et de dévorer sa bouche, mais il sentait qu'elle était femme à avoir envie qu'il prenne le temps de la séduire. Et c'est ce qu'il fit, lui mordillant les lèvres, les titillant de la pointe de la langue jusqu'à ce qu'elle les ouvre, lui offre la douceur de sa bouche tandis qu'il lui caressait voluptueusement les reins. Elle se glissa tout contre lui, mêla ses jambes aux siennes.

La sensation délicieuse de ce corps lové contre le sien ébranla soudain ses résolutions. Il la renversa sous lui, la plaqua sur le matelas. Puis, lui emprisonnant les poignets d'une main, lui releva les bras au-dessus de la tête.

— Accroche-toi aux barreaux du lit.

Elle s'exécuta.

Il attrapa un préservatif, déchira la pochette et l'enfila sur son sexe en érection.

— Je suis à ta merci, dit-elle.

Elle lui sourit, mutine, et cambra les reins, seins dressés, offerts, l'invitant à toucher, caresser, goûter.

— Alors ?

— Alors ? murmura-t-il contre ses lèvres, mêlant son souffle au sien. Tu vas voir...

Il franchit l'infime distance qui les séparait encore et prit sa bouche. Au cours des minutes qui suivirent, il ne fut plus question de parler. Seuls leurs soupirs et leurs gémissements venaient rompre le silence. Ivy bougeait sous lui, cambrée, éperdue, se frottant contre son corps, ses muscles fermes et chauds, son sexe tendu et dur.

— Je ne peux plus attendre, dit-il, mettant fin à leur baiser.

— Moi non plus. Viens.

Elle se cramponna aux barreaux du lit et ouvrit les jambes.

Sa chair était chaude, douce, moite, et il la pénétra si vite qu'il dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas jouir immédiatement. Il se figea, la mâchoire crispée.

Elle remua sous lui, impatiente.

— Cade...

— Dis-le encore.

Elle le regarda, les yeux assombris de désir.

— Dire quoi ?

— Mon nom.

Il se retira presque entièrement et plongea de nouveau en elle, lentement, profondément. Il sentit sa chair frissonner, se refermer autour de lui, l'absorber tout entier. Sensation intense, inouïe.

— J'aime t'entendre prononcer mon nom lorsque je suis en toi, murmura-t-il.

— Cade...

Elle noua les jambes autour de ses reins, se souleva contre lui, répondant à chacun de ses assauts. Et le rythme s'emballa aussitôt, se fit de plus en plus intense, de plus en plus fou, tandis qu'ils se donnaient l'un à l'autre.

— Oui, dit-elle soudain, d'une voix étranglée. Oh oui, oui, encore...

— Je veux t'entendre, murmura-t-il, pressant ses lèvres dans son cou, embrassant sa gorge, la rondeur de ses seins, s'enivrant de la douceur de sa peau, de son parfum.

Dans un éclair de lucidité, il se demanda, terrifié, s'il parviendrait jamais à se rassasier d'elle.

Elle secoua la tête. Ses boucles rousses volèrent autour de son visage.

— Non. Cette fois, je veux que ce soit avec toi.

L'air siffla entre ses dents.

— Oui, murmura-t-il contre ses seins.

Puis il lécha leurs pointes dures, dressées, les prit dans sa bouche, les

mordilla.

Ivy lâcha les barreaux du lit et lui agrippa les épaules. Ses ongles s'enfoncèrent dans sa chair tandis qu'elle se soulevait contre lui, pressait fiévreusement son corps contre le sien, comme éperdue face à la montée du plaisir.

— Maintenant, dit-elle, haletante.

Il se souleva sur les coudes pour la regarder, continuant de plonger en elle avec force, et vit son regard chavirer soudain. Elle s'arc-bouta, cria son nom.

Alors, abandonnant tout contrôle, il la suivit et la jouissance le submergea avec la violence d'un flot impétueux. Ivy le

serra éperdument contre elle, bras et jambes noués autour de lui, tandis que les spasmes de son plaisir se répercutaient en elle.

Epuisé, vaincu, il roula bientôt sur le dos, l'entraînant avec lui, serrée dans ses bras.

Et il demeura ainsi, abasourdi, incapable de parler. Même s'il en avait été capable, il n'aurait su que dire tant il était sous le choc.

Il venait de vivre l'expérience la plus extraordinaire qu'il ait jamais vécue avec une femme.

Une femme qui était la sœur de son meilleur ami.

Qu'allait-il faire, à présent ?

— Ivy ?

Elle ne répondit pas. Il murmura son nom une fois encore, lui secoua tout doucement l'épaule. Rien. Nichée contre lui, les yeux clos, la longue frange rousse de ses cils reposant sur sa joue et la respiration profonde et régulière, elle dormait.

Il ne fallait pas qu'il s'en offusque. Elle devait être épuisée. Par la façon insensée dont ils avaient fait l'amour, mais aussi par les événements qu'elle avait vécus, ces dernières heures. Ce n'était pas tous les jours qu'on passait tout près de mettre le feu à une maison et qu'on devait être secourue par les pompiers.

Il se détendit, referma les bras autour d'elle, protecteur. Il aurait largement le temps de partir avant le matin. Pour l'instant, elle avait besoin de dormir. Et lui, besoin de réfléchir à ce qu'il convenait de faire, à présent.

*

Un rayon de soleil barrait la poitrine de Cade. Il leva le bras pour se protéger les yeux et son coude effleura ce qui ressemblait fort à un sein doux et chaud.

Un sourire s'épanouit sur ses lèvres tandis que les souvenirs de la nuit précédente surgissaient dans son esprit. Ivy sous lui, sur lui, la poitrine frémissante, la respiration haletante, les boucles de ses cheveux roux formant un

halo magnifique autour de son visage. Ivy criant son nom dans la jouissance. Deux fois. Il en avait le cœur qui battait la chamade rien que d'y repenser.

Brusquement, il prit conscience de la réalité, de la lumière. Il faisait jour.

Il était resté toute la nuit !

Il ne restait jamais toute la nuit avec une femme.

Il n'était pas un profiteur qui faisait l'amour et se sauvait aussitôt. Il ne répugnait pas à vivre un moment de tendresse. Mais il s'était fait une règle d'être toujours parti avant le lever du jour. C'était plus simple ainsi. Pas d'attentes ni de faux espoirs. Pas de

drame. Pas de risque de s'engager dans une relation comme l'avaient fait ses parents, si dévoués l'un à l'autre et tellement pris par leurs recherches qu'ils avaient à peine le temps de s'apercevoir que le monde existait autour d'eux, que leur propre enfant existait.

Avec Ivy, il était resté pour un moment de tendresse. Ils avaient fait l'amour une seconde fois et il était encore là au matin. Il aurait dû en être complètement affolé, bondir hors du lit, s'habiller en toute hâte, disparaître...

Il n'en fit rien.

Au lieu de cela, il se surprit à tendre la main, à effleurer doucement la poitrine d'Ivy, la rondeur de ses seins.

Qu'est-ce qui n'allait pas chez lui ? Ou est-ce que tout allait très bien, au contraire ?

— Humm...

Elle bougea, roula vers lui et glissa une jambe sur sa cuisse.

— Tu es réveillée ? demanda-t-il, son souffle balayant doucement les petits cheveux sur sa tempe.

— Je dois être en train de rêver, murmura-t-elle.

— Pourquoi ?

— Tu es là ?

Il sourit contre sa joue.

— Oui. En chair et en os.

Il lui effleura la joue, les lèvres. Ivy se redressa d'un bond.

Il se souleva sur un coude et la regarda. Elle avait encore les paupières toutes lourdes de sommeil.

— Que se passe-t-il ?

— Je dois aller me rafraîchir tout de suite. Je dois être affreuse. Et mes cheveux...

— J'aime beaucoup l'allure que tu as, le matin. Naturelle, rayonnante, l'air comblé. Tu n'as rien à craindre, je t'assure.

Il tendit la main pour la retenir, mais elle avait déjà roulé sur le côté et se levait. Il la regarda s'éloigner, nue, toute

en courbes douces. Elle était magnifique. Son corps réagit aussitôt.

— Je reviens, lança-t-elle par-dessus son épaule.

Il n'était pas habitué à ce genre de situation, mais c'était plutôt agréable. Il croisa les bras sous sa tête, se cala dans les oreillers, imaginant déjà la suite. Peut-être la rejoindrait-il sous la douche, lui proposerait-il de lui froter le dos et davantage, si affinités...

Son corps s'affolait déjà, lorsque quelques notes d'un tube de Nirvana retentirent. On l'appelait sur son portable.

Il roula sur le côté, attrapa le téléphone dans son jean et décrocha sans même

regarder l'écran.

— Hardesty.

— Salut. Tu es occupé ? J'ai besoin que tu me rendes un service.

Gabe. Bon sang. Autant oublier tout de suite la douche.

— Qu'est-ce qui se passe, Gabe ?

— Je suis chez mes parents. Devin et ma mère discutent de l'organisation du mariage.

— Très bien. Mais en quoi suis-je concerné ?

— Il faut que tu viennes à mon secours. Si j'entends encore une fois parler de

plan de table, de fleurs ou de gâteau, je crois que je vais me mettre à hurler !

— Tu veux que j'organise un kidnapping ?

— Inutile d'aller jusque-là. Rejoins-moi chez Maude, pour prendre un petit déjeuner à 10 heures. Et c'est moi qui invite.

Cade grogna intérieurement. La dernière chose dont il avait envie, c'était de prendre un petit déjeuner avec un type dont il avait séduit la sœur. Avec laquelle il venait de faire l'amour comme un fou toute la nuit.

Mais ce type était son meilleur ami et, en matière d'amitié, la règle était

infaillible. On s'épaulait toujours. Ceci dit, on n'était pas censé non plus se retrouver au lit avec la sœur de son meilleur ami !

Il rejeta le drap, se leva et chercha son boxer.

— 10 h 30, plutôt.

— Parfait, dit Gabe, du soulagement manifeste dans la voix. Merci.

Ivy réapparut à l'instant où il enfilait sa chemise. Elle avait revêtu un petit peignoir et remis un peu d'ordre dans ses cheveux. Son visage se figea lorsqu'elle le vit presque habillé.

— Tu t'en vas, dit-elle simplement.

Il fut tenté de mentir, de dire qu'il devait aller travailler. Mais il avait toujours été honnête avec elle en tant qu'ami, il n'allait pas commencer à lui mentir maintenant qu'ils étaient... peu importe ce qu'ils étaient.

— Oui, désolé. J'ai reçu un coup de fil.

Elle l'arrêta d'un geste.

— Je ne te demande pas d'explication. Je savais parfaitement à quoi m'attendre.

— Et moi non, tu crois ?

Il laissa tomber la chaussure qu'il tenait à la main et s'assit sur le lit, la mission de sauvetage de Gabe momentanément oubliée.

— Dis-moi... qu'est-ce que tu crois qu'il se soit passé exactement, ici, cette nuit ?

Elle gagna la penderie et se mit à fouiller dedans.

— Nous avons satisfait un besoin.

Il ne se laissa pas tromper par le ton léger, l'allure désinvolte. Il connaissait Ivy depuis longtemps et il savait interpréter les signes. Le sourire de façade plaqué sur son visage ne suffisait pas à dissimuler l'ombre dans son regard.

Elle souffrait et c'était lui le responsable.

— Ivy...

Une petite robe noire vola par-dessus son épaule. Cade ferma les yeux et pressa les paupières, s'efforçant de chasser la brusque vision de ses courbes envoûtantes moulées dedans.

— Ivy, insista-t-il.

Une jupe vola, rejoignit la robe.

Il se leva, s'approcha d'elle. Il la saisit par les épaules, la fit se retourner vers lui et prit le chemisier qu'elle tenait à la main.

— Stop.

— Je t'ai dit que je ne te demandais pas d'explication. J'ai compris. Nous nous sommes bien amusés, et maintenant c'est fini.

— Qui a dit ça ?

— Je te demande pardon ?

— Que c'était fini ?

Il jeta le chemisier sur le lit, referma la main sur sa joue, la caressa du pouce.

— Et si j'ai encore un besoin à satisfaire ?

Elle écarta sa main d'un geste sec.

— Je suis certaine que tu trouveras quelqu'un.

— Et si tu étais la seule à pouvoir le satisfaire, ce besoin ?

— Arrête de me raconter n'importe quoi !

Elle recula d'un pas, mais il ne la laissa pas s'éloigner et avança vers elle.

— Je ne te raconte pas n'importe quoi.

Il la saisit par les hanches, l'attira vers lui.

— Ecoute, je sais que tu ne fais que passer à Stockton et que, très vite, tu vas reprendre ta vie trépidante de photographe de mode. Mais nous sommes tous deux des adultes, alors pourquoi ne pas profiter l'un de l'autre tant que c'est possible ?

Elle se mordit la lèvre, silencieuse, et Cade sentit son estomac se nouer. Il venait peut-être de commettre une erreur monumentale. Mais le soulagement

l'envahit lorsqu'il la sentit soudain se détendre contre lui.

— Si je comprends bien, tu veux poursuivre notre... enfin, ce qui se passe entre nous ?

— Bien sûr.

Il sourit devant son impossibilité à nommer ce qu'ils faisaient ensemble.

— Pas toi ? demanda-t-il.

— Ça ne va pas être un peu bizarre... comme situation ?

— Il n'y a pas de raison. C'est nous qui décidons.

— Je n'y comprends plus rien, Cade...

Elle secoua la tête, et ses boucles rousses volèrent autour de son visage.

— Si ce n'est pas à cause de moi, je ne vois pas pourquoi tu pars.

— Je ne pars pas.

Elle s'apprêtait à protester, mais il l'arrêta, lui fermant les lèvres d'un baiser.

— Du moins, pas volontairement. C'est ton frère qui m'a appelé pour me demander de le retrouver chez Maude. Il craque parce que Devin et ta mère ne parlent plus que de l'organisation du mariage. Je ne vois pas comment j'aurais pu lui dire que je n'avais qu'une envie, passer la journée au lit avec sa sœur.

Ivy hocha la tête, un petit sourire aux lèvres.

— En effet.

— Alors, on se revoit quand ? demanda-t-il, l'attirant tout contre lui. Je sens que je vais avoir envie de toi toute la journée. Disons... ce soir ?

— Tu es incorrigible.

— Tu veux dire *irrésistible* ?

Elle le repoussa en riant.

— Allez, file ! Il faut que j'aille à la pépinière, de toute façon. Si personne ne surveille papa, il risque de faire n'importe quoi et de se fatiguer.

— D'accord pour ce soir, alors ?

— Oui.

A son air brusquement soucieux, il vit que quelque chose la préoccupait encore.

— Ce qui se passe reste entre nous, d'accord ? dit-elle. Je ne veux pas que ma famille s'imagine que nous sommes ensemble.

— Très bien. Et ça me sera d'autant plus facile que je ne pourrais pas regarder Gabe droit dans les yeux si je le savais au courant de notre... disons... du fait que passions du bon temps ensemble.

— Nous sommes d'accord, en ce cas. Pas de complications entre nous et discrétion absolue.

— Exactement, pas de complications et discrétion absolue.

C'était précisément ce qu'il lui fallait après sa rupture difficile avec Sasha.

Il l'espérait, du moins.

Chapitre 8

— Superbe boulot, vraiment ! Elles sont très réussies.

Hank, le photographe qu'Ivy avait remplacé pour le calendrier des pompiers, était penché sur son ordinateur et passait en revue ses photos.

— Merci. Il faut dire que j'avais du très bon matériel.

— Je te l'accorde.

Il marqua une pause, la main sur la souris, lorsque apparut à l'écran une photo de Cade arborant un magnifique sourire, Bilbo perché sur son épaule.

— Mais le matériel ne fait pas tout. Ça, c'est de l'excellent travail.

— Encore une fois, merci.

Ivy détourna les yeux de la photo, les joues soudain en feu au souvenir de leurs ébats de la nuit précédente. Et de celle d'avant. Et de celle d'avant, encore.

Pourquoi fallait-il que Hank s'arrête justement sur cette photo ?

Heureusement, il cliqua sur la suivante avant que son trouble ne devienne embarrassant.

— C'est moi qui devrais te remercier de m'avoir sorti d'affaire, dit-il, passant à la photo suivante. Tu n'as pas besoin de moi pour sélectionner les épreuves. Je

fais confiance à ton jugement. Et les responsables du refuge aussi, j'en suis certain.

— Ce calendrier est ton projet. C'est toi qui l'as commencé, et j'estime que c'est à toi de le terminer, maintenant que ton dos va mieux.

Hank s'étira en grimaçant.

— Il va mieux, c'est vrai. Mais je n'ai pas récupéré à cent pour cent. Le médecin m'a déconseillé de reprendre mes activités à plein temps.

— Comment tu vas faire ?

Elle jeta autour d'elle un regard au studio en désordre et remarqua, pour la

première fois, la couche de poussière qui recouvrait le matériel.

— Tu vois cette pile de fiches ? dit Hank, désignant le coin du bureau. C'est tous les clients que je dois appeler pour leur dire que je suis indisponible pour le moment.

Elle tira une chaise et s'assit à côté de lui, l'esprit fourmillant d'idées encore imprécises.

— Quelle sorte de clients ?

— Les habituels. Mariages, fiançailles, anniversaires. Quelques portraits de famille. Et une cliente qui souhaite que je prenne des clichés glamour de ses chats.

Ivy vit un muscle se crispier sur sa mâchoire.

— C'est Florian qui va jubiler !

— Florian ? Qui est-ce ?

— Florian Rhodes. L'autre photographe professionnel de Stockton. Ce n'est pas une flèche, loin de là. Il récupère en général ce que je ne peux pas faire.

Il but une gorgée de son café froid et fit la grimace. A cause du café ou de Florian Rhodes, Ivy n'aurait su le dire.

— Et si je te remplaçais pour les quelques semaines à venir ?

— C'est gentil, mais pourquoi ferais-tu ça ? Pour le calendrier, je comprends. Il s'agit d'un projet caritatif. Mais les bar-

mitsva, les portraits d'animaux domestiques ? Tu as l'habitude de travailler avec des professionnels, pas des péquenots.

Elle eut un petit haussement d'épaules.

— Ce sera amusant de changer un peu. Sauf pour les portraits d'animaux. Ça, je dois dire que ça ne m'intéresse pas beaucoup.

— Je te comprends. On les refilera à Florian.

Hank attrapa la pile de fiches et la lui tendit.

— Tiens, jettes-y un coup d'œil. Tu vas probablement reconnaître quelques noms.

Pour tout ce que tu décroches, on fait fifty-fifty, ça te va ?

— Ça me va.

Elle feuilleta les fiches et reconnut quelques noms, en effet. Un bon nombre, en réalité. Earl Gibson, le propriétaire du supermarché, cherchait quelqu'un pour prendre des photos de l'anniversaire-surprise qu'il organisait pour son épouse. Maude voulait de nouvelles photos publicitaires pour son restaurant. Et même Jessie Pagano, l'ennemie jurée de Holly, au lycée, souhaitait un petit reportage photo sur son fils qui rentrait en primaire.

Elle fit la moue. Ce travail-là, elle le passerait peut-être à Florian.

Le reste était à l'avenant. Des événements particuliers, réunions de famille et autres. Ce n'était absolument pas la sphère dans laquelle elle évoluait d'habitude. Mais plus elle passait les demandes en revue, plus la séduisait l'idée de photographier des gens ordinaires dans les moments heureux de leur vie plutôt que des mannequins capricieux, totalement apprêtés et posant devant l'objectif.

De toute façon, elle allait devoir rester à Stockton quelques semaines encore. Généralement, elle terminait son travail à la pépinière aux environs de midi, et elle avait besoin d'une activité pour occuper le reste de ses journées en attendant de retrouver les bras de Cade.

— Je crois que je vais commencer par là, dit-elle, extrayant une fiche de la pile. Mme la maire a besoin d'un nouveau portrait.

Hank acquiesça d'un signe de tête.

— Très bon choix. J'ai déjà eu l'occasion de la photographier. Il est très facile de travailler avec elle.

Ivy poussa un soupir.

— Je ne crois pas qu'il puisse exister de personne plus exigeante qu'un mannequin en maillot de bain, affamé et en manque de sommeil, qu'on oblige à poser dans l'eau froide jusqu'à mi-cuisses et à lutter contre le vent et les vagues.

— Oh là, ne crois pas ça. Tu serais surprise.

Il repoussa sa chaise, ouvrit le tiroir de son bureau et farfouilla dedans. Il finit par en extraire une clé.

— Voilà, dit-il, la lui tendant. Puisque nous allons travailler ensemble, il te la faut. Comme ça, tu pourras aller et venir à ta guise.

— Merci. Tu peux me faire confiance.

— Je ne te la donnerais pas, si ce n'était pas le cas. Bon, ajouta-t-il en se levant, je vais rentrer chez moi prendre un comprimé et me reposer. Tiens-moi au courant. Je te laisse le soin de fermer lorsque tu auras fini.

Il la salua d'un petit geste de la main sur le seuil et sortit.

Une fois seule, Ivy jeta un regard circulaire à la pièce. Pour prendre les photos du calendrier, ils avaient loué un studio plus grand. Celui de Hank était petit et plutôt encombré, mais il disposait de tout le matériel nécessaire pour les photos d'intérieur : parapluies diffuseurs de lumière, réflecteurs, lampes stroboscopiques, trépieds... Et, bien évidemment, elle-même disposait de son fidèle Nikon et de suffisamment d'objectifs pour couvrir toutes les situations, du gros plan au plan d'ensemble.

Elle passa un doigt sur l'une des lampes et le retira couvert de poussière. Un bon nettoyage était à prévoir, avant de faire venir des clients au studio.

Mais d'abord elle avait quelques coups de fil à passer.

*

En quelques gestes précis et rapides, Cade procéda à la vérification de sa tenue dans son casier. Casque, torche, masque à oxygène, tout y était. Il changea la pile de sa radio et vérifia qu'elle était branchée sur le bon canal. Puis il gagna l'aire de stationnement.

— Hardesty !

O'Brien passa la tête par la vitre du camion, côté conducteur.

— C'est sympa de te joindre à nous.

— Nous ? souligna Cade, regardant autour de lui. Tu as plusieurs personnalités, à présent ? Je ne vois personne d'autre.

— Sykes et Hansen refont le stock dans l'ambulance. La compagnie C a eu une rude journée. Trois infarctus, quelques interventions bénignes et un incendie.

— Il y a eu des morts ?

Il retint son souffle. Stockton était une petite ville et il avait toutes les chances de connaître les victimes ou, tout du moins, quelqu'un qui en était proche.

— Non. Des blessures légères. Aucun processus vital engagé.

O'Brien eut même la décence de paraître soulagé. Ce crétin possédait peut-être un cœur, finalement.

— Bon, espérons que la nuit sera calme, dit Cade.

Si tel était le cas, il pourrait rejoindre Ivy, son service terminé. Une semaine seulement s'était écoulée depuis qu'il était venu lui rendre visite avec l'extincteur et le kit de sécurité. Comment était-il possible qu'en si peu de temps elle lui soit devenue quasiment aussi indispensable que l'air qu'on respire ?

— Tu as des projets avec ta petite amie ? lança O'Brien. A condition, bien sûr, qu'elle ne se coince pas encore les fesses dans un endroit trop étroit.

Et voilà ! O'Brien était incurable ! Un cœur, lui ? Tu parles ! En plus, il lisait dans les pensées. Mélange redoutable.

Cade décida de l'ignorer et se concentra sur la vérification du matériel. L'envie le démangeait de lui coller son poing dans la figure, mais il n'était pas stupide. Il n'allait pas risquer de se faire prendre en pleine bagarre en service et d'encourir une suspension.

— O'Brien !

La voix de Cappy retentit dans le haut-parleur.

— Au rapport dans mon bureau. Tout de suite !

Cade fit entendre un long sifflement.

— J'en connais qui vont avoir des ennuis.

— Ou une promotion.

O'Brien sauta à bas du camion et s'adossa contre l'aile, l'air narquois.

— J'ai passé l'examen de lieutenant, le mois dernier. Les résultats ont dû arriver.

Cade, qui s'efforçait de se concentrer sur son régulateur, ne releva pas.

— On dirait bien que je vais devenir ton supérieur. Tu crois que tu vas pouvoir supporter de m'appeler chef ?

— Quand les poules auront des dents.

— Quand les poules auront des dents, *chef* ! lança O'Brien par-dessus son épaule, quittant l'aire de stationnement.

Cade secoua la tête et poursuivit ses vérifications. Plutôt se faire transférer dans une autre caserne que de travailler sous les ordres de ce type ! Ou alors il passerait lui-même l'examen pour devenir lieutenant. Il était temps qu'il s'y mette. Grandement temps. Cappy le tannait depuis des années pour qu'il le passe. Mais il repoussait toujours l'échéance, prétendant qu'il était trop

occupé ou qu'il était satisfait du poste qu'il avait et ne souhaitait pas assumer de responsabilités supplémentaires.

En vérité, il avait une peur bleue d'échouer.

Il avait franchi le cap du lycée grâce à Gabe et Ivy, qui l'avaient aidé dans quasiment toutes les matières. A l'université, il avait surtout joué au foot et fait la fête avec les copains. Ensuite, il avait réussi l'examen de pompier de justesse. Et à la seconde tentative.

Voilà pourquoi il n'était guère étonnant qu'il ait représenté une telle déception pour ses parents, brillants intellectuels. Sa mère était une passionnée de poésie romantique, et son père, un éminent

spécialiste de la faune et de la flore d'Amérique du Nord. Tous deux avaient été enseignants à l'université avant de prendre leur retraite en Caroline du Nord, où ils poursuivaient chacun des activités, travaillant tout autant qu'avant en partageant leur temps entre les conférences, le tutorat de futurs enseignants et les signatures de livres.

Mais il n'était pas un garçon stupide, quoi qu'ils en pensent. Il avait réussi haut la main la partie pratique de l'examen de pompier, mais il se bloquait dès qu'il s'agissait de passer un écrit. Les mots se brouillaient sur la page, et plus il s'énervait, pire c'était. Il avait discuté avec Nick, le mari de Holly, qui avait fait publiquement état de la dyslexie dont il

avait souffert, et il en était venu à se demander s'il ne souffrait pas, lui aussi, d'un problème d'apprentissage. Problème que ses parents n'auraient pas remarqué, trop occupés ou trop fiers pour l'admettre.

Mais les Nelson avaient toujours été là pour lui. En particulier Gabe et Ivy. Peut-être Ivy accepterait-elle de l'aider, aujourd'hui encore, à condition qu'elle ne soit pas repartie à l'autre bout du monde photographe des mannequins dans quelque décor paradisiaque, d'ici aux épreuves de l'examen.

— Hé, Cade !

Sykes entra dans l'aire de stationnement, suivi de son inséparable

compagnon, Hansen, les bras chargés de matériel médical.

— Tu es partant pour un duel au Uno, après dîner ?

— Et comment !

Cade referma le compartiment qui contenait le matériel et se tourna vers les deux acolytes. Jamais il n'avait été aussi heureux de les voir arriver. Toute distraction était la bienvenue pour ne plus penser à Ivy et son inéluctable départ.

— Vous avez besoin d'un coup de main ?

— Non, répondit Hansen, refermant le hayon de l'ambulance. On a terminé.

— Dans ce cas, je vais aller faire un peu de musculation avant le dîner.

Il s'étira, fit rouler ses épaules.

— Qui prépare le repas, ce soir ?

— Cappy.

Sykes fit la grimace et grimpa dans l'ambulance.

— Je prends l'option pizza, dit-il, tendant un billet à Cade par la vitre.

— Moi aussi, renchérit Hansen.

— Je vous suis, dit Cade, récupérant l'argent.

— Bacon et oignons ?

— OK pour moi, répondit Hansen.

— Pour moi aussi, ajouta Sykes.

Il sortit un second billet de son portefeuille et le lui tendit.

— Prends-moi aussi un calzone saucisse épinards, pour plus tard.

Cade secoua la tête. Sykes mangeait comme un ogre. C'était à se demander comment il faisait pour ne pas dépasser le poids limite imposé par leur métier.

— Pas de problème. Dès que j'ai fini de m'entraîner, je passe commande chez Valentino.

— Parfait. Merci.

Cade n'avait pas fait deux mètres en direction de la salle de musculation que

l'alarme retentissait. La voix de Cappy résonna de nouveau dans le haut-parleur.

— Voiture 5. Equipe de secours 1. Code 2. Victime coincée dans une gouttière au 71, East Main Street.

Il se précipita vers son casier. Les pas lourds de Sykes et Hansen résonnèrent derrière lui. Ils retrouvèrent O'Brien, Cappy et le reste de la compagnie B au vestiaire. Tous enfilaient déjà leur tenue.

— 71, East Main Street, ce n'est pas le Bag'n'Feed ? demanda Sykes.

Cade glissa une jambe dans sa combinaison.

— Si. Mais comment peut-on se retrouver coincé dans une gouttière, dans

un magasin, de surcroît ?

— Il ne s'agit pas d'une personne, dit Cappy. C'est un chat. Apparemment, il est là depuis au moins deux jours. Ce sont les employés qui l'ont entendu miauler. Ils pensaient qu'il s'en sortirait tout seul, mais ce n'est pas le cas.

— Nous mobilisons un camion et une ambulance pour un foutu chat ? s'exclama O'Brien, s'immobilisant, une bretelle suspendue sur son bras.

Cappy lui jeta un regard noir.

— Vous avez mieux à faire ?

O'Brien remonta sa bretelle en silence. Cappy parcourut le groupe du regard.

— Il y a d'autres objections ?

Un chœur lui répondit :

— Non, Cap.

— Parfait.

Cappy claqua la porte de son casier et enfila son casque.

— On y va, dans ce cas. La vie d'un félin est en jeu. Contrairement à ce qui se dit couramment, ces bêtes-là n'en possèdent pas neuf.

Chapitre 9

— Tu es certaine que ça va ? demanda Noëlle.

Assise en face d'elle à la table de cuisine, Ivy piqua une pointe d'asperge avec sa fourchette.

— Ça doit faire à peu près dix fois que tu me le demandes et dix fois que je te dis que ça va. Tu n'avais pas besoin de faire tout ce chemin pour venir vérifier par toi-même. Et sans prévenir, en plus.

Heureusement, Cade travaillait ce soir. Mais elle était certaine qu'il avait prévu de venir la retrouver, son service terminé.

Aussi lui avait-elle envoyé un message pour lui demander de ne pas s'arrêter s'il apercevait la Mini Cooper de Noëlle dans l'allée.

— Je n'ai pas vraiment eu le choix, reprit sa sœur.

Elle fixait son assiette, à laquelle elle avait à peine touché, comme si le filet de poulet grillé et le riz complet étaient les ennemis mortels de son régime de danseuse.

— Je suis en service commandé. Par maman.

— Maman ?

Ivy se figea, la fourchette en l'air.

— Elle m'a dit qu'elle te trouvait bizarre, ces derniers temps, répondit Noëlle, coupant un minuscule morceau de poulet et le mâchant lentement. Que tu oubliais tes affaires à la pépinière. Que tu mélangeais les livraisons. Que tu te trompais dans les commandes de graines.

Ivy aurait dû se douter que sa mère était dans le coup. Rien ne lui échappait. Et, s'il était vrai qu'elle avait la tête dans les nuages depuis une semaine, elle n'avait pas l'intention de s'en expliquer avec Noëlle.

— Je reconnais mes erreurs. Il y a longtemps que je n'ai pas travaillé au magasin. Beaucoup de choses ont changé. Il me faut le temps de m'adapter.

Elle croqua dans la pointe de son asperge.

— Quoi qu'il en soit, j'ai engagé une personne à temps partiel qui assure les après-midi et les week-ends, afin que je puisse tenir le magasin le matin et m'occuper de la comptabilité. Et bien sûr des commandes de Hank, au studio photo.

Elle avait rempli sa première mission, photographe Mme la Maire. Tout s'était très bien passé, de même que pour les autres travaux exécutés au cours de la semaine : un portrait de famille, les seize ans d'une ravissante jeune fille et la cérémonie d'inauguration d'un nouveau service dans l'hôpital local.

Elle ne s'était pas trompée dans ce qu'elle avait dit à Hank. Il était beaucoup plus amusant, et gratifiant, de prendre en photo des gens normaux et heureux dans le cadre d'événements normaux et heureux de la vie. Certes, le travail n'en restait pas moins difficile : courir, s'accroupir, se contorsionner en tous sens pour trouver le bon angle, la bonne lumière. Et tout n'avait pas été simple, non plus, à cet anniversaire où cinquante jeunes filles s'étaient disputé une poignée de garçons. Il y avait eu du drame dans l'air. Mais ce n'était rien comparé à la crise que pouvait piquer un mannequin si on osait lui servir une eau minérale qui n'était pas de la marque qu'elle avait demandée. Un jour, un mannequin qui

devait faire la couverture de *Sports Illustrated* avait quitté le plateau, quand elle lui avait demandé d'ôter son piercing au nombril.

— C'est bien d'avoir quelqu'un pour te seconder et très sympa de ta part d'aider Hank, déclara Noëlle, l'arrachant à ses pensées. Mais là n'est pas le problème.

— Et c'est quoi, le problème, exactement ?

— Le problème, c'est que tu n'es pas à ce que tu fais.

Noëlle s'interrompt pour ménager son effet et en profita pour piquer quelques grains de riz du bout de sa fourchette.

— Maman pense que tu vois quelqu'un.

Ivy faillit s'étouffer.

— Hormis les gens qui viennent à la pépinière et les clients que je photographie, tout ce que je vois, ce sont mes paupières qui se ferment lorsque je m'effondre le soir, épuisée.

— Tu comprends très bien ce que je veux dire.

Noëlle posa sa fourchette.

— Elle pense que tu as un homme dans la peau.

— Ce sont ses propres mots ?

— A quelque chose près.

— Elle est consciente du nombre de célibataires disponibles dans cette ville ?

On ne peut pas dire que le choix soit terrible !

— C'est ce que je lui ai répondu. Mais elle n'a rien voulu savoir. Elle affirme qu'elle le sent, quand l'un de ses enfants est prêt à faire le grand saut.

— Le grand saut ?

— A tomber amoureux, si tu préfères.

Un sourire effleura les lèvres de Noëlle.

— Et ce sont ses propres mots, cette fois.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce qu'elle ne m'en parle pas elle-même ?

— Elle a pensé que tu discuterai plus librement avec ta petite sœur.

— Eh bien, elle s'est trompée.

Ivy se leva et entreprit de débarrasser la table.

— Tu veux un café ? Je ne te parle pas de prendre un dessert. J'imagine que tu n'en veux pas ?

— Très habile changement de sujet, contra Noëlle, mais ne crois pas t'en tirer aussi facilement.

Elle plongea la main dans son sac et en sortit un sachet.

— J'ai apporté ma tisane.

— Oh ! quelle surprise !

Ivy s'empara de la bouilloire et la remplit à l'évier.

— Mon coach dit que les plantes qu'elle contient purifient mon organisme et renforcent mes défenses immunitaires.

Noëlle se cala contre le dossier de sa chaise et croisa ses longues jambes de danseuse, visiblement décidée à s'installer pour un moment.

— Maintenant, revenons-en à cet homme mystérieux.

— Il n'y a pas d'homme mystérieux.

— Ce n'est pas ce que pense maman. Elle avait deviné pour Holly et Nick. Et pour Gabe et Devin, elle a tout de suite su qu'il se passait quelque chose.

— Eh bien, cette fois, elle s'est trompée !

Ivy s'empara de la télécommande de la télévision.

— Ça te dérange, si je mets les infos ? Il y a un reportage sur les projets de la mairie et les journalistes doivent parler du nouveau portrait que j'ai fait de notre maire.

Elle alluma la télévision et passa sur le canal de la chaîne régionale. Mais, au lieu du reportage attendu sur la mairie, un groupe de pompiers apparut à l'écran, affairés sur ce qui semblait être le parking du Bag'n'Feed. Puis l'image changea brusquement, montrant en gros plan un pompier qu'on emmenait sur une

civière. Le visage et les cheveux blonds lui étaient familiers. Et ce regard bleu... Un regard si malicieux d'ordinaire et qui, là, était dur, empreint de douleur.

— Hé !

Noëlle se leva, s'approcha d'Ivy pour mieux voir.

— Mais c'est Cade ! Monte le son.

Ivy demeura figée, incapable de faire le moindre geste. Noëlle lui arracha la télécommande des mains.

« Un sauvetage, qui semblait sans problème, s'est révélé beaucoup plus dangereux que prévu au Bag'n'Feed, sur East Main Street. Une équipe était à l'œuvre pour libérer un chaton coincé

dans une gouttière, à l'extérieur du magasin, lorsqu'un pompier a été heurté par un conducteur en état d'ivresse. Les témoins ont indiqué que l'accident avait eu lieu alors que le pompier repoussait deux passants pour les mettre à l'écart du trajet de la voiture. Le chauffeur et le pompier ont été transportés à l'hôpital St Raphael. Le chaton a été récupéré et conduit chez un vétérinaire. »

— On s'en fiche, de ce chat ! s'exclama Ivy. Et Cade ?

Noëlle s'empara du téléphone sur le comptoir de la cuisine.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Ivy, d'une voix surexcitée.

Comment sa sœur pouvait-elle demeurer aussi calme, alors que Cade était blessé, peut-être grièvement ?

— J'appelle l'hôpital. Ils pourront certainement nous donner de ses nouvelles.

— Inutile. J'y vais.

Elle passa en trombe devant sa sœur. Il fallait qu'elle trouve son sac. Où avait-elle bien pu le mettre ?

— J'y suis ! s'écria Noëlle, la suivant dans le salon. Maman avait raison. Il y a un homme et c'est Cade.

— Nous sommes amis, c'est tout.

Ivy trouva son sac derrière le canapé et attrapa ses clés.

— Arrête de me prendre pour une idiote, tu veux bien ? Cade te plaisait déjà quand tu étais toute petite. Il est tout à fait normal que tu te décides enfin.

— Ecoute, je n'ai pas le temps de discuter de ça avec toi maintenant. Tu m'accompagnes ou pas ?

— Evidemment, que je viens !

Noëlle lui prit les clés des mains.

— Et c'est moi qui conduis.

— Dans ce cas, on prend ta voiture.

Ivy récupéra ses clés et les jeta dans son sac.

— Elle est plus rapide.

*

Cade tourna la tête en entendant la porte de sa chambre s'ouvrir. Une infirmière entra, suivie de Cappy, Sykes et Hansen, encore en tenue de pompier, leur visage inquiet maculé de boue.

— Deux minutes, déclara l'infirmière, mains sur les hanches et l'air sévère. Il est sous calmants et il a besoin de repos.

— Oui, madame, répondit Cappy, se faisant le porte-parole du groupe.

L'infirmière lui adressa un petit signe de tête et sortit.

— Comment va le chat ? demanda Cade.

Il voulut sourire, mais son visage était complètement ankylosé.

— Beaucoup mieux que toi, plaisanta Sykes, s’approchant du lit.

— Et, si tu veux tout savoir, les deux passants que tu as sauvés vont très bien aussi, ajouta Hansen, s’approchant à son tour.

— Tant mieux ! dit Cade d’une voix caverneuse.

— Ils tiennent à vous remercier, déclara Cappy, debout au pied du lit. Notre hiérarchie parle déjà d’organiser une petite cérémonie pour vous remettre une médaille.

— Je n’ai fait que mon travail.

Un travail qu’il n’accomplirait plus pendant les six semaines à venir au

moins, avec cette fichue jambe dans le plâtre !

— Vous savez comment est notre administration, soupira Cappy. Toujours prête à saisir l'occasion de se faire de la publicité.

— La presse ne va plus te lâcher, avec ta tête de star de cinéma, plaisanta Sykes.

— Les journalistes se pressent devant l'hôpital. Ils attendent ta sortie, renchérit Hansen.

— Dans ce cas, ils risquent d'attendre un bon moment. Nous le gardons en observation jusqu'à demain, dit l'infirmière qui venait d'entrer, un verre et des comprimés à la main.

Elle tendit le tout à Cade.

— Prenez-les. Ils vont vous aider à dormir.

Cade se redressa sur un coude en grognant, mit les comprimés dans sa bouche et les avala avec une gorgée d'eau.

— Merci.

Puis il se laissa retomber sur les oreillers.

L'infirmière vérifia la fiche accrochée au pied du lit.

— Il est temps que vous partiez, à présent, les garçons, dit-elle. J'ai déjà enfreint le règlement en vous autorisant à entrer en dehors des heures de visite.

Mais ça, c'est parce que j'ai un petit faible pour les pompiers.

— Pas de problème, madame, répondit Cappy.

— Appelez-moi encore une fois madame et vous allez voir s'il n'y a pas de problème ! rétorqua-t-elle, tempérant la sévérité de sa remarque d'un petit sourire.

— A demain, Cade, dit Hansen, donnant une petite tape sur le lit.

Sykes lui pressa l'épaule.

— Fais-nous savoir si tu as besoin de quelque chose, alcool, petites nanas ou magazines porno.

— Très drôle ! Maintenant, les gars, allez-vous-en et laissez-moi dormir.

Lorsqu'ils furent sortis, Cade ferma les yeux. Bientôt, il ne subsista plus dans la chambre que le léger vrombissement des appareils, les bips réguliers des moniteurs.

Il avait mal à la tête. Sa jambe l'élançait. Deux fractures, avaient dit les médecins. Mais il avait eu de la chance. Deux fractures nettes, sans besoin d'opérer. Pas d'hémorragie interne et aucun organe vital touché.

De la chance, peut-être, mais il était totalement démoralisé. Six semaines dans le plâtre, cela signifiait six semaines sans travailler. Peut-être même plus

longtemps, avant qu'il puisse reprendre totalement son activité.

Qu'était-il censé faire en attendant ? Son travail était toute sa vie. Ses jours, ses nuits, son temps libre, tout tournait autour de la caserne.

Pathétique...

Il n'y avait donc rien de surprenant à ce que les gars de la compagnie B aient été les seuls à lui rendre visite. Ses parents n'avaient même pas appelé. L'hôpital leur avait laissé un message, mais ils n'avaient pas pris la peine de répondre. Et Ivy...

Savait-elle seulement qu'il était blessé ? Il ne pouvait pas demander aux

infirmières de la prévenir, leur relation devait demeurer secrète. Il ne savait même pas où se trouvait son portable.

Il tendit le bras vers le tiroir de la table de nuit, plongea la main dedans. Pas de téléphone. Tout ce qu'il parvint à faire, ce fut de renverser la carafe d'eau et de faire dégringoler la télécommande de la télévision.

Il laissa sa tête retomber sur l'oreiller et ferma les yeux. Sa respiration se fit plus régulière. Ce que lui avait donné l'infirmière commençait à faire son effet, ce qui signifiait que, quoi qu'il ait à dire à Ivy, cela attendrait le lendemain.

Jusque-là, il lui faudrait se contenter de rêver d'elle.

Il n'aurait su dire combien de temps s'était écoulé, dix minutes ou dix heures, lorsque des murmures lui parvinrent dans son état semi-comateux.

— Vous êtes certaine que ça ira ?

Ivy ?

— Oui, certaine.

L'infirmière.

— Je ne voudrais pas vous attirer d'ennuis.

Aucun doute, il s'agissait bien d'Ivy.

— Ne vous inquiétez pas, je n'aurai pas de problème. Si on vous demande

quelque chose, vous n'aurez qu'à dire que vous êtes sa fiancée.

Sa quoi ?

— Sa quoi ? demanda Ivy, aussi surprise que lui.

— Sa fiancée. On ne vous posera plus de questions.

— D'accord. Merci.

— De rien. Les photos que vous avez prises lors de l'inauguration du nouveau service de pédiatrie sont magnifiques. La direction les aime beaucoup.

Les semelles de caoutchouc de l'infirmière crissèrent sur le linoléum et la porte se referma doucement, indiquant à Cade qu'elle venait de sortir. Il y eut un

petit raclement sur le sol lorsque Ivy tira une chaise près du lit et s'assit. Elle posa la main sur son bras, et son parfum frais, printanier, se mêla soudain à l'âcre odeur d'antiseptique de l'hôpital.

Il ouvrit lentement un œil, prudent, craignant de découvrir qu'il était encore en train de rêver.

— Salut.

Non. Ce n'était pas un rêve.

La main sur son bras trembla légèrement.

— Tu es réveillé...

Il ouvrit les deux yeux, cilla, aveuglé par la lumière crue du néon.

— Tu es venue.

— Ça ne te dérange pas... que je sois là ?

— Bien sûr que non !

Il s'efforça de sourire. Un sourire qu'il espérait rassurant, le moins grimaçant possible.

— Ça fait mieux qu'aller.

— On m'a dit que tes collègues étaient venus te voir.

— Oui.

Il s'éclaircit la voix et batailla pour se redresser.

— Mes parents...

— Je leur ai parlé, le coupa Ivy. Ils se trouvent à Edmonton. Ton père doit prononcer le discours d'ouverture d'une conférence de botanique et ta mère travaille à un article qu'elle rédige en collaboration avec un professeur du King's University College. Ils voulaient savoir s'ils devaient écourter leur voyage et prendre un vol pour venir te voir.

— Oh non, surtout pas !

Cade sentit son estomac se serrer à cette perspective. Il n'aurait pas fini d'en entendre parler si jamais son petit accident venait perturber leur précieuse carrière !

— C'est ce que je leur ai dit, après leur avoir précisé que tu étais hors de danger.

— Merci.

— Ce sont des crétins, dit-elle, lui pressant affectueusement la main.

— Je sais.

Il lui pressa la main en retour. Ivy le comprenait. Vraiment. N'importe qui d'autre lui aurait raconté que ce n'était pas grave, que ses parents l'aimaient à leur façon. Pas elle. Elle n'était pas dupe. Et lui non plus. Il savait qu'il n'avait qu'une importance très relative dans leur vie et qu'il était toujours passé après leur carrière. Les rares fois où ils se souvenaient de son existence, c'était pour lui faire des reproches, lui rabâcher combien il les avait déçus par son manque d'ambition, son métier de

pompier, sa vie de célibataire incapable de se fixer.

Il ferma à demi les yeux et laissa retomber la tête sur l'oreiller. Il avait de nouveau mal, sans doute à cause de la lumière, mais surtout à cause de ses parents.

Ivy lui lâcha la main et se leva.

— Tu es fatigué. Je ferais mieux de te laisser.

— Non, reste. S'il te plaît.

— Qu'est-ce qu'on va dire ?

— Qui ?

— C'est une petite ville, les gens parlent.

— Tu n'as qu'à ne pas les écouter.

Il ignora le martèlement dans ses tempes et il la regarda. Ses yeux se mirent à larmoyer, mais il continua de la fixer.

Elle hésita encore une seconde, puis revint s'asseoir et lui prit de nouveau la main.

— D'accord. Mais seulement jusqu'à ce que tu sois endormi.

Il ferma les yeux et expira lentement, le visage douloureux.

— Ça me va.

Ça lui allait. Pour l'instant.

Chapitre 10

Lorsque Cade se réveilla, le lendemain matin, Ivy était toujours là. Recroquevillée sur la chaise, la tête au creux de son bras, elle dormait en soufflant doucement.

Un sourire lui effleura les lèvres. Elle était adorable.

— Eh bien, je vois qu'il y en a au moins un qui est réveillé !

Une infirmière venait d'entrer, un plateau à la main. Elle approcha la table, posa le plateau dessus et redressa le lit, amenant Cade en position assise.

— Allez, prenez des forces. Vous sortez aujourd'hui. Le médecin va passer vous voir dans quelques minutes.

— Génial.

Des semaines à devoir passer le temps, à regarder tout et n'importe quoi à la télé. Avec un peu de chance, il parviendrait à convaincre Cappy de le laisser venir à la caserne quelques heures par jour. Il pourrait au moins aider pour la paperasse.

Ivy se redressa, et s'étira en bâillant.

— Je veillerai à ce qu'il suive les conseils du médecin et qu'il reste tranquille.

Ce n'était pas possible. Elle lisait dans ses pensées !

Il tira nerveusement sur la couverture.

— J'ai l'impression que ça ne va pas être facile, dit l'infirmière, souriant à Ivy.

Puis elle se tourna de nouveau vers lui.

— Je vais aller chercher le médecin et les médicaments à prendre ce matin.

— Formidable.

— Ne sois pas aussi grognon, dit Ivy lorsqu'ils furent seuls. Tu sors, tu devrais être heureux.

— Oh oui, très heureux.

Il saisit sa fourchette et repoussa ce qui ressemblait à des pommes de terre dans

son assiette.

— Je vais pouvoir apprendre la guitare ou devenir un as des jeux vidéo.

— Tu pourrais aussi étudier pour passer l'examen de lieutenant.

Il se figea, la fourchette en l'air.

— Comment es-tu au courant ?

— J'ai vu les livres sur le siège arrière de ta voiture. Il se passe quand, cet examen ?

— C'est Cappy qui me les a donnés.

Il goûta les pommes de terre et fit la grimace.

— De toute façon, je ne suis même pas inscrit.

— Inscris-toi.

— Tu as quitté Stockton et tout oublié du lycée, ça se voit.

Il ôta le couvercle d'un gobelet de jus d'orange en plastique. Il avait besoin de faire passer le goût désagréable des pommes de terre.

— Les examens ne sont pas mon fort, tu le sais. Si Gabe et toi ne m'aviez pas aidé, je n'aurais jamais eu mon bac.

— Je n'ai rien oublié. Ni Stockton ni toi.

Elle baissa la tête, mais il avait eu le temps de lire le trouble dans son regard.

— Et qui te dit que Gabe et moi nous ne pouvons pas t'aider encore ? Nous

sommes amis. Nous serons toujours amis. Et les amis, c'est fait pour s'entraider.

Elle se leva, s'étira une fois encore, et disparut dans la salle de bains.

Cade fixa le plateau d'un œil noir. C'était elle, maintenant, qui parlait d'amitié, et c'était lui qui en prenait ombrage. Il préférait ne pas trop chercher à savoir pourquoi.

— Oh ! non !

La voix d'Ivy lui parvint soudain par la porte entrouverte de la salle de bains.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que je ressemblais à Ursula, la sorcière des mers ? J'ai les cheveux dans tous les sens.

— J'ai toujours trouvé Ursula très sexy.

Il but une gorgée de jus d'orange, ravi qu'elle change de sujet.

— En plus, elle a de très beaux seins. Comme toi.

Ivy passa la tête dans l'entrebâillement de la porte. Elle avait tenté de discipliner ses cheveux avec un peu d'eau, n'obtenant pour tout résultat qu'une crinière rousse en bataille extrêmement sexy.

— C'est signe que ça va beaucoup mieux, si tu regardes mes seins.

— Il y a très longtemps que je les regarde, lança-t-il, lui adressant un clin d'œil.

Elle disparut de nouveau dans la salle de bains. Il termina le jus d'orange. C'était la seule chose qui lui paraissait comestible sur ce plateau. Il n'osait même pas s'aventurer à goûter au café.

— Alors, comment va notre patient, ce matin ? lança le médecin, entrant dans la chambre, l'infirmière sur ses talons.

Il prit la fiche accrochée au pied du lit et la parcourut.

— On est prêt à rentrer à la maison ?

— Et comment !

Cade tenta de se hisser contre les oreillers. Une douleur intense lui traversa la jambe, du genou à la cheville.

— Bien, dit le médecin.

Il tendit la fiche à l'infirmière et sortit un ordonnancier de la poche de sa blouse.

— Je vous prescris deux médicaments : un analgésique et un antibiotique. Pas de bain ni de douche pendant deux jours. Ensuite, il faudra emballer votre jambe dans du plastique pour l'isoler de l'humidité. Maintenez-la en position élevée aussi souvent que possible et n'hésitez pas à utiliser de la glace si elle enfle. Diane va vous prêter une paire de béquilles, mais je préférerais que vous ne vous appuyiez pas sur votre pied. Et, si votre chambre se trouve à l'étage, prévoyez de vous installer au rez-de-chaussée jusqu'à ce qu'on vous enlève votre plâtre.

— Ça va poser un problème, dit Cade. Mon appartement se trouve en étage.

Le médecin posa l'ordonnance sur la table de nuit.

— Il n'y a aucun endroit où vous pourriez habiter, le temps de récupérer ?

Cade secoua la tête.

— Je ne pense pas que...

— Il peut venir chez moi, proposa Ivy, émergeant de la salle de bains. Je dispose d'une chambre d'amis au rez-de-chaussée. Ce sera parfait.

Parfait ? Plutôt du genre à faire entrer le loup dans la bergerie, oui. Mais le loup n'allait pas s'en plaindre...

— Ivy, tu n'es pas obligée...

Elle l'arrêta d'un geste de la main.

— Je ne me sens pas obligée. J'en ai envie. De plus, quelle autre possibilité as-tu ?

Elle avait raison. Il n'avait pas vraiment d'autre solution, avec ses parents toujours par monts et par vaux, Gabe à New York, et son ami Trey dont l'appartement était trop petit.

— Dans ce cas, c'est réglé, dit le médecin. Dès que Diane aura terminé les formalités de sortie et vous aura donné un rendez-vous pour le suivi médical, elle vous confiera aux bons soins de votre petite amie.

Il lui tendit la main.

— Bon rétablissement, monsieur Hardesty. On se revoit dans quelques semaines.

Sur ce, il quitta la pièce, suivi de l'infirmière. Cette dernière se retourna sur le seuil.

— Je reviens dans un instant avec les béquilles et vos affaires.

La porte se referma, laissant Cade et Ivy seuls.

— Et voilà, c'est parti pour six semaines ! lança-t-il, tapant du plat de la main sur son plâtre.

Il le regretta aussitôt. Une douleur fulgurante lui irradiia la jambe. Il se

gendarma pour ne pas hurler.

— Mais tu ne resteras peut-être pas aussi longtemps à Stockton ?

— Mon père ne peut pas encore se débrouiller seul et il est loin de pouvoir reprendre son activité à temps plein. Et puis j'ai promis au refuge d'être présente lors de la soirée qu'ils organiseront début septembre, et où ils dévoileront le calendrier.

— Nous allons habiter ensemble... Que vont dire les gens ?

— Je croyais que tu ne faisais aucun cas des commérages.

— Toi, si, il me semble.

— Nous sommes amis, et les amis s'aident, dans la vie. Un point c'est tout. Les gens n'ont pas besoin d'en savoir davantage.

Elle recommençait avec cette histoire d'amis ! Mais rien, aujourd'hui, ne pouvait ternir la joie qu'il éprouvait à la perspective de vivre sous le même toit qu'elle. Brusquement, ces six semaines ne lui paraissaient plus aussi dramatiques. Ce serait comme au bon vieux temps, lorsque Gabe, elle et lui passaient des heures dans le sous-sol des Nelson, à regarder la télévision et à jouer à des jeux vidéo. Sauf que Gabe ne serait pas là et qu'il songeait déjà à d'autres jeux avec Ivy...

— Je risque d'être très pénible, je te préviens, dit-il.

Elle sourit.

— Ça ne me fait pas peur.

— C'est toi qui vas me faire ma toilette, alors ?

Il se pencha vers elle. Il avait envie d'enfourer son visage dans ses cheveux encore tout ébouriffés.

— Te faire ta toilette ?

— Tu as entendu ce qu'a dit le médecin. Pas de bain ni de douche.

— Pendant deux jours, lui rappela-t-elle, le repoussant en riant. Pas pendant six semaines.

— Tant pis. J'aurai essayé.

— Au fait, tu as des vêtements ? Elle est très seyante, cette tenue d'hôpital, mais j'imagine que tu n'as pas envie de te retrouver dans le couloir les fesses à l'air.

— Regarde dans le placard. Ils ont dû laisser ce que je portais sous ma tenue de pompier.

Ivy ouvrit le placard.

— Il n'y a rien.

— Tu pourrais passer chez moi récupérer un short et un T-shirt ?

— Et des sous-vêtements, peut-être ?

— Ce n'est pas indispensable, répondit-il, se réinstallant contre les oreillers, les bras croisés sous la tête.

Ivy leva les yeux au ciel.

— Je vais considérer que la réponse est oui.

— Tous les prétextes sont bons pour fouiller dans mes sous-vêtements.

— Zut ! Je suis démasquée.

Cade se mit à rire.

— Tu peux passer à la caserne d'abord ? Mes clés sont restées là-bas.

— Pas de problème.

Elle attrapa son sac et sortit son portable.

— Je vais passer un coup de fil pour qu'on vienne me chercher.

— Hé, colocataire !

Ivy leva la tête.

— Si tu dois vraiment fouiller dans mes boxers, prends-moi le rouge avec « alerte au feu » écrit dessus. C'est mon préféré.

*

— Nous voilà arrivés !

Nerveuse, Ivy dut s'y reprendre à plusieurs fois pour ouvrir la porte.

— *Home, sweet home !* dit-elle lorsqu'elle y parvint enfin, s'effaçant pour laisser entrer Cade. Temporairement, tout du moins.

— Merci.

Il planta ses béquilles dans le sol et entra avec une dextérité qui la surprit. Elle ramassa le sac de voyage dans lequel elle avait glissé ses affaires et le suivit.

— Je vais t'installer sur le canapé du salon. Je te montrerai ta chambre plus tard.

— Je ne suis pas infirme.

Il baissa les yeux vers son plâtre et fronça les sourcils.

— Enfin, un peu quand même. Mais je peux me débrouiller tout seul pour aller jusqu'au canapé.

— Quelle tête de mule !

— Quelle entêtée !

Elle sourit et le suivit au salon.

— Je crois que nous allons devoir mettre les choses au point. C'est ma maison, c'est moi qui dicte les règles.

Cade s'assit avec précaution sur le canapé et posa ses béquilles sur le sol.

— Faire l'amour, ça fait partie des règles ? Ou, au moins, se faire un petit câlin ? Je me sens un peu seul dans ce canapé. Et très excité.

— Le médecin a dit que tu devais te reposer.

— La jambe, pas...

— On se calme !

Ivy lui souleva précautionneusement le pied et glissa un coussin dessous.

— Nous aurons tout le temps d’y penser. Tu es coincé ici, avec moi, pour un bon petit moment.

— Je ne me considère pas du tout comme coincé, dit Cade, lui saisissant la main. Et, en tant que mon infirmière personnelle, j’imaginai que tu aurais à cœur d’assurer mon bien-être.

— Tu ne veux pas aussi que je t’achète une petite clochette pour que tu puisses m’appeler dès que ça te chante ?

— Ce n’est pas une mauvaise idée.

Ivy tenta de se dégager, mais il la retint, lui caressant doucement le poignet. Elle

le regarda et, cédant à cet étrange magnétisme qu'il semblait exercer sur elle, s'assit maladroitement sur le bord du canapé.

— Je te préviens, materner n'est pas mon fort !

Il glissa une main sur sa nuque, enfouit les doigts dans ses cheveux et l'attira à lui.

— Ce n'est pas du tout ce que je recherche.

— Nous ne pouvons pas, murmura-t-elle.

Les lèvres de Cade effleurèrent les siennes, lui coupant le souffle.

— Si, nous pouvons.

— Alors, nous ne devrions pas, insista-t-elle, posant les mains sur son torse.

Elle voulait le repousser, mais elle se surprit, à la place, à agripper son T-shirt. Son cœur battait sourdement sous le coton léger.

Les lèvres de Cade caressèrent les siennes, enjôleuses, et elle en frissonna de plaisir.

— Nous devrions, murmura-t-il.

Elle jeta un coup d'œil à sa jambe étendue sur le canapé.

— Je risque de te faire mal.

Il referma la main sur sa joue, et fit pivoter son visage vers le sien. Il était si

proche qu'elle sentait son souffle chaud balayer sa peau.

— Non. Il n'y a aucun risque.

Il y en avait un, pourtant, Ivy en était certaine. En accord avec lui, elle avait projeté une relation tranquille et sans complications, mais elle sentait déjà qu'elle s'attachait. Tout allait trop vite, trop loin, et elle ne savait pas comment arrêter les choses. Elle n'était pas sûre non plus d'en avoir envie, même si, au bout du chemin, cela signifiait avoir le cœur brisé.

Il glissa une main au creux de ses reins.

— Tu as d'autres objections ?

Elle aurait voulu en trouver une à lui opposer, mais rien ne lui vint. Surtout lorsque son corps chaud, l'odeur troublante de sa peau, la caresse de ses mains firent monter le désir au creux de ses reins.

— Aucune ? demanda-t-il, déposant de petits baisers le long de sa mâchoire. Très bien.

Il était tout contre ses lèvres, à présent, et il les prit avec fougue, en força le passage de la pointe de la langue, puis plongea dans la douceur de sa bouche. Il mêla sa langue à la sienne. Il avait un goût délicieux, troublant. Ivy poussa un soupir, grisée, et s'abandonna.

— Viens sur moi, dit-il, lorsqu'ils reprirent leur souffle. J'ai envie de te sentir.

— Ta jambe...

— Elle ne risquera rien si tu es sur moi.

— Tu en es certain ?

Elle se dressait déjà, lorsqu'il referma les mains sur ses hanches, l'arrêtant.

— Je t'ai fait mal ? Tu vois, je savais que ce n'était pas une bonne idée !

— C'est une idée qui sera encore plus géniale si nous sommes nus.

— Nus ?

— Oui. Je commence, dit-il, attrapant le bas de son T-shirt. Mais je vais avoir besoin de ton aide pour le short.

D'un geste, il ôta son haut et le laissa tomber sur le sol.

— A toi !

Ivy se sentit la bouche sèche, brusquement. Ses doigts fourmillaient de l'envie d'explorer son corps, ses paumes, de se poser sur son torse et de parcourir le dessin de ses muscles. Elle voulait retrouver sous ses mains la toison douce de ses pectoraux, qui descendait en une ligne fine vers sa taille et plus bas encore. Et le désir était si intense, l'envie de lui si violente qu'elle en oubliait

l'appréhension de dévoiler son corps dans la lumière crue du jour.

— Attention, tu ne joues pas le jeu, dit-il soudain, se mettant à rire. Enlève ton chemisier.

Elle leva les yeux vers lui et croisa son regard brûlant de désir.

— Enlève ton chemisier. C'est tout ce que tu as à me dire ? C'est romantique !

— Des choses à te dire, j'en ai beaucoup. Comme... tu me rends fou, je n'arrête pas de penser à toi, je te regarde et ce n'est pas Ivy la sœur de mon meilleur ami que je vois, ni la fonceuse de notre classe, au lycée. Je vois une femme qui a réussi une brillante carrière

en ne renonçant à rien de ce qu'elle est. Une femme qui aime sa famille au point de faire une parenthèse dans son métier pour s'en occuper. Je vois aussi une femme qui pousse les soupirs et les gémissements les plus sexy lorsqu'elle jouit.

Ivy sentit sa poitrine se serrer sous le flot de l'émotion. Comment avait-il deviné ce qu'elle avait tant besoin d'entendre ? Que le passé était le passé et que c'était la femme d'aujourd'hui qu'il désirait ?

Elle déboutonna son chemisier et l'ôta. Puis elle dégrafa son soutien-gorge, fit glisser les bretelles le long de ses épaules. Et soudain ils furent seuls au

monde, dans leur bulle, vibrant de ce désir qui les poussait l'un vers l'autre.

— Comme tu es belle ! murmura Cade.

Il tendit la main, effleura sa gorge, ses seins. Puis, du pouce, il en caressa les pointes dressées, lui arrachant un petit gémissement.

— J'aime te toucher, dit-il, se penchant pour poser un baiser au creux de son cou.

La chaleur de ses lèvres sur sa peau la fit frissonner.

— Maintenant, vu les circonstances, à nous d'inventer la suite, dit-il. Tu es partante ?

— Si tu l'es, je le suis.

Il se déplaça légèrement, pressant son sexe tendu et dur contre elle.

— Qu'en penses-tu ?

— Je crois que je vais aimer avoir un colocataire.

Chapitre 11

Ivy était magnifique, assise à califourchon sur lui, ses beaux cheveux roux ébouriffés, sauvages, ses yeux verts enflammés de désir. Son envie d'elle, violente, irrépressible, tendait presque douloureusement ses reins et oppressait sa poitrine. Avait-il jamais désiré une femme à ce point ?

Il glissa un doigt dans la ceinture de son jean. Il moulait si étroitement son corps, ses courbes envoûtantes, qu'il s'imaginait déjà les agrippant tandis qu'elle le chevaucherait sauvagement.

Il commença à le dégrafer.

— Laisse-moi faire, dit-elle en se levant. Tu es blessé.

Il allait protester, mais elle ne lui en laissa pas le temps.

— Rappelle-toi que c'est moi qui commande, lança-t-elle, mutine.

Il sourit et posa sa tête contre l'accoudoir du canapé. Ivy ôta rapidement son jean.

— A ton tour, maintenant.

Il souleva les hanches et elle fit glisser son short le long de ses cuisses. Chaque effleurement de ses doigts légers faisait courir des frissons sur sa peau.

— Maintenant, le plus difficile, dit-elle, concentrée.

Elle fit passer le short par-dessus le plâtre et le tira doucement jusqu'à ses pieds. Il était nu, à présent. Il aurait dû se sentir gêné, exposé ainsi, son sexe en pleine érection. Mais non. Tout ce qu'il ressentait, c'était ce désir fou qui lui embrasait les reins.

— Viens, dit-il.

Elle se glissa de nouveau sur lui et referma la main sur son sexe. De la pointe de la langue, elle s'humecta les lèvres tout en le caressant, délicieuse pression de ses doigts délicats. Il suivait tous ses gestes, le regard trouble, la respiration précipitée. Lentement, avec précaution, elle se pencha et effleura d'un petit coup de langue l'extrémité de son sexe.

Il ne put retenir un gémissement et lui agrippa l'épaule. Déjà, elle arrondissait les lèvres et l'aspirait dans sa bouche avec une lenteur calculée qui le mit au supplice. Bientôt, il fut tout entier en elle. Elle se mit alors à aller et venir, le léchant, le suçant avec force.

Il avait fermé les yeux, bouleversé par les sensations qui déferlaient en lui. Il aimait ce qu'Ivy lui faisait. Il aimait sentir ses lèvres sur son sexe, la douceur de sa bouche, les pressions qu'elle exerçait avec la langue et la caresse de ses doigts à l'unisson. C'était parfait, totalement enivrant, presque hypnotique quand elle se retirait, enroulait la langue autour de lui, s'arrêtait pour caresser l'extrémité de son sexe, la peau fine,

satinée, juste en dessous. Suspendant un instant sa caresse, comme pour lui procurer plus de plaisir encore, elle attendait, son souffle sur sa peau, puis le prenait de nouveau.

Il ne voulait surtout pas ouvrir les yeux, voir ses lèvres roses, sensuelles s'arrondir sur son sexe. Il luttait contre l'envie de se cambrer, de bouger dans sa bouche. S'il le faisait, il perdrait pied et tout serait fini trop vite. Il les priverait tous les deux de ce plaisir intense, de cette connexion incroyable entre eux. Peu importait que le médecin lui ait recommandé le repos, il avait le sentiment qu'il pourrait continuer des heures.

Ivy se retira doucement et poussa un soupir.

— J'ai envie de te sentir en moi, maintenant.

Il rouvrit les yeux et la vit remonter vers lui.

— Tu n'y vois pas d'inconvénient ?

Déjà, elle se hissait sur lui.

— Attends...

Elle marqua un temps d'arrêt, brusquement inquiète.

— Le préservatif, dit-il, la voix rauque.

— Nous pouvons nous en passer. Il n'y a pas de souci.

Il referma les mains sur ses fesses, les pressa sous ses paumes.

— De mon côté non plus.

Avec une lenteur calculée qui le rendit fou, elle se laissa alors descendre sur lui, et il se sentit glisser dans le fourreau étroit et doux de sa chair. Le désir de la prendre était si fort qu'il ne put résister. Il se cambra violemment, ivre de plonger plus profondément encore en elle. Sa jambe, aussitôt, le rappela à l'ordre et il tourna la tête pour dissimuler une grimace de douleur.

— Laisse-moi faire, dit-elle, le repoussant doucement pour qu'il s'allonge.

Ce fut elle qui se mit à bouger, jouant à le provoquer, se soulevant lentement jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'à peine en elle pour redescendre aussitôt et l'absorber sur toute sa longueur. Elle semblait adorer ce pouvoir qu'elle avait sur lui. Elle renversa la tête en arrière, lèvres entrouvertes, joues en feu, ses cheveux cascadant sur ses épaules. Et lui la dévorait du regard.

— Oh ! mon Dieu, Ivy... c'est... c'est...

Comment était-ce, exactement ? Insensé ? Fabuleux ? Incroyablement érotique ?

Jamais il n'avait vécu cela et il ne trouvait aucun mot capable de décrire cette sensation brute, violente, qui lui

électrisait le corps, le bouleversait, l'irradiait tout entier.

— Je sais, dit-elle.

Elle posa les mains sur sa poitrine et continua de le chevaucher, cambrée, offerte. Elle n'avait certainement pas besoin de mots pour le comprendre.

— Ne t'arrête surtout pas, dit-il, le souffle court. Je crois que je vais mourir si tu t'arrêtes.

Elle se souleva et il plongea en elle, puissant, planté dans sa chair jusqu'à la garde. Il la saisit alors par les hanches et se mit à bouger, oublieux de la douleur dans sa jambe, ne songeant plus qu'à la posséder, à la faire jouir. Très vite, elle

se tendit, le corps secoué par les premiers spasmes de l'orgasme, et il sentit sa chair se contracter, pression enivrante autour de son sexe. Il serra les dents, luttant pour ne pas lâcher prise tant qu'elle n'aurait pas complètement joui.

Lorsqu'il sentit se dissiper le dernier spasme de son plaisir et son corps s'abandonner, il la renversa doucement sur le côté et se tourna face à elle, prenant soin de repositionner sa jambe blessée sur le coussin. Il était encore en elle. Il la regarda, se retira, puis plongea de nouveau dans sa chair, profondément.

— Remonte ta jambe autour de ma taille.

— Mais ton plâtre...

— Ça ira, dit-il, posant son front contre le sien. Je veux te sentir.

Elle s'exécuta et il plongea de nouveau en elle, lui coupant le souffle.

— Ouvre-toi. Encore.

Elle souleva plus haut la jambe, la referma sur sa taille, le prenant profondément en elle.

Il se mit à bouger en elle, la soumettant aux coups de boutoir de ses reins, de plus en plus fort et sans relâche, jusqu'à ce qu'il sente naître un second orgasme, plus violent que le premier.

Elle cria soudain son nom, cramponnée à lui, et il sentit son plaisir se répercuter dans sa chair. Il lui agrippa plus

fermement les hanches et poursuivit ses assauts, enivré, recherchant à son tour la délivrance.

Ivy leva les yeux vers lui ; son regard chaviré de plaisir croisa le sien et il ne résista plus. Un plaisir violent, indicible, monta en lui, parti du creux des reins, et l'irradia bientôt tout entier. Il s'abandonna, ballotté comme un fétu de paille emporté par la vague.

— C'est moi..., demanda-t-il lorsqu'il eut repris son souffle, ou c'est chaque fois plus incroyable ?

— C'est chaque fois plus incroyable.

Elle commença à ôter sa jambe.

— Ne pars pas, dit-il, resserrant les bras autour d'elle. Pas encore.

Elle se détendit dans son étreinte et il la prit tout contre lui, la serrant comme un fou. Ce qui venait de se passer semblait différent, plus intense, plus important, d'une certaine manière, que tout ce qu'ils avaient vécu jusque-là. Et il ne voulait pas la laisser partir, ni laisser se terminer ce moment.

*

— Lequel veux-tu ? *Call of Duty* ou *Super Mario Kart* ? demanda Sykes, brandissant deux boîtes de jeux vidéo.

— *Super Mario*, répondit Hansen, revenant de la cuisine avec quatre

bouteilles de Heineken.

— Ce n'est pas à toi que j'ai posé la question.

Sykes posa les jeux sur la table basse, prit une bouteille des mains de Hansen et la décapsula.

— C'est à l'éclopé de choisir.

— *A l'éclopé ? !* Dis plutôt au héros ! protesta Cade.

Sykes haussa les épaules.

— Si ça peut te faire plaisir. Alors, lequel ?

— *Black Ops.*

Cade prit la bouteille que lui tendait Hansen.

— J'ai besoin d'action.

Il la décapsula, en but une longue gorgée.

Deux semaines d'immobilisation et il craquait déjà. Rester assis, inactif, n'était pas dans ses habitudes.

Trey sortit la tête de derrière la télévision.

— Tu es certain qu'Ivy ne verra pas d'inconvénient à ce que je connecte ta Box ? Ce n'est pas comme si vous viviez réellement ensemble.

— C'est peut-être pour ça qu'il a tant besoin d'action, dit Hansen, prenant place à côté de Cade. Frustration sexuelle.

— Je croyais que vous sortiez ensemble, tous les deux ?

— Tu as fait quelque chose qui lui a déplu ?

— Tu n'oses pas te lancer ?

— Vous n'êtes que des idiots, les gars ! lança Cade, mettant fin à ce feu nourri de réflexions.

Sykes s'adossa au mur, observant Trey qui s'était remis à travailler sur la Box.

— Des idiots qui n'ont pas l'intention de s'arrêter tant que tu ne leur auras pas dit ce qui se passe entre Ivy et toi.

— Oui, insista Hansen. Il faut que nous sachions ce que nous allons dire à Sasha, lorsqu'elle reviendra rôder à la caserne.

Cade se crispa soudain.

— Elle est venue à la caserne ?

Il pensait qu'elle avait définitivement renoncé à lui après la petite démonstration du soir du match.

— Une ou deux fois, répondit Sykes.

— Cinq, tu veux dire ! corrigea Hansen, trop heureux, comme d'habitude, de contredire son collègue. Cappy n'en peut plus.

— Ne t'en fais pas, reprit Sykes avec un sourire rassurant, ton secret est bien gardé avec nous. On ne lui a pas dit où tu habitais.

— Même lorsqu'elle a tenté de nous acheter avec ses gâteaux.

Hansen ferma les yeux et huma l'air, comme s'il en sentait encore l'odeur.

— Pour une femme mince comme un fil, ce qu'elle cuisine bien !

— Mais tu sais comment sont les gens dans cette ville, lança Trey de derrière la télévision, ils finiront par découvrir où tu es.

— Je ne l'ai pas clamé sur les toits, mais ce n'est pas un secret non plus, dit Cade. A l'hôpital, tout le monde est au courant. Vous l'êtes et la famille d'Ivy aussi.

Ivy était parvenue à convaincre les siens qu'il s'agissait d'un arrangement purement amical. Restait à savoir s'il

allait pouvoir faire de même avec ses copains.

— D'accord, mais j'imagine que la dernière chose dont tu as envie, c'est que ton ex découvre que tu habites avec Ivy, insista Hansen. Surtout si vous passez du bon temps ensemble.

— A faire du frotti-frotta, ajouta Sykes, remuant les sourcils.

— A vous faire des faveurs entre colocataires, renchérit Hansen, en lui donnant un coup de coude.

Sykes fronça les sourcils.

— Ce que tu as si habilement évité de confirmer.

— C'est bon ! lança Trey, émergeant de derrière la télévision. On devrait pouvoir commencer.

— Pas avant que Casanova nous ait dit si Ivy et lui sont passés à l'acte ! protesta Hansen.

— Pour l'amour du ciel, les gars, grandissez un peu !

Cade termina sa bière et plaqua la bouteille sur la table d'un geste sec. Ce fut un miracle qu'elle ne se brise pas.

— Ivy est une amie. Elle prend soin de moi, c'est tout.

Et elle l'aidait à se préparer à l'examen de lieutenant, comme promis. Mais il

n'avait pas l'intention de le dire à ces crétins.

— Elle prend soin de toi de plus d'une façon, je parie, dit Sykes en se laissant tomber dans un fauteuil.

— Amie avec quelques avantages, ajouta Hansen.

— Laissez-le tranquille, intervint Trey.

Il éjecta Hansen du canapé, tendit l'une des manettes de jeu à Cade et s'assit à côté de lui.

— Il se trouve que je connais la réponse à votre question, et c'est oui.

Cade le transperça du regard.

— Comment sais-tu ça, toi ?

Il n'avait absolument rien dit à personne de ce qui se passait avec Ivy.

Trey eut un haussement d'épaules et attrapa sa bière.

— Nous sommes amis depuis longtemps. A ton air, je peux dire tout de suite si tu as fait quelque chose avec une nana. Et là tu as fait quelque chose, c'est clair.

— J'ai le regard brillant et les joues roses, c'est ça ? ironisa Cade, battant des cils.

— Idiot ! Disons que je te préfère lorsqu'il y a une nana dans les parages. Tu es beaucoup plus drôle.

Cade soupira intérieurement. Au temps pour lui et son désir de ne rien ébruiter.

Hansen s'était assis en tailleur par terre.

— Bon, maintenant que le problème est réglé, si on se lançait dans la bagarre ?

— Allume la télé, dit Cade à Sykes. Je me sens en veine, aujourd'hui.

*

Ils jouaient depuis moins d'une heure lorsque la porte d'entrée s'ouvrit. C'était Ivy, le visage en feu, à cause de la chaleur et de la fatigue, sa queue-de-cheval à moitié défaite, des mèches de cheveux moites collées aux joues. Elle avait une tache de boue sur un bras et son short

était maculé de traînées vertes, de l'herbe sans doute, tout comme ses chaussettes, blanches au départ, qui dépassaient de ses bottes.

Pourtant, jamais elle n'avait été aussi jolie. Cade sentit sa poitrine se serrer. Ce qu'il éprouvait pour elle dépassait la seule attirance physique. Elle lui plaisait, quel que soit l'état dans lequel elle se trouvait.

— Salut, les garçons !

Elle posa son sac sur une chaise et leur fit un petit signe de la main.

— Je vois que toute la troupe est là.

— Euh... oui, dit Cade, posant sa manette à l'instant précis où son avatar se

faisait anéantir par un hélicoptère. J'espère que ça ne te dérange pas...

— Pas du tout, au contraire. Je suis heureuse que tu aies de la compagnie. Ça ne doit pas être très drôle pour toi de rester seul ici toute la journée.

Elle dénoua sa queue-de-cheval et secoua la tête. Cade la revit aussitôt allongée sur le lit, ses beaux cheveux répandus sur l'oreiller, auréole de feu autour de son visage, tandis qu'il l'amenait vers le plaisir, cambrée sous lui.

Brusquement, il n'eut plus qu'une envie, que ses copains s'en aillent.

Trey croisa son regard à cet instant et se leva.

— Je crois que nous devrions y aller, les gars...

— Restez dîner, proposa Ivy. Je vais commander des pizzas.

— Chez Valentino ? demanda Hansen.

— Au chorizo ? ajouta Sykes.

Ces imbéciles sont vraiment incorrigibles ! songea Cade.

— Quelqu'un veut autre chose ? demanda Ivy.

Elle rassembla de nouveau ses cheveux en queue-de-cheval, les attacha avec son

élastique. Quelques petites mèches folles réussirent tout de même à s'en échapper.

— Leur bacon-oignons n'est pas mal non plus, dit Trey, se réinstallant sur le canapé.

Il lança à Cade un regard qui disait : désolé, la pizza d'abord, la récréation après !

Traître !

— Je vais en prendre une de chaque, dit Ivy. J'ai rapporté de la bière. De la Heineken, c'est bien celle que vous buvez ? J'ai également pris un pack de Guinness, au cas où l'un de vous aurait envie de quelque chose de plus fort. Je mets le tout au réfrigérateur et je

commande les pizzas. En attendant qu'elles arrivent, je vais prendre ma douche.

Elle tourna les talons et disparut en direction de la cuisine.

— Eh bien, dit Trey, la suivant du regard avec insistance. Pizza et bière, voilà la femme idéale !

Cade n'appréciait guère de le voir faire et regarder Ivy d'un peu trop près, mais il fallait admettre qu'il n'avait pas tort.

Chapitre 12

— Il y a quelqu'un ? appela Ivy en pénétrant dans la maison anormalement silencieuse.

Au cours des dernières semaines, à peine la porte ouverte, elle était assaillie par le son de la télévision ou par la musique à plein volume, les rires ou les invectives, le tout mêlé aux tirs d'armes des jeux vidéo. C'était d'ailleurs très étonnant qu'elle se soit habituée si vite à tout ce bruit. D'où son malaise, ce jour-là, face à ce silence.

— Cade ?

Elle se dirigea vers le salon. Peut-être s'était-il assoupi ou bien était-il parti faire un tour avec ses copains, pour changer. Il portait un plâtre de marche, à présent, et le médecin l'avait autorisé à reprendre une activité légère. Mais il n'était pas encore question qu'il se réinstalle chez lui, avec les escaliers qui menaient à son appartement. Ils étaient peut-être allés au pub prendre un verre et jouer aux fléchettes.

Ou alors il était tombé dans la salle de bains, s'était cogné la tête et gisait, inconscient, sur le sol. C'était la pièce la plus dangereuse de la maison.

— Cade ?

Elle pressa le pas, courant presque.

— Cade, ça va ?

— Je suis là, répondit-il enfin.

La voix provenait de la salle à manger contiguë au salon.

— N'entre pas. Je ne suis pas encore prêt.

— Pas encore prêt pour quoi ?

Que faisait-il ? Ils n'utilisaient jamais la salle à manger. Ils prenaient leurs repas dans la cuisine ou devant la télévision.

— C'est une surprise.

Elle entendit un bruit de verre cassé, suivi d'un juron.

— Tout va bien, ne t'inquiète pas. Je remplacerai le saladier de ta sœur.

— Ne te fais aucun souci. Je suis certaine qu'il ne lui manquera pas.

— Installe-toi sur le canapé. Il y a un verre de pinot gris et une assiette de bruschettas sur la table basse. Je te rejoins dans quelques minutes.

C'est alors qu'elle remarqua l'éclairage tamisé. Deux bougies parfumées brûlaient dans de jolis photophores sur la table basse, près du plateau où se trouvaient le verre de vin et d'appétissantes tartines de pain toasté garnies de tomate et de mozzarella. Elle se laissa tomber sur le canapé, se

débarrassa de ses chaussures et huma l'air.

Orange et cannelle. Une odeur délicieuse et tellement relaxante !

Elle posa la tête contre le dossier du canapé. Elle avait eu une journée très chargée à la pépinière, suivie d'une séance photos épuisante pour les trois ans d'une petite fille. Aussi tentantes que soient les bruschettas, elle rêvait surtout d'un petit somme. Quelques minutes seulement pour se détendre, et ensuite elle prendrait une douche rapide. Ainsi, elle serait fraîche et dispose pour profiter au mieux de ce que Cade avait prévu pour elle.

Elle se sentait sombrer lorsque la voix de Cade l'arracha à sa somnolence.

— Bonsoir, la Belle au bois dormant.

Elle poussa un petit grognement et replia un bras sur ses yeux.

— Elle a eu le droit de dormir cent ans, elle ! En plus, elle a été réveillée par le baiser du prince charmant.

— Il est là !

Ivy baissa le bras et découvrit Cade penché sur elle, son regard bleu si troublant brillant de malice. Il était incroyablement sexy, en pantalon cargo kaki et T-shirt bleu pâle. Et surtout très drôle avec ce tablier jaune vif sur lequel

était écrit : « J’embrasse mieux que je cuisine. »

— Ce n’est pas très flatteur pour tes talents culinaires.

— C’est à voir. En revanche, j’embrasse merveilleusement bien.

— Qui a dit ça ?

— Toi, quand tu gémis et tu cries.

Elle sentit son visage s’empourprer.

— Je ne crie pas.

— Donc tu reconnais que tu gémis.

— Je ne reconnais rien du tout.

Elle se redressa.

— Bon, tu vas me dire ce qui se passe ?

— J'ai une meilleure idée, répondit-il, lui tendant la main. Si je te montrais, plutôt ?

Elle prit sa main et se leva. Ce faisant, elle aperçut son visage dans le miroir, ses cheveux en désordre.

— Je peux me doucher, d'abord ?

— Que dirais-tu de se doucher ensemble, après le dîner ?

En entendant évoquer le dîner, Ivy se rendit compte qu'elle avait faim. En fait, elle n'avait pas déjeuné pour être certaine de se rendre à temps à la fête d'anniversaire. Elle saisit une bruschetta

et en croqua une bouchée. Les arômes de tomate fraîche et de mozzarella mêlés à une pointe d'ail et de basilic lui emplirent la bouche.

— Humm, que c'est bon ! s'exclama-t-elle. Où as-tu appris à faire ça ?

— Nous cuisinons à tour de rôle, à la caserne. Et puis, comme dit ta mère...

— Si tu sais lire, tu sais cuisiner, compléta-t-elle, en même temps que lui.

Ivy saisit son verre de vin et en but une gorgée. Le pinot, frais, léger, s'accordait parfaitement avec les arômes riches, intenses, de la bruschetta.

— Si le plat principal est aussi bon, je veux bien retarder la douche, même si ça

signifie devoir attendre pour te voir nu.

Cade posa une main sur son cœur, mimant un choc.

— Tu me préfères la nourriture !

— Dans la vie, il faut savoir faire des choix, dit-elle avec un petit sourire. Laisse-moi quand même une minute pour me laver les mains et remettre un peu d'ordre dans mes cheveux.

— Je te trouve très belle comme tu es, mais fais comme tu veux. Ceci dit, ne tarde pas trop, le dîner est presque prêt.

Il ne fallut qu'une minute à Ivy pour se rafraîchir, se passer un coup de brosse dans les cheveux et rejoindre Cade dans la salle à manger.

— Oh ! c'est superbe !

Cade s'était surpassé. Pour créer un effet romantique, il avait accroché, d'une extrémité à l'autre de la pièce, une guirlande de minuscules lampes blanches, qu'il avait fait passer derrière les rideaux des fenêtres. La lumière jouait avec leur transparence, créant une atmosphère très intime. Il avait recouvert la table d'une nappe blanche brodée, trouvée dans une armoire. Au centre, il avait disposé un vase rempli de fleurs fraîches, cueillies dans le jardin, et il avait dressé le couvert avec deux belles assiettes de porcelaine venant d'un service de la grand-mère d'Ivy, sur lesquelles étaient posées des serviettes pliées en éventail.

— Je suis heureux que ça te plaise.

Il tira une chaise et lui fit signe de s'asseoir.

— Comment as-tu réussi à préparer tout ça ? demanda-t-elle en prenant place.

— Mes amis m'ont donné un coup de main. Hansen a accroché la guirlande, Sykes a mis la table, et Trey m'a aidé en cuisine. Mais les serviettes, c'est moi qui les ai pliées. J'ai vu une fille le faire sur YouTube. Martha quelque chose...

— Martha Stewart ?

— Oui, c'est ça.

— Pourquoi ?

— Pourquoi j'ai regardé cette Martha ? Parce qu'elle est très douée. Elle plie même les serviettes en forme de cygne. J'ai essayé. C'est très difficile. Rien que pour les éventails, j'ai mis plus d'une heure.

— Non. Je voulais dire : pourquoi tout ça ? reprit-elle, englobant la pièce d'un geste.

— Je voulais te remercier.

Il tendit le bras, attrapa la bouteille dans le seau à glace et la resservit.

Ivy but une gorgée.

— Pour avoir accepté de t'héberger ?

— Oui, et pour nous supporter, mes mauvaises habitudes et moi.

— Tes mauvaises habitudes ?

— Oui, je ne suis pas spécialement ordonné, je laisse traîner mes affaires un peu partout et j'invite mes amis sans te demander, au préalable, si ça te dérange.

— Mais ce n'est rien, ça.

— Non, ce n'est pas rien. Tu as été particulièrement aimable avec eux. Ils t'apprécient vraiment beaucoup.

Il laissa un doigt courir le long de son bras, jusque sous sa manche roulée. Ivy frissonna, et faillit renverser son vin.

— Moi aussi, je les aime bien, dit-elle, posant son verre. Et c'est réconfortant de savoir que tu peux compter sur eux quand tu en as besoin.

— Bon, à présent, est-ce que tu es prête pour le premier plat ?

— Le premier plat ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Tu en as prévu combien ?

— Quatre. Bruschettas, salade, plat principal et dessert : le clou de la soirée.

— Eh bien, dans ce cas, dit Ivy, dépliant à regret la jolie serviette, commençons !

*

— Tu vois quelque chose ? demanda Cade, resserrant le bandeau autour des yeux d'Ivy.

Elle tendit une main tremblante, effleura la soie noire.

— Non. Rien du tout.

— Parfait.

Il prit ses mains dans les siennes et l'aida à se lever.

— Nerveuse ?

Elle se passa la pointe de la langue sur les lèvres.

— Je ne sais pas. Je devrais ? Jusqu'à ce jour, personne ne m'a encore bandé les yeux pour prendre le dessert.

— Tu vas voir, je suis certain que ça va te plaire.

Il recula, l'entraînant avec lui.

— Où allons-nous ?

— Tout près.

Il s'arrêta devant le canapé et la fit s'y asseoir.

— Tu n'as rien prévu de farfelu, j'espère ?

— Reste tranquillement assise et ne pose plus de questions, d'accord ? Et ne triche pas ! Ça signifierait que tu n'as pas confiance en moi et ce n'est pas envisageable.

— Non, en effet, ironisa-t-elle.

Il se pencha, posa un baiser sur ses lèvres.

— Je reviens tout de suite.

Elle l'entendit siffloter dans la cuisine.

*

Cade revint au bout de quelques minutes, portant un plateau de desserts assortis. Des petits-fours qu'il avait commandés dans une pâtisserie réputée et que Hansen était allé chercher pour plus de discrétion. Minuscules choux à la chantilly et éclairs, tartelettes et mignardises diverses.

Il posa le plateau sur la table basse et prit place à côté d'Ivy.

— Première étape, tu ôtes ton T-shirt.

— Tu crois ?

— J'insiste.

— Dans ce cas...

Elle l'ôta et le laissa tomber sur le canapé, dévoilant un joli soutien-gorge rose poudre, si fin qu'il pouvait voir les pointes dressées de ses seins en presser la dentelle, preuve que le petit jeu auquel il se livrait l'excitait autant que lui.

Et ce n'était que le début !

— C'est mieux ? demanda-t-elle, le souffle un peu court.

— Nettement mieux.

Il tendit la main, vérifia que le bandeau n'avait pas bougé.

— Mais ce serait encore mieux sans le soutien-gorge.

— Tu as tout à fait raison...

D'un geste, elle le dégrafa, fit glisser les bretelles le long de ses épaules. Un instant plus tard, elle était nue jusqu'à la taille.

— Et je parie que tu portes un petit slip assorti, dit-il, la voix rauque.

— Mm, mm. Deux triangles de soie retenus par de petits liens. Tu veux voir ?

Il en avait très envie. Il adorait la lingerie qu'elle portait, toujours originale et si sexy, y compris sous ses vêtements de travail, lorsqu'elle se rendait à la pépinière. C'était tout à fait elle. Très sobre et très sage de l'extérieur, mais incroyablement canaille au-dessous.

Mais il aurait tout le temps de découvrir ce petit slip plus tard. Pour l'instant, il voulait qu'elle se laisse aller, qu'elle se dévergonde et se sente audacieuse, extrêmement désirable.

— Chaque chose en son temps, dit-il.

Il saisit un petit chou à la chantilly.

— Tu as faim ?

— Tout dépend de quoi.

Il plongea son index dans la chantilly, l'approcha de ses lèvres.

— De ça.

Elle prit son doigt dans sa bouche, le lécha, le suçà avec volupté, faisant

aussitôt naître un désir fou au creux de ses reins.

— C'est bon ?

— Délicieux ! Tu devrais essayer.

Elle poussa un soupir et cala la tête contre le dossier du canapé. Cade aurait juré que son regard brûlait de désir sous le bandeau. Mais il était hors de question de le lui ôter pour vérifier.

— Je crois que je vais suivre ton conseil et y goûter, murmura-t-il.

Il replongea le doigt dans la chantilly, en nappa ses mamelons, puis s'approcha, et lécha la crème d'un petit coup de langue. Ivy tressaillit, le corps parcouru de frissons.

— Humm... Continue...

— Comme ça ?

Il referma les mains sur ses seins, les effleura de nouveau de la pointe de sa langue.

— Oui. Encore...

Il renouvela l'opération.

— Et maintenant, dit-il, passons aux choses sérieuses...

Il referma les lèvres sur un mamelon, en suçà la pointe sucrée, l'aspira dans sa bouche, lentement, avec volupté, tout en en pressant la pointe sous la langue.

Ivy s'agrippa à ses épaules, haletante.

— Cade... tu vas me rendre folle !

Il libéra son sein, et prit l'autre dans sa bouche. Elle gémit, lorsqu'il l'aspira, en mordilla la pointe, continuant de la soumettre à cette délicieuse torture. Il aspirait, suçait, léchait son mamelon tout gonflé, enroulant la langue autour de sa pointe dressée.

Ivy poussait des petits sons étranglés. Elle glissa les mains sous son T-shirt, lui caressa le torse, puis griffa ses muscles souples et sa peau.

— Je peux enlever le bandeau, à présent ? demanda-t-elle, impatiente, se cambrant vers lui.

— Pas encore. J'ai une autre surprise pour toi.

— Tu n'es pas le seul !

La voix, dure, masculine, le fit sursauter. Instinctivement, il fit écran de son corps pour protéger Ivy. Elle attrapa son T-shirt, s'en couvrit, et ôta le bandeau.

— Gabe, ça ne t'arrive jamais de frapper avant d'entrer ?

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? demanda ce dernier, ignorant la question de sa sœur.

Cade s'apprêtait à lui répondre, mais il l'arrêta d'un geste.

— Inutile. Je ne vois que trop bien de quoi il s'agit.

— Je répète, dit Ivy, enfilant son T-shirt. Ça ne t'arrive jamais de frapper ?

— *J'ai* frappé. Mais vous étiez tellement absorbés par vos petits jeux érotiques que vous ne m'avez pas entendu.

Gabe fusillait Cade du regard, les poings serrés.

— Depuis combien de temps tu la baises ? Depuis que tu habites avec elle ? Avant ?

— Hé, doucement, dit Cade, glissant un bras protecteur autour d'Ivy. C'est de ta sœur que tu parles.

— Je le sais.

Le visage de Gabe se fit plus dur encore, le regard glacial, la bouche figée en une ligne amère.

— Mais toi, tu sembles l'avoir oublié.

Il reporta aussitôt son attention sur Ivy.

— Tu sais que c'est un coureur qui collectionne les filles et les jette aussitôt ? C'est ce que tu veux être, un nouveau trophée à son tableau de chasse ?

— Ça suffit !

Cade se leva et lui fit face.

— Je refuse d'avoir cette discussion ici, devant Ivy.

— Très bien. Je t'attends au pub. Dans une demi-heure.

Gabe fit volte-face. Un instant plus tard, il quittait la maison, claquant furieusement la porte derrière lui.

Chapitre 13

Lorsque Cade entra, Gabe était assis au bar, l'air renfrogné, un verre presque vide devant lui.

Il se hissa sur un tabouret à côté de lui, et fit signe au barman.

— Un double whisky et remettez la même chose à mon ami.

— Un ami, ça ne baise pas votre sœur !

Gabe avala d'un trait ce qui restait dans son verre et le plaqua d'un coup sec sur le comptoir.

Le barman s'en empara et s'éloigna, jetant à Cade un regard chargé de reproches.

Génial ! Deux contre un.

— Ne dis pas ça. Je ne baise pas ta sœur.

— Tu vas peut-être me faire croire que tu n'as pas couché avec elle ? rétorqua Gabe d'une voix lourde de mépris. Ce que j'ai vu était on ne peut plus parlant.

— Je n'ai pas dit le contraire. Mais ce n'est pas qu'une histoire de sexe.

— Ce qui signifie ?

Il ne le savait pas lui-même.

Le barman réapparut avant qu'il ait eu le temps de répondre. Il but une longue gorgée de whisky, s'efforçant de trouver le courage, l'inspiration.

— Ce que ça signifie, dit-il finalement, c'est qu'Ivy est différente de toutes les femmes que j'ai connues.

— Justement, c'est bien là le problème.

Gabe fit tourner le liquide ambré dans son verre, puis en but une gorgée.

— Tu ne peux pas faire ta petite affaire avec elle, puis la quitter comme tu le fais avec les autres.

— En l'occurrence, c'est elle qui partira.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Qu'elle fera ses valises à la seconde même où ton père n'aura plus besoin d'elle.

— Et tu le regrettes ? Tu aurais envie qu'elle reste à Stockton ?

On pouvait faire confiance à Gabe pour mettre très exactement le doigt sur le problème. Avait-il envie qu'Ivy reste ? L'envisagerait-elle, seulement, s'il le lui demandait ? Et, si elle disait oui, ne lui reprocherait-elle pas, un jour, de l'avoir fait renoncer à une brillante carrière ? Ses parents avaient choisi de faire passer leur carrière avant leur propre enfant. Si Ivy se révélait comme eux ?

— Laisse-moi te demander quelque chose, Gabe...

Il joua un instant avec son verre, conscient qu'il s'aventurerait en terrain miné.

— Quand as-tu su, pour Devin ?

— Su quoi ?

— Qu'elle était la femme de ta vie.

Gabe reposa lentement son verre. Son ton était plus mesuré lorsqu'il demanda :
— Tu crois que ma sœur pourrait être la femme de ta vie ?

— Réponds à ma question.

— C'est difficile à dire.

Le regard de Gabe se voila et un sourire effleura ses lèvres.

— Je crois que mon cœur l'a su la nuit où je l'ai trouvée dans Central Park, aux prises avec cet obsédé de Freddy.

— Cet obsédé de Freddy ?

— Je ne t'ai jamais raconté cette histoire ?

— Je m'en souviendrais.

— Ce sera pour une autre fois.

Gabe but une nouvelle gorgée.

— Je ne suis pas venu ici pour discuter de ma vie amoureuse. Je suis venu pour savoir ce que le type que je prenais pour mon meilleur ami traficote avec ma sœur.

— Je te l'ai dit, je ne traficote rien. Elle me plaît.

— J'ai vu comment ça se passe, avec les femmes qui te plaisent ! Un mois, deux au maximum, et c'est fini.

— Dans deux mois, Ivy sera repartie depuis longtemps. Elle aura retrouvé sa vie trépidante de photographe de mode. Et moi, je serai là, à faire ce que je sais faire de mieux. Eteindre les feux. Sauver les chats.

— Ce qui me ramène à la question que je t'ai posée : est-ce que tu as envie qu'elle reste ?

Il avait éludé la question une première fois, mais Gabe n'avait visiblement pas l'intention de laisser tomber.

— J'aimerais que ce soit aussi simple.

— Ça peut l'être.

Gabe termina son verre. Le barman attrapa la bouteille de Johnnie Walker et s'avança pour le resservir, mais Gabe refusa d'un signe.

— Si tu es vraiment sérieux et non pas en train de t'amuser avec elle.

Cade plaqua sa main sur le comptoir.

— Combien de fois faut-il que je te le dise, bon sang ? Je ne m'amuse pas avec Ivy ! J'aime la vie avec elle. Elle touche ce qu'il y a de plus profond en moi, ma véritable nature. Pas Cade Hardesty le type qui aime passer du bon temps. Je ne te l'ai pas dit, mais elle m'aide à préparer l'examen de lieutenant. Elle

pense que j'ai de grandes chances de l'avoir. Elle est la première à voir en moi davantage qu'une belle gueule et un bon plan au lit.

Il s'interrompt, songeant à ce qu'il venait de dire et à ce que cela impliquait. Avec Ivy, il ne s'agissait pas seulement d'amitié ou de sexe. Il y avait davantage, mais quoi, au juste ?

Au bout de quelques instants, la réponse lui apparut, évidente.

— Je crois que je suis en train de tomber amoureux d'elle.

Gabe se recula sur son tabouret et l'observa attentivement.

— Tu es sérieux ?

— Très.

— Tu sais qu'elle a toujours eu un faible pour toi.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu étais aveugle au lycée, mais elle te suivait partout. Elle n'avait d'yeux que pour toi.

— Je n'étais pas seulement aveugle, mais stupide !

— *Étais ?*

— Très drôle !

— Elle restera si tu le lui demandes.

— Et si elle dit non ?

— Et si elle dit oui ?

— OK, très bien... Imaginons qu'elle dise oui et que, dans deux, trois, ou dix ans, elle se rende compte qu'elle a commis la plus grosse erreur de sa vie en renonçant à une magnifique carrière pour un pompier et une vie de province ?

— Imaginons qu'elle dise oui et que vous viviez parfaitement heureux toute votre vie ?

Gabe referma la main sur son épaule.

— Ecoute, personne ne peut prévoir ce qui se passera. Mais ce que je sais, c'est que ma sœur vaut la peine de prendre le risque. Si tu l'aimes ou si tu penses que tu es en train de tomber amoureux d'elle et que tu ne fais rien, tu le regretteras.

Cade savait ce qu'était la prise de risques. Il risquait sa vie chaque fois qu'il pénétrait dans un immeuble en feu. Mais risquer sa vie était une chose, mettre son cœur en péril, une tout autre affaire.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ? Te lancer ? Qu'est-ce qui est pire, savoir ou ne pas savoir, comme tu me l'as si bien dit, il y a quelques mois, ici même ?

— Merci de me renvoyer mes propres paroles à la figure !

— Pas de quoi.

Gabe resserra son étreinte sur son épaule.

— Tu vas trouver le courage ou te dégonfler ?

— On verra. Quoi qu'il en soit, tu seras le premier à en être informé... après Ivy, bien sûr.

— Bien. Promets-moi seulement une chose.

— Laquelle ?

— Ne lui fais pas de mal. Parce que, si c'est le cas, je me verrai contraint de t'en faire aussi. Et je n'aimerais pas devoir abîmer cette belle petite gueule, comme tu dis si bien.

*

Le réveil, posé sur la table de chevet, indiquait 9 h 30. L'heure à laquelle elle

se levait habituellement était largement dépassée, mais aujourd'hui Ivy avait tout son temps. Elle n'avait aucun rendez-vous prévu pour des photos et l'employé à temps partiel assurait la journée à la pépinière. Quant à Cade, il était lové contre elle, un bras en travers de son corps, une jambe glissée entre les siennes.

Il était largement plus de minuit lorsqu'elle avait senti bouger le matelas et la chaleur de son corps l'envelopper. Il avait marmonné quelque chose qui ressemblait vaguement à « pas un dégonflé » et avait aussitôt sombré dans un profond sommeil. Il semblait avoir pas mal bu.

C'était typique des garçons, de régler leurs comptes en buvant des whiskies. Enfin, c'était préférable à la bagarre qui aurait pu avoir lieu entre son frère et son petit ami.

Si tant est que Cade soit son petit ami...

Ils n'avaient pas éprouvé le besoin de définir leur relation, mais peut-être cela allait-il changer, maintenant que Gabe était au courant. Ce n'était qu'une question de temps avant que ses parents le soient également. Qu'allait-elle leur dire ? Qu'ils couchaient ensemble, un point c'est tout ?

Elle imaginait déjà la tête que ferait son père. Gabe en colère, ce n'était rien à

côté de lui !

Elle ferma les yeux, inspira profondément. Le parfum de Cade lui emplit les narines, mélange de l'odeur virile de sa peau et de la pointe d'agrumes si particulière de son eau de toilette. A quoi bon s'inquiéter de l'avenir, quand l'homme qu'elle désirait était là, dans son lit, et tout à elle ? Parfois, les rêves devenaient réalité. Et, dans ces rares occasions, elle avait appris à profiter du présent, à ne pas chercher à anticiper.

Les yeux toujours clos, elle se mit à explorer le corps de Cade endormi. Ses épaules larges, solides, son dos musclé. Elle s'arrêta un millième de seconde à la ceinture de son boxer, avant de glisser la

main dessous et de presser ses fesses musclées.

— Ne t'arrête pas là, grommela Cade dans son cou. Fais le tour, ça peut t'intéresser, ce qui se passe devant.

Pour le lui prouver, il cambra les reins et elle sentit son érection naissante presser sa cuisse.

— Je vois, dit-elle, refermant la main sur ses fesses et l'attirant plus près. Que proposes-tu de faire à ce sujet ?

— Tout dépend du temps que nous avons.

— Je ne sais pas. Tu crois que mon frère va débarquer ou vous avez fait la paix ?

— Disons que nous sommes arrivés à nous comprendre.

— Dans ce cas, nous avons toute la journée.

— Toute la journée ?

Il leva la tête pour la regarder.

— Pas de montagne de paille à déplacer ? Pas de fête à photographier ?

— Non. Rien.

Elle l'observa et lui sourit tendrement. Il était superbe avec ses yeux couleur de bleuet, sa bouche aux lèvres sensuelles, sa mâchoire ferme, virile, et cette barbe naissante qui lui ombrait les joues. Et il était tout à elle.

— Parfait, dit-il.

Il l'embrassa, pressant ses lèvres, glissant furtivement la pointe de sa langue dans sa bouche pour la provoquer, attiser le feu qui brûlait en elle.

— Considère-toi comme enchaînée à ce lit.

— Au sens propre ou au sens figuré ?

— Comme tu voudras, dit-il, parsemant son cou de baisers, lui léchant et lui mordillant tour à tour le lobe de l'oreille. Mais je n'ai pas l'intention de te laisser une seconde de répit !

Déjà, il effleurait sa gorge. Ivy sentit le souffle lui manquer tandis qu'il glissait la

langue au creux de ses seins. Une onde de chaleur l'envahit tout entière.

— On t'a déjà dit que tu étais un véritable obsédé ?

— Oui.

Il repoussa la soie de son petit caraco afin de pouvoir poursuivre son exploration.

— Mais qui a commencé en glissant sa main dans mon boxer ?

— Très juste. D'ailleurs, il est temps de l'enlever.

— Approuvé !

Elle le lui ôta. Il était nu, à présent, et en pleine érection.

— Je te trouve un peu trop habillée.

— Rien de plus simple, dit-elle.

Elle s'apprêtait à ôter son caraco lorsque la sonnerie de son portable retentit. Quelques notes de musique caractéristiques, lui indiquant qu'il s'agissait de sa mère. Elle se figea.

— Laisse sonner, marmonna Cade, qui, déjà, faisait glisser la bretelle du caraco.

— Je ne peux pas.

Elle roula hors de sa portée et chercha à tâtons son portable. Il devait être quelque part sur la table de chevet.

— C'est ma mère. Elle n'appellerait pas, si ce n'était pas important. C'est elle qui a suggéré que je prenne ma journée.

Suggéré était un euphémisme. Sa mère en avait décidé ainsi et n'avait laissé d'autre choix à l'employé que de la remplacer.

— Tu crois qu'il y a un problème avec ton père ?

— C'est possible. Les médecins disent que son état s'améliore de jour en jour, mais sait-on jamais ?

La vie était si imprévisible, parfois. Trop courte, en tout cas, pour être gâchée. D'ailleurs, n'était-ce pas la raison pour laquelle elle prenait le pari de cette aventure avec Cade ?

— Maman ? dit-elle, collant le téléphone à son oreille. Est-ce que

papa...

— Il va bien, *topolina*, la coupa sa mère. Mais j'ai un problème.

Ivy poussa un soupir de soulagement pour ce qui était de son père. Mais sa mère devait manigancer quelque chose pour l'appeler *topolina*. Elle n'avait jamais été ni petite ni menue, et rien, chez elle, ne pouvait faire penser à une souris. Mais une grand-tante, aujourd'hui disparue, l'avait surnommée ainsi à sa naissance, et sa mère avait conservé ce surnom.

— Ça ne peut pas attendre demain ? demanda Ivy, jetant un coup d'œil à Cade allongé sur le lit, tel un chat alanguie attendant qu'on le caresse.

— Malheureusement, non.

Le débit anormalement heurté de sa mère la ramena à la conversation en cours.

— Aujourd'hui, c'est la grande fête de l'Association des écoles. C'est l'événement le plus important de l'année pour collecter des fonds.

— Oui, je sais, dit Ivy, réprimant un sourire.

Sa mère avait pris sa retraite d'enseignante quelques années plus tôt, afin de travailler à plein temps avec son père à la pépinière. Mais elle n'en continuait pas moins à s'occuper de tous

les événements liés aux écoles, goûters et fêtes en tous genres.

— En quoi est-ce que ça me concerne ?

— J'ai reçu un coup de fil, il y a cinq minutes. Nous avons besoin de quelqu'un pour s'occuper du stand photo. Ce *cretino* de Florian Rhodes a appelé pour annuler. Il était pris ailleurs, soi-disant.

— Je t'avais dit de ne pas l'engager !

— Je ne voulais pas ajouter à ta charge de travail. Ecoute, tu me feras des reproches plus tard. Pour l'instant, réponds-moi : peux-tu m'aider pour aujourd'hui ?

Ivy jeta un coup d'œil plein de regret à Cade.

— Dis-moi où je dois aller et à quelle heure.

— Sur la place, dans une demi-heure.

— Une demi-heure !

— Ne t'emballe pas. Viens dès que tu pourras, ça ira.

— Bon, je fais au plus vite.

Sa mère eut au moins la décence de paraître navrée.

— Je suis désolée, *topolina*. Je suis certaine que tu te faisais une joie de passer ta journée de repos avec Cade.

— Avec Cade ?

Ivy crut que son cœur allait s'arrêter de battre. Les nouvelles allaient vite. Même

pas vingt-quatre heures ! Elle allait tuer Gabe. Qu'était-il allé raconter à ses parents ?

— Il habite bien avec toi durant sa convalescence, non ? Peut-être pourriez-vous venir dîner à la maison, ce soir. Je ferai des manicotti. Il adore ça.

— Euh... oui, certainement, maman.

Le cœur d'Ivy se calma un peu. Jamais sa mère, très vieux jeu, n'inviterait Cade à dîner si elle savait qu'ils couchaient ensemble.

— Je crois qu'il vaut mieux que je te laisse, si je veux arriver vite. A tout à l'heure.

Elle raccrocha et se tourna vers Cade. Il était allongé, les bras repliés sous la tête, nu, magnifique, son corps hâlé tout en muscles souples.

— J'imagine que je ne t'enchaînerai pas au lit, ni au sens propre ni au sens figuré, dit-il.

— La faute à Florian Rhodes.

— Qui c'est ?

Elle ne devait plus le regarder si elle voulait conserver un petit espoir d'être dans les temps. Elle détourna les yeux, fixa le tableau au-dessus du lit. Une plage, le sable, l'océan.

— C'est le photographe qui a fait faux bond à l'association.

— Et c'est toi qui le remplaces.

— C'est la grande fête des écoles, l'événement le plus important de l'année pour collecter des fonds, expliqua-t-elle, reprenant les propres termes de sa mère. Je n'ai pas pu dire non.

— J'imagine.

Il se redressa.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je me lève, je prends une douche rapide et je t'accompagne.

— Ne te crois pas obligé.

— Je ne me crois pas obligé, j'en ai envie.

— Je dois tenir le stand photo toute la journée. Tu vas t'ennuyer.

— Ça m'étonnerait. Et puis, si je dois m'ennuyer, autant que ce soit avec toi, à la fête, plutôt qu'ici, tout seul, toute la journée.

— D'accord. Mais dans ce cas je vais te faire travailler. Rien de difficile, rassure-toi.

— Ça me convient, boss !

Il boitilla jusqu'à elle. Ivy sentit une onde de chaleur délicieuse la parcourir lorsqu'il la prit dans ses bras, posant son front contre le sien.

— Tant que tu n'es pas opposé à un peu de fraternisation entre futurs collègues.

Chapitre 14

— Approchez, mesdames et messieurs, jeunes gens, jeunes filles, et les enfants aussi !

Cade était assis sur un tabouret, à l'entrée de la tente de toile rouge et blanche qui servait de studio photo. Un chapeau melon récupéré dans la malle à costumes sur la tête, il faisait tournoyer sa canne, tel un bonimenteur de foire.

— Venez vous faire prendre en photo avec un véritable héros !

Ivy, qui fixait son appareil sur le trépied, ne put retenir un petit rire.

— Un héros ? Tu ne crois pas que tu exagères un peu ?

— L'ingratitude du monde ! dit Cade, jetant un regard compatissant à sa jambe. J'ai été blessé dans l'exercice du devoir.

— Pour récupérer un chat.

Il bomba le torse.

— Rien ne nous fait peur, à nous autres, valeureux pompiers !

— Tu es un véritable cliché ambulante.

Elle fit le point sur le fond de couleur vive et prit quelques photos tests.

— Je te parie dix dollars que le cliché ambulante en aura rapporté plus de mille dans la caisse, d'ici à l'heure du

déjeuner. Deux mille si j'appelle Sykes et lui demande d'apporter ma tenue de pompier. Les filles en sont folles.

— Encore un défi ? demanda-t-elle, déjà appâtée.

— Pas un défi. Un pari.

— D'accord, pari relevé, tombeur !

Elle fit signe à leurs premières clientes, deux adolescentes qui passèrent devant Cade en gloussant pour piocher des accessoires dans la malle remplie de chapeaux et de boas en plumes.

— Appelle ton collègue et dis-lui d'apporter au plus vite ta tenue. L'association a besoin du moindre dollar que nous pourrions récolter.

Trois heures plus tard, face à la longue file d'attente devant le stand et avec deux fois la somme qu'il avait prévue en caisse, Cade se déclara vainqueur. Il étouffait dans sa combinaison et n'en pouvait plus de poser aux côtés de la quasi-totalité des femmes de Stockton, de dix-huit à quatre-vingts ans, y compris Maude, qui lui avait pincé les fesses, et Mme Frazer, la libraire, qui avait tenté de lui arracher un baiser. Mais il avait gagné.

— Je m'incline bien bas, dit Ivy, mimant une révérence.

Puis elle escorta un jeune couple d'amoureux dans la tente. Contrairement à

lui, elle paraissait fraîche comme une rose, riant et discutant avec le jeune couple tout en l'installant.

Il adressa un sourire fatigué à la personne suivante, une octogénaire qui le dévora des yeux. Que se passait-il avec les grands-mères ? Le serveur avait dû mettre quelque chose dans la limonade, ce n'était pas possible !

Il marmonna un rapide « excusez-moi » et s'engouffra dans la tente pour souffler un peu. Comment faisait Ivy ? Il avait toujours pensé que prendre des photos était facile. On visait, on appuyait sur le bouton et hop, c'était fait ! Tout détenteur d'un téléphone portable pouvait en faire autant aujourd'hui, non ?

Non, justement : il s'était trompé.

En regardant Ivy travailler, durant toute la matinée, il avait appris une chose importante : la photographie était autant une affaire de relations humaines que de pixels. Et Ivy était très douée dans ce domaine. Elle savait cajoler un bambin édenté pour le faire sourire, convaincre des mères de famille ayant dépassé la cinquantaine qu'elles avaient l'air de stars de cinéma, persuader des maris réticents de se faire prendre en photo dans des tenues ridicules.

Elle était une grande photographe. Une grande professionnelle dont le talent se perdait à Stockton, c'était une évidence.

Peut-être Gabe avait-il raison. Peut-être resterait-elle s'il le lui demandait. Mais est-ce que ça lui donnait le droit de le faire pour autant ?

Il avait encore quelques semaines à vivre avec elle. Il disposait donc d'un peu de temps pour réfléchir à ce qu'il allait faire.

Il sentit brusquement son estomac gargouiller et se rappela qu'il n'avait pas pris de petit déjeuner.

— Tu as faim ? demanda Ivy lorsqu'elle eut terminé de photographier le petit couple d'amoureux.

— Je meurs de faim !

Elle jeta un coup d'œil à l'extérieur. La file d'attente s'était encore allongée.

— Je ne crois pas que je vais pouvoir faire une pause de sitôt.

— Je vais aller nous chercher quelque chose. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? Pizza, maïs grillé, cake aux légumes ?

Le regard d'Ivy se posa sur sa jambe.

— Tu devrais rester tranquille.

— Je ne suis pas invalide. Et ce plâtre s'appelle un plâtre de marche, justement.

— Eh bien, dans ce cas...

Elle se hissa sur la pointe des pieds et lui glissa à l'oreille : — Surprends-moi...

Son souffle chaud dans son cou fit aussitôt s'emballer son pouls. Il songeait déjà à des milliers de façons de la surprendre, dont aucune n'était véritablement compatible avec une fête d'école.

— D'accord.

Ivy lui sourit et posa un baiser sur sa joue. Il devrait s'en contenter pour l'instant, en attendant de se retrouver seul avec elle. Frustré, il poussa un grognement et fit glisser ses bretelles, tendant la main pour attraper le T-shirt qu'il avait accepté d'ôter, à la demande d'un groupe d'étudiantes, pour vingt dollars supplémentaires.

— Hé, pas si vite !

Il s'immobilisa. La vieille dame, en tête de la file, devait être fatiguée d'attendre car elle apparut à l'entrée de la tente, bloquant la sortie.

— Vous n'allez pas vous sauver aussi facilement. Il y a presque une heure que j'attends, et ce n'est pas facile à mon âge !

Elle entra carrément dans la tente, le dévisagea de la tête aux pieds et fit entendre un petit sifflement admiratif.

— Mais ça en valait la peine, si c'est pour poser avec un beau mâle comme vous. Maude m'a dit que vous l'aviez laissée vous pincer les fesses.

— Je vois, murmura Ivy dans son dos. C'est comme ça que tu as gagné ton pari. En te sacrifiant pour la cause.

— A propos, ça me rappelle que tu me dois dix dollars, dit-il, se tournant vers elle.

— Je paierai...

Elle laissa son regard glisser lentement le long de son corps.

— ... Plus tard.

Une main ferme agrippa soudain le bras de Cade.

— Alors, on la fait, cette photo ? Je veux m'offrir la même chose que Maude.

— *Au secours*, articula-t-il en silence, regardant Ivy.

— *Débrouille-toi*, lui souffla-t-elle en retour.

Cade offrit un sourire crispé à la vieille dame.

— Voilà ce que nous allons faire, madame...

— Mademoiselle, corrigea-t-elle, battant des cils. Bartholomew. Letty Bartholomew.

— Très bien, mademoiselle Bartholomew. Nous oublions le pince-fesses et je vous fais un baiser sur la joue à la place, qu'en dites-vous ?

Elle fronça les sourcils, et les rides, sur son front, s'accentuèrent.

— Vous en avez fait un à Maude ?

— Non.

— Marché conclu, alors ! dit-elle, fourrant dans la main de Cade une poignée de billets froissés. Je pourrai m'en vanter à la prochaine soirée de loto.

*

— Ivy, tu peux venir une minute ? appela sa mère, de la cuisine.

Ivy et Cade étaient installés sous le porche, dans le vieux canapé en rotin. Le repas avait été délicieux et ils s'étaient régalés de manicotti.

— Tout de suite !

— J'arrive.

— Qu'est-ce que tu as fait, encore ? demanda Cade en souriant. Tu as mis du sirop dans le distributeur de savon liquide ?

— Ça, c'était du temps du lycée. Mais ma mère doit avoir quelque chose à me reprocher pour m'appeler de cette façon. Je me demande si ça a un rapport avec tous les coups de fil.

En effet, le téléphone de ses parents n'avait cessé de sonner depuis le repas.

Ivy avait à peine terminé sa phrase qu'il sonna de nouveau.

— Tu vois ce que je veux dire ? Je ferais mieux d'aller voir ce qui se passe. Tu m'accompagnes ?

— Non, merci. Je vais plutôt rejoindre ton père. Il y a déjà un moment qu'il est dans la serre. Sans doute pour échapper au téléphone.

— Froussard !

— Tu ne crois pas si bien dire. Je préfère les orchidées de ton père aux sermons de ta mère.

Ivy le regarda s'éloigner, admirant son allure, son corps, les muscles souples de ses cuisses, de ses jambes. Même avec un plâtre, il trouvait le moyen d'être incroyablement sexy.

— Ivy ! appela de nouveau sa mère, d'un ton impatient.

— Oui. Je viens.

Elle la trouva de nouveau au téléphone.

— Je comprends l'inquiétude du bureau, monsieur Whitledge. Je parlerai à ma fille.

Elle lui fit signe de s'asseoir.

— Je suis certaine qu'elle ne songeait qu'aux enfants et aux nouveaux ordinateurs dont ils ont tant besoin.

Ivy s'assit, aux aguets, brusquement inquiète.

— Oui, je me rends compte que ce n'est pas une excuse, poursuivait sa mère.

Mais on peut difficilement parler de pornographie.

Pornographie ? Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

— Non, je ne crois pas qu'on puisse davantage parler d'attentat à la pudeur. Je dirais plutôt qu'il s'agit, de votre part, d'une réaction un peu trop excessive à ce qui n'était clairement qu'un acte bien innocent au service d'une juste cause. Et j'apprécierais beaucoup que vous calmiez vos troupes. Mon mari se remet à peine d'un infarctus et vos appels incessants ne peuvent que le perturber.

Elle raccrocha d'un coup sec.

— *Stupido*. Ça lui apprendra !

— Maman, qu'est-ce qui se passe ?

— *Stronzi*. Donneurs de leçons. Tous autant qu'ils sont.

— Maman, je t'en prie.

— Désolée, *topolina*.

Sa mère tira une chaise et s'assit face à elle, s'essuyant les mains à son tablier.

— Maman, tu vas me répondre, oui ou non ?

— C'était le bureau de l'association. *Stronzi*, répéta-t-elle, se lançant aussitôt dans une diatribe en italien.

— J'ai compris, la coupa Ivy. Ce sont des cons. C'est un mot plutôt rare dans ta bouche et tu viens de le dire deux fois en

moins d'une minute. La situation doit être grave.

— Quel ramassis de prudes ! Cade et toi, vous avez collecté deux fois plus d'argent que les autres stands. Alors, qu'est-ce que ça peut faire, qu'il ait enlevé sa chemise ?

— C'est ça qui les dérange ?

— Apparemment. Quelques personnes se sont plaintes.

— Quelques personnes ? Qui ?

— Ils n'ont pas voulu me le dire.

— Si je comprends bien, tous ces coups de fil venaient du bureau.

— Pas exactement.

Sa mère détourna le regard, tripotant les liens de son tablier.

— Des gens nous ont aussi téléphoné directement.

— Tu veux dire qu'ils vous ont appelés pour débiter des saloperies sur mon compte ?

— Ivy, soigne ton langage !

— Pour l'amour du ciel, maman, je crois que tu n'as pas de leçon à me donner sur ce plan !

— C'est différent.

— Tu crois que c'est plus acceptable parce que c'est en italien ?

— Tout est plus joli en italien.

Ivy enfouit son visage entre ses mains, mortifiée.

— Quel cauchemar ! Je savais que ça se produirait, si je revenais.

— Qu'est-ce qui se produirait ?

— Qu'ils trouveraient une nouvelle raison de s'en prendre à moi.

— Ils ?

— Les gens de cette ville. J'ai l'impression de me retrouver à l'époque du lycée.

Sa mère tendit la main, la posa sur la sienne.

— C'est un si mauvais souvenir ?

— Pire que tu peux l'imaginer.

Elle n'avait pas raconté à ses parents la moitié de ce que les autres enfants lui avaient fait subir. Les surnoms, les croche-pieds dans les couloirs. On la poussait dans les escaliers, on lui volait ses livres.

Mais cette fois cela dépassait les bornes. La taxer de pornographie, d'obscénité ! Ça n'allait donc jamais s'arrêter ?

La main de sa mère pressa plus fort la sienne.

— Qu'est-ce que tu racontes ?
Pornographie, obscénité ?

Ivy ne s'était même pas rendu compte qu'elle avait pensé tout haut.

— Ce n'est pas ce qu'ont dit les gens qui ont appelé ?

— Pas tous. Je dirais soixante pour cent.

— Je suis étonnée qu'il en reste quarante pour me défendre.

— Maude sait se montrer très persuasive, tu sais.

— Je n'aurais jamais dû revenir. Je ne suis pas à ma place ici, je ne fais pas partie de cette ville. Je n'en ai jamais fait partie.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? s'exclama soudain son père.

Il venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte, le visage

grave, Cade à son côté.

— Tu fais partie de notre famille. Tu as toute ta place ici.

Ivy sentit sa gorge se nouer.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je ne parle pas de notre famille mais de cet endroit.

Elle regarda tour à tour les visages figés dans l'incompréhension.

— Enfin... pas cet endroit... je veux dire...

Oh, mon Dieu... Elle bafouillait, s'emberlificotait. Une fois de plus.

Cade la regarda, puis se tourna vers sa mère.

— Il y a un problème ?

— Non, répondit Ivy, faisant les gros yeux à sa mère.

Peine perdue. Cette dernière raconta toute l'histoire par le menu, la ponctuant régulièrement de *stronzi* et autres épithètes en italien.

— Ta mère a raison, dit Cade lorsqu'elle eut terminé. Ce ne sont que des imbéciles. Tu ne vas tout de même pas laisser un clan de vieux rétrogrades t'impressionner ?

— C'est facile pour toi de dire ça, tu es le chouchou de cette ville. Pourquoi crois-tu que ce n'est pas ton téléphone qui

sonne sans arrêt, alors que c'est toi qui as ôté ta chemise ?

Il s'adossa au chambranle de la porte.

— Heureusement que c'est moi. Tu imagines l'histoire que ça aurait fait, si c'était toi qui avais enlevé le haut ?

— Ce n'est pas drôle, rétorqua Ivy, fixant son père, qui, contre toute attente, s'efforçait de réprimer un sourire, sous l'épaisse moustache blanche qu'il refusait de raser, même en plein été.

— Ça l'est un peu, quand même, dit-il, abandonnant la lutte et souriant franchement.

— Mais la pépinière...

— Elle existe depuis cinquante ans, Ivy, et elle continuera d'exister.

— Et si les gens la boycottent ? Tous ces coups de fil...

— Ne sont l'œuvre que de quelques empêcheurs de tourner en rond. Comment ta mère les a-t-elle appelés, déjà ?

— *Stronzi*, répéta sa mère.

— Oui, c'est ça, *stronzi*. Il faut n'avoir rien dans la tête pour penser que ce que vous avez fait, Cade et toi, est déplacé.

— Vous êtes de cet avis, vous aussi ? demanda Ivy.

— Bien sûr, répondit sa mère. Comment pourrait-il en être autrement ?

— Je ne sais pas. Vous ne m'avez jamais réellement dit ce que vous pensiez de mon travail. Certaines de mes photos sont très osées.

— Ta mère et moi sommes très fiers de toi et de ton travail, reprit son père, s'approchant de sa femme et posant une main sur son épaule. Tu t'es construit une belle carrière, toute seule, comme ta mère et moi l'avons fait avec cette pépinière.

— Nous n'avons qu'un regret, dit sa mère, c'est que tu ne viennes pas nous voir plus souvent. Tu nous manques.

— Vous aussi, vous me manquez, dit Ivy, émue aux larmes.

Pour la première fois, elle mesurait l'impact de sa longue absence. En se tenant à distance de Stockton, elle restait éloignée des mauvais souvenirs, mais elle se coupait également de sa famille et cela devait changer. Ses parents vieillissaient, elle s'en était rendu compte suite au récent infarctus de son père. Une prise de conscience douloureuse.

— Je promets de venir vous voir régulièrement, même si ce n'est que pour un jour ou deux.

— Ce serait bien.

Sa mère poussa un soupir, son beau regard brun embué de larmes.

— Je suis certaine que ton frère et tes sœurs seraient heureux, eux aussi, de te voir plus souvent. Et puis tu as une petite nièce, à présent.

— Entre autres, renchérit Cade.

Ivy l'avait presque oublié. Son cœur s'emballa soudain et elle sentit ses joues s'empourprer.

— Il se fait tard, dit-elle, baissant la tête pour éviter de croiser le regard si perspicace de sa mère. Nous devrions y aller.

— Merci pour le dîner, monsieur et madame Nelson, dit Cade, tendant la main à son père.

Au lieu de la lui serrer, ce dernier le prit dans ses bras pour une accolade virile.

La mère d'Ivy se leva et lui tendit à son tour les bras.

— Combien de fois t'avons-nous demandé de nous appeler Nils et Elena ?

— Souvent, répondit Cade. Mais les habitudes ont la vie dure.

Oh que oui ! songea Ivy, tandis qu'elle embrassait ses parents et suivait l'homme qu'elle aimait depuis toujours.

Chapitre 15

— Je n'arrive pas à nouer ce truc, grommela Cade, face au miroir. Et en plus je ne vois pas pourquoi je dois porter cet habit de pingouin.

Il étouffa un juron et tira sur les extrémités du nœud papillon pour le défaire. Quelle galère ! Il pouvait se réveiller en sursaut, au beau milieu de la nuit, et être fin prêt, sa tenue de pompier enfilée en quelques secondes. Mais qu'on lui donne un insignifiant petit morceau de soie et il se retrouvait complètement emprunté ! Il ajusta les extrémités, l'une plus longue que l'autre, et recommença.

Faire passer la plus longue sur l'autre, former une boucle...

— Tu n'es pas obligé de porter ce smoking, dit Ivy. Mais sache que j'ai toujours adoré les hommes en smoking.

Cade leva les yeux vers elle, abandonnant le nœud papillon. Elle portait une robe de soie verte sans manches, très sobre, qui épousait à la perfection les courbes élégantes de son corps. Sa longueur, nettement au-dessus du genou, révélait tout l'attrait de ses longues jambes galbées.

— Tu as besoin d'aide ? demanda-t-elle, posant une main sur son épaule et lui faisant faire volte-face.

— Humm, cette robe...

Il laissa son regard glisser lentement de son cou à sa gorge, puis à sa taille fine, ses hanches envoûtantes.

— Tu es superbe.

— Merci.

En deux temps trois mouvements, Ivy eut noué le nœud papillon. Elle s'écarta pour contempler son œuvre.

— Tu n'es pas mal non plus.

— C'est le mariage de qui, au fait ?

— De la nièce d'un gros bonnet du conseil des écoles. J'ai décidé de faire les photos gratuitement, pour calmer un peu les choses avec les grincheux.

Quasiment toute la ville sera là, y compris Maude et ses copines. Alors, apprête-toi à te faire pincer les fesses. Mais évite de tomber la chemise.

Il s'assit sur le lit et attrapa une des chaussures qu'il avait empruntées à Gabe pour l'occasion.

— Je suis ton assistant. Tu n'es pas censée assurer ma sécurité ?

— Je serai trop occupée pour ça.

Ivy vérifia son maquillage, ôta une petite trace de rouge à lèvres sur une dent.

— Et puis tu es un grand garçon, non ? Tu peux te débrouiller tout seul. Tu ne vas

tout de même pas te laisser impressionner par un petit groupe de grands-mères ?

— Des grands-mères, peut-être, mais sacrément culottées ! Et qui se déplacent en meutes, comme les loups.

Il noua ses lacets.

— Des loups particulièrement affamés.

— Je parie que tu auras le dessus, dit-elle, se tournant vers lui et lissant sa robe. Tu es prêt ?

Cade ajusta son plâtre sous la jambe du smoking.

— Prêt.

Ils embarquèrent dans la voiture le matériel qu'ils avaient préparé, Cade se

chargeant du pied et des lampes, Ivy, des sacs contenant les appareils photo et les objectifs. C'était une routine qui leur était devenue familière au cours des quinze jours qui s'étaient écoulés depuis la fête de l'Association des écoles.

Ivy continuait de passer ses matinées à la pépinière. Elle se levait à 5 heures afin de s'assurer que tout était rangé, étiqueté, les plantes taillées et arrosées. Puis elle ouvrait le magasin à 9 heures et sa mère prenait la suite. Cade avait proposé de lui donner un coup de main, là-bas aussi, mais elle avait refusé catégoriquement. Il l'aidait déjà suffisamment, disait-elle, en assumant le rôle d'assistant. Ensemble, ils avaient réalisé de nombreux portraits et couvert différents événements, parfois

deux par jour, fêtes en tous genres et anniversaires. Il était devenu très calé en photo, anticipant parfois les besoins d'Ivy pour tel ou tel objectif ou flash.

D'emblée, cela lui avait plu de l'aider ; il estimait que travailler ensemble ne pourrait que les rapprocher. Mais c'était le contraire qui s'était produit, et de son fait, étrangement. Plus il travaillait avec Ivy, plus une réalité évidente et très simple s'imposait à son esprit : elle n'avait rien à faire à Stockton. Elle était appelée à réaliser des projets importants, à mener une carrière ambitieuse. Et il ne serait qu'un monstrueux égoïste s'il lui demandait de rester.

C'est pourquoi il avait commencé à s'éloigner, à se préparer pour le moment, de plus en plus proche maintenant, où elle ferait ses bagages et reprendrait sa route. Il avait commencé à s'arrêter assez régulièrement à la caserne et à passer une ou deux soirées par semaine avec ses copains. Et, dès que le médecin lui donnerait l'autorisation de monter et descendre les escaliers, il regagnerait son appartement.

Il n'en avait encore rien dit à Ivy.

— Où allons-nous ? demanda-t-il, une fois installé dans la voiture.

— Premier arrêt, au bas de la rue.

— Premier arrêt ?

— Oui. A la chute d'eau, juste de l'autre côté du lac.

— Ce n'est pas là que tout le monde était allé faire des photos, avant le bal de fin d'études ?

— Je ne sais pas. Je ne suis pas allée à ce bal. Personne ne m'y avait invitée.

Bravo, Hardesty ! Rappelle-lui encore combien elle était malheureuse, à l'époque. Elle partira encore plus vite comme ça.

Il tourna la tête et regarda défiler le paysage par la vitre.

— Tu n'as pas manqué grand-chose, dit-il, soucieux de dédramatiser la situation.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire, rétorqua-t-elle, lui décochant un petit sourire énigmatique. Il paraîtrait qu'un certain joueur de football américain et une certaine pom-pom girl auraient été surpris dans les escaliers, peu vêtus et dans une position assez scabreuse.

— Rumeur grandement exagérée, répondit Cade en lui souriant. Nous flirtions, c'est tout. Et tout à fait habillés.

— On peut faire beaucoup de choses en étant habillé. Enfin, c'est ce qu'on dit.

— Dire, c'est bien, mais montrer, c'est beaucoup mieux.

Il laissa son regard glisser vers ses jambes, fasciné par le jeu des muscles de

sa cuisse lorsque son pied quitta l'accélérateur pour presser la pédale de frein. Il remua sur son siège, gêné par l'érection soudaine qui pressait son entrejambe.

— Serait-ce une proposition ? demanda-t-elle d'un ton léger.

Concentrée sur sa conduite, elle n'avait rien remarqué.

Il n'eut pas le temps de lui répondre. Elle se garait déjà sur le parking, à côté de la chute d'eau. C'était la plus petite des Etats-Unis, mais on la célébrait néanmoins par une fête chaque automne.

Un pont de bois l'enjambait, au sommet. En bas, on avait aménagé un petit

parc avec des tables et des bancs. La mariée, parfaitement reconnaissable dans sa robe blanche, était debout, près de l'une des tables, entourée d'un groupe de femmes, vraisemblablement ses demoiselles d'honneur. Sinon pourquoi sept femmes se seraient-elles retrouvées à porter la même hideuse robe orange ?

L'une d'elles, vêtue d'un tailleur-pantalon gris perle très élégant, se détacha du groupe et s'approcha de la voiture avant même qu'Ivy ait eu le temps de descendre.

— Vous devez être Ivy. Je suis la mère de la mariée. Il y a quelques points dont j'aimerais discuter avec vous avant que nous commencions.

Elle la prit par le coude et l'entraîna, laissant Cade se débrouiller seul avec le matériel.

— C'est donc vrai ! s'exclama une voix chantante, très familière, derrière lui.

Il sursauta, faillit se cogner la tête contre le hayon de la voiture.

— Sasha ?

Il s'écarta, le trépied dans une main, le sac d'appareils photo dans l'autre. Il referma le hayon, glissa la bandoulière du sac à son épaule et se tourna vers elle.

— C'est donc vrai, répéta-t-elle, secouant la tête. Tu es son laquais.

— J'aide une amie.

Sasha s'avance vers lui, haussant ses sourcils impeccables.

— Une amie ? D'après mes sources, vous couchez ensemble.

Ses sources ? Pour qui se prenait-elle ?
Un détective privé ?

Il glissa le trépied sous son bras et l'observa. Même une jeune femme aussi incroyablement sexy qu'elle ne parvenait pas à rendre acceptable cette robe horrible.

— Et si c'était le cas ? dit-il.

— Tu mérites mieux, répondit-elle, posant une main sur son bras.

Il se dégagea.

— Si, par mieux, tu veux dire toi, je passe.

Il jeta un coup d'œil autour de lui, cherchant Ivy. Il l'aperçut sur le pont de bois, en compagnie de la mère de la mariée, qui gesticulait, montrant quelque chose ou quelqu'un en bas. Ivy se tourna dans la direction qu'elle indiquait. Cade sut à la façon dont elle se figea qu'elle venait de les apercevoir, Sasha et lui.

— Le devoir m'appelle, dit-il.

Il s'avança, évalua du regard l'escalier de bois escarpé qui menait au sommet de la chute. Au diable son médecin ! Il allait grimper là-haut. Il devait retrouver Ivy avant qu'elle ne commence à se faire des idées.

— Amuse-toi bien au mariage, lança-t-il par-dessus son épaule, tandis qu'il se glissait entre les tables et se dirigeait vers l'escalier. Et bonne chance pour attraper le bouquet !

Une chose était certaine, en tout cas, si elle l'attrapait, il ne risquait pas de s'approcher de la jarretière !

*

— Parfait !

Ivy s'accroupit afin de trouver le meilleur angle pour photographier le groupe de la mariée, aligné sur le pont.

— Une dernière pour porter chance et nous aurons fini.

Et ce n'était pas trop tôt ! La mariée commençait à souffrir sérieusement de la chaleur, et une jeune femme transpirante n'était pas ce qu'il y avait de mieux pour les photos. Mais, pour Ivy, ce qui était primordial, c'était de pouvoir mettre enfin le maximum de distance entre Sasha et elle. Une fois finies les photos d'avant mariage, il ne resterait plus que les clichés pendant la cérémonie à l'église, puis durant la réception. Mêlée à la foule des invités, il lui serait alors plus facile d'échapper au regard noir de l'ex de Cade.

Si toutefois elle était toujours son ex. Elle s'efforça de chasser ce brusque accès d'une jalousie qu'elle savait totalement irrationnelle. Il avait parlé à

Sasha, et alors ? Qu'était-il censé faire, l'ignorer si elle venait le voir ? Ce n'était pas chez Sasha qu'il habitait, mais chez elle. Et c'était dans son lit qu'il dormait, la nuit.

— Voilà, c'est terminé ! dit-elle, remettant le cache sur l'objectif de son appareil photo.

Elle se redressa.

— Merci à tous. On se retrouve à l'église.

Elle s'écarta pour laisser passer le groupe sur le chemin étroit qui menait à l'escalier. Une seule personne se débrouilla pour la bousculer, Sasha, qui

lui donna un coup de coude et faillit lui faire lâcher son Nikon.

— Désolé, dit Cade en la rejoignant.

Ivy lui tendit l'appareil, qu'il rangea soigneusement dans le sac.

— Tu n'y es pour rien.

— Je n'aurais jamais dû accepter que tu te fasses passer pour ma petite amie. Sasha ne se comporterait pas ainsi avec toi, aujourd'hui.

Certes. Et ils n'auraient jamais couché ensemble, non plus. Le regrettait-il, cela aussi ?

Elle chassa aussitôt cette pensée et s'empara du sac.

— Je suis certaine qu'elle aurait trouvé une autre raison de me détester.

Elle commença à descendre le petit chemin, en direction de l'escalier.

— Tu veux que je t'aide ? demanda-t-elle, se demandant soudain comment il avait pu grimper jusque-là.

Elle avait été tellement absorbée par la mère de la mariée, qui voulait tout contrôler, qu'elle ne s'était pas posé la question.

— Tu veux que je prenne le trépied ?

— Non, ça va aller. Je te suis.

Lorsqu'elle atteignit le bas de l'escalier, Ivy se retourna. Cade ne la suivait pas du tout. Il descendait

lentement, se tenant fermement à la rampe à chaque pas. Mais il se débrouillait très bien pour quelqu'un qui avait une jambe dans le plâtre et portait un trépied.

Elle sentit sa poitrine se serrer, brusquement. S'il pouvait monter et descendre ce petit escalier escarpé, il pourrait se débrouiller parfaitement dans celui qui menait à son appartement. Ce qui signifiait qu'il rentrerait chez lui sans tarder. Nul doute qu'il avait dû y penser, lui aussi.

— Allons-y, dit Cade lorsqu'il la rejoignit. Il ne faudrait pas que nous soyons en retard pour la cérémonie.

*

Comme Ivy le supposait, il lui fut plus facile d'éviter les regards noirs de Sasha à l'église et plus simple encore lors de la réception, tandis que tous les convives dînaient et dansaient. La réception était le moment qu'elle préférait, dans un mariage. Certes, la cérémonie était très belle à immortaliser et il n'y avait rien de comparable au regard du marié, lorsqu'il apercevait la mariée descendant l'allée centrale, au bras de son père.

Mais ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était saisir les moments inattendus, les expressions sur le vif. Le marié, la tête renversée, riant à ce que son témoin lui chuchotait à l'oreille. La larme glissant sur la joue du père de la mariée tandis qu'il dansait avec elle. Les regards

tendres échangés par les époux lorsque personne ne prêtait attention à eux.

Quelqu'un la regarderait-il ainsi, un jour ? Cade ?

— Tu as pris beaucoup de photos, lui dit-il soudain, surgissant derrière elle.

Il lui prit l'appareil des mains et le posa sur la table.

— Viens danser avec moi.

Elle fixa tour à tour la main qu'il lui tendait et son appareil photo.

— Mon Nikon..., commença-t-elle.

— Il ne risquera rien.

Cade sortit un billet de dix dollars et l'agita devant le nez d'un jeune garçon

assis à la table, absorbé dans un jeu sur son portable.

— Tu peux jeter un œil là-dessus ? demanda-t-il.

Le gamin leva la tête et acquiesça.

— Marché conclu.

Déjà, Cade l'entraînait sur la piste. Ce fut le moment que l'orchestre choisit pour ralentir le rythme et démarrer un slow. Il referma les bras autour d'elle et la serra tout contre lui. Elle sentit la chaleur de son corps l'envahir, le parfum de sa peau mêlé aux notes de musc et d'ambre de son eau de toilette la griser.

— J'ai quand même réussi à m'offrir une danse avec toi, dit-il.

Ivy inspira tout contre son cou et détourna le regard. Elle croisa celui de la mère de la mariée, qui pinça les lèvres et chuchota quelque chose à l'oreille de son mari.

— Je travaille. Je ne devrais pas...

— Chut, dit-il, la faisant taire d'un doigt posé sur ses lèvres. Détends-toi et profite de la vie. Une seule danse et, ensuite, tu pourras retourner jouer les Margaret Bourke-White.

Ivy leva la tête et le regarda, incrédule. La photographe, correspondante de guerre et célèbre pour ses couvertures de *Life Magazine*, n'était pas franchement connue du grand public.

— Tu connais Margaret Bourke-White ?

— Pas personnellement, répondit Cade avec un sourire un peu tendu. Mais je connais très bien ses travaux. Je ne suis peut-être pas un intellectuel comme mes parents, mais je ne vis pas au fond d'un trou. Et je lis.

— Je n'ai jamais pensé un seul instant que tu étais incapable ou ignorant, loin de moi cette idée.

Elle tendit la main, la posa sur sa joue et se rendit compte qu'ils s'étaient arrêtés de danser.

— Je le sais. Et d'autant mieux que c'est toi qui m'as poussé à présenter

l'examen de lieutenant.

Il tourna la tête et lui embrassa la paume.

— C'est un sujet sensible, j'imagine. Je suis désolé.

— Tu n'as pas à t'excuser, je comprends.

Elle laissa sa main glisser le long de sa joue, de son cou et la referma sur son épaule.

— Bon, tu me fais danser, oui ou non ? Si j'en crois les regards que me jette la mère de la mariée, nous avons trois minutes, maximum, avant qu'elle ne se précipite sur nous pour nous séparer,

alléguant que nous gâchons la soirée de sa chère fille.

— Dans ce cas, allons-y, dansons !

Cade referma les bras sur elle et la serra contre lui. Ils dansèrent en silence tout le long du morceau. Et plus ils ondulaient au rythme de la musique, plus Ivy s'abandonnait, grisée par le corps ferme, musclé et chaud de Cade étroitement pressé contre le sien.

Lorsque le morceau s'acheva, le chanteur du groupe ôta sa guitare et s'approcha du micro.

— Nous allons faire une petite pause, le temps pour le personnel de tout mettre

en place pour le gâteau. On se retrouve dans quinze minutes.

Ivy abandonna à regret les bras de Cade et applaudit poliment avec les invités.

— J'ai besoin de passer aux toilettes, dit-elle. Tu peux récupérer mon Nikon auprès de notre jeune gardien ?

— Pas de problème.

Elle allait l'embrasser lorsqu'elle vit la mère de la mariée se diriger vers eux. Elle se contenta de presser tendrement l'avant-bras de Cade. Il avait remonté les manches de sa veste de smoking, roulé celles de sa chemise et elle sentit ses muscles chauds sous sa paume, ses poils

blonds et doux. Jamais elle n'aurait imaginé que des avant-bras puissent être aussi sexy.

— Je dois me dépêcher, dit-elle. Rejoins-moi près de la table du gâteau, d'accord ? Et apporte-moi mon sac photo, s'il te plaît. Je veux changer d'objectif.

Elle se précipita vers les toilettes. Il lui restait peu de temps avant que les festivités reprennent. Elle se lavait les mains, encore toute troublée par le contact du corps de Cade contre le sien tandis qu'ils évoluaient au rythme de la musique, lorsque la porte s'ouvrit brusquement.

Sasha entra, chancelant sur ses talons démesurés.

— Alors, on se cache dans les toilettes ? lança-t-elle, titubant jusqu'au lavabo.

Elle s'y cramponna pour retrouver l'équilibre.

— Tu n'es pas censée travailler ?

Ivy s'essuya les mains à une serviette en papier et la jeta dans la corbeille.

— J'y retournais, justement.

— Ça ne durera pas, tu sais, poursuivit Sasha, fouillant dans sa pochette et en sortant son rouge à lèvres.

Ivy la fixa.

— Je te demande pardon ?

— Cette histoire que tu as avec Cade, je lui donne grand maximum deux mois.

Sasha ôta le capuchon de son rouge à lèvres et fit sortir le bâton. Il était d'un rouge écarlate superbe. Un rouge fait pour elle.

— Et, si je compte bien, les deux mois sont quasiment écoulés.

— Je ne vois pas en quoi ça te regarde, répondit Ivy.

— Ce qu'il faut à Cade, c'est une femme comme moi.

Elle se pencha vers le miroir et se passa le rouge sur les lèvres, les pressant un instant l'une contre l'autre lorsqu'elle eut terminé. Le résultat était impeccable pour quelqu'un qui, visiblement, avait un

peu trop bu. Elle ne devait pas en être à son coup d'essai.

— Il lui faut une femme jolie et bien faite, qui sera très heureuse de rester vivre avec lui, ici, à Stockton, poursuit Sasha, sans même prendre la peine de la regarder. Pas une photographe boulotte et mal fagotée, qui ne fait pas mystère de la haine qu'elle éprouve pour cette ville.

Ce n'est pas la ville que je hais, ce sont les gens comme toi.

Ivy agrippa le bord du lavabo pour ne pas céder à la tentation de se jeter sur elle. Elle avait beau avoir pris ses distances avec Stockton, s'en être tenue éloignée pendant douze ans, avoir voyagé sur six continents, écouté les sermons

d'André, son mentor et aujourd'hui associé, l'évocation de son poids faisait toujours aussi mal.

— Je pense que c'est à Cade d'en décider, pas à toi. Il préfère peut-être une femme avec des courbes à un bout de bois.

— Oh ! je t'en prie...

Sasha referma le rouge à lèvres et le rangea dans sa pochette.

— Cade est un homme. Que connaît-il à tout ça ? Que connaissent les hommes ? C'est à nous de leur montrer ce qui est bon pour eux.

— Sexiste, en plus ? ironisa Ivy.

— Ce n'est pas être sexiste que de reconnaître ce qui est vrai.

Elle recula d'un pas et observa son reflet dans le miroir.

— Voilà. Ça devrait aller.

Puis elle se tourna vers Ivy, la dévisagea de la tête aux pieds d'un œil critique, s'attardant sur les courbes et les rondeurs que sa robe soulignait.

— Tu devrais envisager sérieusement la liposuccion. Ou cette opération qui consiste à fermer l'estomac. Il paraît qu'elle fait merveille.

Ivy serrait le bord du lavabo si fort que les articulations de ses doigts en étaient devenues blanches.

— Merci du conseil, mais c'est non.

— A toi de choisir si tu veux perdre.
Ou pas.

Sasha gloussa, ravie de son mauvais jeu de mots, puis elle passa devant Ivy et gagna la porte.

Au moment de sortir, elle se retourna, la gratifiant d'un sourire dégoulinant de mépris.

— Au moins, songe à remettre ta robe en place. L'ourlet est resté coincé dans ton slip, derrière.

Chapitre 16

Quelques jours plus tard, installée dans la cuisine, Ivy passait en revue les photos du mariage sur son ordinateur. Elle sélectionnait les meilleures afin de les envoyer à la mariée pour qu'elle fasse son choix, conseillée par sa mère, à n'en pas douter, lorsque la sonnerie de son portable retentit. Le numéro à l'étranger était familier et elle décrocha, à la fois heureuse et anxieuse.

— Eh bien, André, dit-elle sans préambule, tu t'inquiétais ? Je t'ai dit que je t'appellerais lorsque je serais prête à revenir travailler.

— Mais, *mon ange*, répondit-il avec son accent français si mélodieux, ce que j'ai pour toi, c'est l'opportunité de ta vie.

Ivy ne put retenir un sourire, à cause du surnom, d'abord. Que se passait-il, en ce moment ? Tout le monde lui donnait des surnoms étrangers, sa mère et lui, maintenant. Et puis, à cause de cette façon qu'il avait d'exagérer, aussi. A l'écouter, chaque opportunité était celle de sa vie. De quoi s'agissait-il, cette fois ? De faire la couverture de *Vogue* en Italie ? D'une semaine à photographier un célèbre top model aux Bahamas ?

— Bah, dit-il, du dédain perceptible dans la voix.

Ivy l'imaginait faisant un geste agacé de sa main parfaitement manucurée.

— Tu as tout vu et tout fait. Mais c'est le mariage de célébrités de l'année. Peut-être même de la décennie. Et ils veulent que tu sois la photographe exclusive. Pas d'assistant. Rien. Toi seule.

Génial. Encore un mariage. Sauf que, cette-fois, elle allait devoir traverser la moitié de la terre pour faire exactement la même chose que ce qu'elle avait fait trois jours plus tôt. Et elle n'aurait pas Cade pour l'assister. Ce qu'elle aurait trouvé tentant encore quelques mois auparavant, ne lui semblait plus aussi enthousiasmant aujourd'hui.

— Tu ne peux pas le faire toi-même ?

— Malheureusement, non. La mariée ne veut que toi. Tu l'as photographiée, l'année dernière, pour *Marie Claire*.

André nomma un top model dont la relation chaotique avec une rock star avait fait la une des journaux à scandale pendant des mois.

Ivy émit un petit sifflement.

— Ces photos vont se vendre un prix fou !

— Et te rapporter beaucoup, compléta André. C'est précisément la raison pour laquelle tu ne peux pas dire non.

Non seulement je peux, mais je vais le faire, André.

La rémunération en valait certainement la peine. Mais de l'argent, elle en avait. Elle en avait gagné beaucoup, au cours des années précédentes, et elle l'avait judicieusement placé grâce aux conseils de Gabe. Aujourd'hui, elle était à la tête d'un beau petit pécule.

Mais ce qu'elle ne possédait pas, et qu'elle désirait plus que tout, c'était avoir du temps avec Cade. Il n'avait pas parlé de retourner chez lui, mais vu la façon dont il s'était débrouillé dans l'escalier, le jour du mariage, elle savait que cela ne tarderait pas. Et puis il y avait l'avertissement que lui avait lancé Sasha. Elle avait beau ne pas vouloir l'admettre, elle savait que cette dernière n'avait pas tort, que cette relation se

terminerait un jour. Mais elle ne voulait pas que ce soit maintenant. Pas encore.

Pour être tout à fait honnête, elle n'avait pas envie qu'elle se termine du tout.

— Je peux y réfléchir ? demanda-t-elle, soucieuse de gagner un peu de temps.

— *Bien.*

Ivy l'imaginait ôtant ses lunettes cerclées de métal et se pinçant l'arête du nez.

— Mais réfléchis vite. Elle veut une réponse d'ici la fin de la semaine. Le mariage est prévu pour septembre, le week-end qui suit la fête du Travail, dans une propriété privée, au Belize.

Ivy jeta un coup d'œil au calendrier de la cuisine. On était mardi. Cela lui laissait quatre jours pour mettre au point une stratégie.

— Pas de problème, je t'appelle pour te dire ce que je fais.

— Je compte sur toi, répondit André, sur le ton que prendrait un parent pour convaincre un adolescent réticent. C'est...

— Je sais, coupa Ivy en riant. L'opportunité de ma vie. *A bientôt, mon cher.*

— Qu'est-ce qui est l'opportunité de ta vie ? demanda soudain Cade, derrière elle.

Elle sursauta, faillit laisser tomber son portable. Lorsqu'elle se retourna, il était debout, dans l'encadrement de la porte, les mains appuyées au chambranle, magnifique en débardeur et short de sport.

— Rien, répondit-elle, le cœur battant soudain très vite. Pour André, toute proposition de travail est un événement exceptionnel, l'opportunité d'une vie.

— André, ton boss ?

— Un partenaire, plutôt, mais mon boss quand même.

— De quoi s'agit-il, cette fois ?

— D'un mariage de célébrités.

— Je peux t'accompagner ? Je suis devenu bon en mariages.

— C'est vrai, mais je n'y vais pas, de toute façon. Et même si j'y allais, la réponse serait non. Ce mariage est top secret. Il n'a fait l'objet d'aucune annonce officielle.

Elle retourna à son ordinateur et reprit le tri des photos, espérant ainsi mettre fin à la conversation.

— Comment ça, tu n'y vas pas ?

Cade tendit la main, rabattant doucement l'écran de l'ordinateur.

— Si c'est un secret si bien gardé, les photos vont se vendre une fortune.

Ivy le fixa, les bras croisés sur la poitrine.

— Je croirais entendre André !

— C'est un compliment ou une critique ?

— Il a soixante-cinq ans, il porte des lunettes cerclées de métal, la plupart du temps posées sur le bout de son nez, et il me traite en enfant capricieuse. A toi de voir.

— Ce n'est pas exactement ce à quoi je m'attendais.

L'alarme de son téléphone se mit à sonner, l'avertissant qu'il était 18 heures, l'heure d'envoyer un message à son père afin de s'assurer qu'il prendrait bien ses médicaments au repas.

— Tu n'étais pas censé aller au pub avec tes amis ? demanda-t-elle, ses

pouces s'activant sur le clavier.

— Changement de programme.

Lorsqu'elle eut terminé son message, Cade lui prit le téléphone des mains et le posa sur le comptoir de la cuisine.

— C'était bien essayé, mais tu ne vas pas t'en sortir aussi facilement. Nous parlions de tes projets, pas des miens. Et plus particulièrement de ton prochain voyage à... Où as-tu dit qu'il aurait lieu, ce mariage, déjà ?

— Je ne l'ai pas dit.

— Essaierais-tu de te débarrasser de moi ?

— Pas du tout !

Il s'avança, posa les mains sur le comptoir, derrière elle, l'emprisonnant entre le meuble et son corps solide et chaud.

— Ce n'est l'affaire que de quelques jours, non ? Ton père va de mieux en mieux, et le nouvel employé à la pépinière peut tout à fait prendre le relais. Quant à moi, je peux parfaitement me débrouiller seul pendant ce temps.

Ivy poussa un soupir. Non, ce n'était pas seulement l'affaire de quelques jours. Dire oui à André pour ce mariage, c'était accepter le retour à la vie qu'elle menait auparavant. Et elle n'aurait plus de raison de lui dire non lorsqu'il l'appellerait pour un nouveau projet. Et il

l'appellerait. Encore. Et encore. Mais elle ne savait pas comment expliquer cela à Cade, sans lui dire que c'était pour lui qu'elle avait envie de rester. « Ça ne durera pas », avait affirmé Sasha. Ivy décida alors de s'en tenir à la version la moins risquée, même si elle était totalement fausse.

— Crois-moi, c'est loin d'être aussi important qu'André veut bien le dire. Il a l'art de tout amplifier. Des offres de ce type, nous en recevons sans arrêt et nous les déclinons la plupart du temps. Nous avons même dit non à George Clooney et Amal.

Elle croisa les doigts derrière le dos, espérant ne pas être foudroyée par

quelque force supérieure pour avoir proféré un tel mensonge.

— Tu es sérieuse ?

Elle se contenta de hocher la tête. Inutile de provoquer le destin en répétant le mensonge.

Il la regarda, le visage grave.

— Il va bien falloir que tu reprennes ton travail, un jour, non ?

Peut-être pas...

— Mais je travaille, ici.

Elle tendit le bras, tapota l'ordinateur derrière elle.

— Nous avons une bar-mitsva chez les Levenson, ce week-end. Et un portrait

d'animal, demain.

Cade secoua la tête.

— Ça, ce ne sont que des petites choses.

— Pas pour les Levenson, ni pour Mme Thorpe et son chihuahua.

— Tu vois très bien ce que je veux dire.

Il s'écarta, glissa une main dans ses cheveux blonds ébouriffés.

— Il y a une grande différence entre photographier des célébrités et prendre des clichés d'une espèce de rat chauve et braillard.

C'est si vrai ! Le chien se comporte mille fois mieux. Et il a au moins appris à suivre des instructions.

— Peut-être que j'aime les petites choses.

— Personne n'aime les petites choses.

— S'il te plaît, Cade...

Elle posa la main sur son avant-bras.

— Fais-moi confiance. Je le saurai, quand le moment sera venu de reprendre.

Si ce moment arrive. Et il n'arrivera pas si tu me demandes de rester.

Demande-moi de rester, Cade...

Mais il n'en fit rien.

— OK, dit-il. Je te fais confiance. Pour l'instant.

— Merci.

Elle se leva, se hissa sur la pointe des pieds et posa un baiser sur sa joue. Sa barbe naissante lui picota délicieusement les lèvres.

Il tourna la tête et leurs bouches s'unirent en un baiser profond, intense, qui la laissa sans souffle.

— Tu veux que nous sortions dîner quelque part ?

— Pourquoi ne resterions-nous pas ici, ce soir ? répondit Ivy lorsqu'elle eut retrouvé son souffle et ses esprits. Ma mère m'a fait apporter des lasagnes.

— Et après les lasagnes, que proposes-tu ? demanda-t-il, refermant les bras autour d'elle et l'attirant tout contre lui.

Elle se lova dans ses bras.

— Eh bien, un dessert, bien sûr.

— Des choux à la chantilly ? demanda-t-il, sachant ce qu'elle avait en tête.

Il devinait toujours ce dont elle avait envie, dans ces moments-là.

— Je pensais que nous pourrions reprendre où nous en étions restés, le jour où nous avons été si grossièrement interrompus par mon frère. Qu'en dis-tu ?

— Tu as toujours le bandeau ?

Sa voix grave, rauque de désir, la fit frissonner. Elle hocha la tête et rougit, peu sûre d'elle, brusquement, ce qui ne lui arrivait jamais avec lui d'ordinaire. Mais ce qu'elle voulait lui demander... Etait-ce aller trop loin ? Refuserait-il ?

Elle prit une grande inspiration et se lança.

— J'ai pensé que... peut-être ce serait toi qui pourrais mettre le bandeau, cette fois.

Il se pencha vers elle.

— Comme il te plaira.

*

Cade gagna la cuisine. Il avait besoin d'un verre d'eau. Ivy était incroyable,

imprévisible, si inventive... et épuisante ! Nul doute qu'en se réveillant elle serait partante pour recommencer. Combien de fois avaient-ils fait l'amour ? Trois ? Quatre ? Il avait perdu le compte. Quoi qu'il en soit, avant même de songer à recommencer, il devait s'hydrater.

Il attrapa un verre dans le placard et se dirigea vers le réfrigérateur. Il aperçut son reflet dans l'acier chromé et sourit. Il aimait se promener ainsi, nu, la nuit, sans avoir à se préoccuper d'être vu, si ce n'était d'Ivy. Il aimait imaginer ce qui se passerait, si elle le découvrait ainsi.

Cette femme lui plaisait.

Il l'aimait.

Il avait cessé de combattre les sentiments qu'il éprouvait. Il avait abandonné ce plan ridicule qui consistait à prendre ses distances avec elle. Le temps jouait contre eux et il n'allait pas risquer d'en perdre. C'était la raison pour laquelle il n'était pas sorti au pub avec ses copains. La perspective de passer une nuit sans Ivy, alors qu'elle pouvait sauter dans un avion d'un moment à l'autre, lui était insupportable.

Et quelle nuit cela avait été !

Il se servit un verre d'eau et le but d'un trait. Puis il s'en servit un second et s'adossa au comptoir.

Une nuit parfaite en tout point. Sauf un. Il ne pouvait chasser de son esprit la

sensation qu'Ivy ne lui disait pas toute la vérité au sujet de ce mariage à l'étranger. Il sentait que l'enjeu était plus important qu'elle ne l'avouait. Dans ce cas, cela signifiait-il que cet André avait raison et qu'elle laissait passer la chance de sa vie ?

Pour quelle raison ? Son père ? Lui-même ? Préférerait-elle leur relation à sa carrière ? Avait-il envie qu'elle fasse ce choix ?

Du coin de l'œil, il aperçut le rose vif de sa coque de téléphone qui le narguait. Il connaissait son code. Elle le lui avait donné, un soir, alors qu'ils jouaient tous les deux à action ou vérité. Il lui serait donc facile de trouver le numéro d'André

et de l'appeler, afin de savoir ce qu'il en était réellement de ce mariage.

Mais il avait promis de lui faire confiance et il le ferait. Il poussa un soupir, termina son verre et regagna la chambre.

Il avait encore à l'esprit la promesse qu'il s'était faite à propos de sa confiance en Ivy, lorsque le téléphone de la maison sonna. Il décrocha. Une avalanche de mots s'ensuivit, en français, apparemment, car, au milieu de la tirade, il reconnut le nom d'Ivy et les mots « sérieux » et « pressant ».

— Je suis désolé, parvint-il à placer. Ivy n'est pas là en ce moment. Je suis son...

Qu'était-il, au juste ? Son amant à demeure ? Son jouet ? Il préféra rester dans une banale neutralité.

— Je suis son ami Cade.

— Ah-h-h. Son ami...

Son interlocuteur répéta le mot comme s'il le savourait, le faisait rouler sur sa langue pour en apprécier tout le goût.

— Je comprends maintenant sa réticence à quitter Stockton et... ses charmes.

— Vous souhaitez lui laisser un message ? demanda Cade, choisissant d'ignorer le sous-entendu.

— Oui, s'il vous plaît. Elle ne répond pas sur son portable.

— Elle se trouve à la pépinière. Les appels ne passent pas très bien, là-bas.

— Dites-lui qu'André a appelé et qu'il y a un changement dans le planning. Le mariage est avancé de deux semaines, dans le souci, sans doute, de conserver une longueur d'avance sur les journaux people. Quoi qu'il en soit, la mariée veut une réponse avant la fin de la journée.

— Je peux vous poser une question ?
demanda Cade.

— Vous lui transmettez mon message ?

— Bien évidemment.

— Alors, allez-y.

Il hésita. Il savait qu'une fois la question posée il n'y aurait pas de retour

en arrière possible.

— Ce mariage... c'est vraiment important ?

— *Mais oui*, répondit André d'un ton emphatique. *Très important*. Ce n'est pas tous les jours qu'on se voit offrir l'exclusivité des droits photographiques sur un événement tel que celui-ci. Ça pourrait ouvrir à Ivy toutes sortes de portes.

Et voilà. C'était bien ce qu'il pensait.

— Merci, André. Je lui transmettrai votre message dès qu'elle rentrera.

— Merci, *mon ami*. Prenez soin de notre Ivy.

« Notre Ivy. »

Ivy, qu'il avait empruntée à sa vie nomade. Mais le prêt arrivait à échéance.

Il raccrocha. Le bruit sec du combiné résonna dans la cuisine silencieuse. Cade en avait l'estomac noué, mais il savait ce qu'il devait faire. Ce serait plus facile ainsi, pour lui et pour elle. Une rupture nette, rapide, et quasiment sans douleur, comme lorsqu'on arrache un pansement.

Sauf qu'elle ne serait pas sans douleur. Pas pour lui.

Mais il n'avait pas le choix, il devait partir. Depuis plus d'une semaine, il était prêt à retourner chez lui, et ils le savaient tous les deux. S'il ne partait pas, Ivy raterait une occasion professionnelle inestimable. Elle s'en moquait peut-être

aujourd'hui, mais qu'en serait-il dans dix ans ? Ou vingt, lorsqu'elle en serait encore à photographier des mariées de province et des animaux domestiques pomponnés ? Il ne voulait pas porter le poids de cette responsabilité, c'était hors de question. Avec ses parents, il avait déjà eu son content de reproches pour toute une vie.

Il décrocha le téléphone. Trey répondit à la première sonnerie.

— Tu peux venir me chercher dans une demi-heure ?

— Chez Ivy ?

— Oui.

— Elle est trop occupée pour te servir de chauffeur ?

Bon sang ! Il espérait que Trey serait trop fatigué pour lui poser des questions.

— On peut dire ça. Je t'expliquerai lorsque tu viendras me chercher.

— OK. Je passe dans une demi-heure.

Dès qu'il eut raccroché, Cade gagna la chambre d'amis et commença à vider les tiroirs de la commode et la penderie. Puis il fourra tous ses vêtements dans son sac. Il passa ensuite à la salle de bains et récupéra ses affaires de toilette. Il était prêt et il lui restait encore cinq minutes avant l'arrivée de Trey.

Il les employa à écrire un mot à Ivy. Écrire n'était pas son fort, mais il ne pouvait pas partir sans rien dire. Après avoir recommencé plusieurs fois, il se décida pour quelque chose de court et simple.

Lorsqu'il eut terminé, il ramassa son sac et sortit sans un regard en arrière.

Chapitre 17

— Alors, comment ça se passe, avec Cade ? demanda Noëlle, se calant contre le dossier de sa chaise, tout en sirotant une gorgée de tisane.

Elles étaient toutes deux installées à la grande table de ferme, dans la cuisine, chez leurs parents. Noëlle avait fait un saut pour venir les voir avant d'entamer une tournée d'un mois en Europe. Mais sa mère avait annoncé qu'elle profitait de la présence de l'employé, à la pépinière, pour conduire son père chez le coiffeur, leur laissant ainsi le temps de se retrouver un peu. Temps que Noëlle avait

apparemment décidé de mettre à profit pour la cuisiner et savoir où elle en était de sa relation avec Cade.

— Et ne me dis pas qu'il n'y a rien de sérieux entre vous ! ajouta-t-elle. Gabe m'a dit qu'il vous avait surpris en pleine séance de créativité avec des choux à la crème.

Ivy poussa un grognement et enfouit la tête entre ses mains.

— Vous n'avez donc aucun respect pour rien, dans cette famille ?

— Bien sûr que non, répondit Noëlle, sans sourciller. On se raconte tout, entre frère et sœur.

— Il n'a rien dit à papa et maman, j'espère ?

Elle le tuerait, s'il l'avait fait ! Elle n'oserait plus jamais regarder ses parents en face et Cade serait pour le moins gêné. Mais elle en aurait déjà entendu parler, si son frère avait mouchardé.

— Jamais de la vie ! se récria Noëlle. Tu imagines la conversation ? Ce n'est qu'entre frère et sœur qu'il n'y a pas de clause de confidentialité. Alors, justement, raconte.

— Il n'y a pas grand-chose à en dire, tu sais...

Elle ajouta deux petites pastilles d'édulcorant dans son café, sous le regard

désapprobateur de sa sœur. Noëlle ne prenait jamais rien qui ne soit pas bio et suivait une diététique stricte. Mais elle-même n'avait pas ce genre de discipline et n'en voulait surtout pas. A quoi bon vivre si l'on ne pouvait pas se faire plaisir de temps en temps ? Comme elle se faisait plaisir avec Cade.

— Il habite avec moi jusqu'à ce qu'il soit capable de se débrouiller dans les escaliers de son appartement.

— Et vous faites l'amour comme des fous.

— J'aide un ami.

— Qui te fait l'amour comme un fou et vice versa.

— C'est une question de commodité.

— Oh ! je n'en doute pas. Vivre ensemble, c'est pratique pour faire l'amour comme des fous vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept.

— Ce n'est pas encore fini !

Ivy reposa violemment sa tasse sur la table, se faisant gicler du café brûlant sur la main. Elle poussa un cri et se précipita vers l'évier pour la passer sous l'eau froide, ce qui lui donna un bon prétexte pour se détourner, cacher le rouge qui lui était monté aux joues.

— Nous faisons l'amour comme des fous, voilà ! Tu es contente ?

— La question, c'est : est-ce que toi, tu es contente ?

On pouvait faire confiance à Noëlle pour appuyer là où ça faisait mal. Elle avait beau être la plus jeune, elle n'avait pas sa pareille pour saisir au quart de tour les situations et elle avait toujours su lire en elle comme en un livre ouvert.

Ivy referma le robinet et saisit un torchon pour s'essuyer les mains. Elle y passa plus de temps que nécessaire, puis se tourna enfin vers sa sœur.

— Oui et non, admit-elle, s'adossant au comptoir.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Que faire l'amour avec lui, ce n'est pas le

— pied ? J'ai du mal à l'imaginer, un étalon comme lui.

— Un étalon ?

Ivy jeta le torchon sur le comptoir.

— Qui se permet de parler comme ça ?

— Tout le corps de ballet. Mais tu ne réponds pas à ma question.

— Au sujet du sexe ?

— Mais oui, au sujet du sexe !

— Eh bien, c'est...

Répondre à cette question était très embarrassant. Qu'était-elle censée dire à sa sœur ? Que faire l'amour avec Cade était époustouflant, insensé, à en perdre la tête ?

— C'est bien.

— Bien, ça n'existe pas en matière de sexe. Si c'est bien, c'est que tu ne le fais pas comme il faut.

Oh que si, ils le faisaient comme il faut ! Et c'était à en mourir de plaisir.

— D'accord, c'est génial, inouï, sublime. Tu es satisfaite ?

— Tu as l'air de l'être, toi, en tout cas. Alors, où est le problème ? A moins que...

Noëlle se mordit la lèvre.

Ivy se rassit, les coudes posés sur la table, et se pencha vers elle.

— A moins que quoi ?

— A moins que tu ne veuilles davantage. Un véritable engagement. Pour la vie. Fonder une famille et avoir des enfants. Et tu n'es pas certaine que Cade soit l'homme qui peut te donner tout ça.

— On dirait que tu parles d'expérience.

Ivy l'observa attentivement. Noëlle pensait-elle à se fixer, elle aussi ? Aux dernières nouvelles, elle sortait avec un chorégraphe très en vue, mais personne, dans la famille, ne l'avait encore rencontré, malgré les efforts déployés par sa mère pour le convaincre de faire les deux heures de route entre New York et Stockton. Mais, d'après ce qu'Ivy avait entendu dire, ce type était un tyran, la terreur des danseurs, connu pour les faire

fondre en larmes, corps de ballet et premiers danseurs confondus. Hommes et femmes. Elle se demandait ce que sa sœur pouvait bien lui trouver.

— C'est ton intervention dont il est question, pas la mienne.

— Mon intervention ?

— Appelle ça comme tu voudras : il s'agit de te bouger et d'aller dire à Cade que tu l'aimes. Que tu en as assez de courir le monde et que tu es prête à te poser ici, à Stockton, avec lui.

Noëlle tendit le bras par-dessus la table et posa la main sur la sienne.

— C'est le cas, non ?

Ivy hochait la tête, incapable de prononcer les mots.

Elle aimait Cade. Elle l'avait toujours aimé. Cela n'avait pas changé. En quoi était-elle différente, alors ? En voyageant à travers le monde, elle s'était trouvée, et avait fait la paix avec son passé. Aujourd'hui, elle avait envie de revenir vivre ici, à Stockton, avec Cade. Envie de prendre des photos qui rendraient les gens heureux. Et peut-être, un jour, fonder cette famille dont parlait Noëlle.

— Je le savais !

Noëlle fit le tour de la table et lui tendit les mains pour qu'elle se lève.

— Dans ce cas, que fais-tu ici, avec moi ? Va le retrouver !

*

Moins de cinq minutes plus tard, fermement encouragée par Noëlle, Ivy grimpait dans sa voiture. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle allait dire à Cade. Ni de ce qu'allait être sa réaction. Mais il fallait que l'un d'eux trouve le courage de dévoiler ses sentiments. Et elle n'était pas mécontente, finalement, que ce soit elle et non le beau pompier, prototype du superhéros, qui se lance.

Qui est la dure dans l'histoire, maintenant ? Celle qui est prête à faire le grand saut ? songea-t-elle, en souriant,

tandis qu'elle bifurquait sur la route, au bas de l'allée.

Elle conduisit très vite et mit à peine un peu plus de la moitié du temps habituel pour rentrer. Son père avait coutume de dire que, lorsqu'elle avait pris une décision, rien ne pouvait l'empêcher de foncer. Elle venait de décider d'ouvrir son cœur à Cade et cela ne pouvait plus attendre. Au moins, elle saurait à quoi s'en tenir, et pourrait envisager la suite, qu'elle soit bonne ou mauvaise.

Trouver la porte fermée à clé aurait dû l'alerter, mais elle se dit que Cade devait être en train de se doucher et ne voulait pas que quelqu'un puisse entrer. Elle chercha la clé dans son sac et ouvrit.

— Je suis de retour ! lança-t-elle en entrant.

Pas de réponse. Aucun son provenant de la télévision ni d'un jeu vidéo.

— Cade ? Je suis là !

La porte se referma derrière elle, clic sonore dans le silence de la maison.

Il dormait. Ce devait être cela. Après la folle nuit qu'ils avaient passée à faire l'amour, elle n'était pas surprise qu'il ait besoin de repos.

Elle gagna la chambre d'amis sur la pointe des pieds, entrebâilla doucement la porte pour ne pas le réveiller.

Vide.

La panique la gagna. Elle se sentit les mains moites, brusquement. Il était peut-être sorti avec ses amis ? Cela s'était déjà produit pendant qu'elle était au travail, mais il l'avait toujours appelée ou lui avait laissé un message pour la prévenir. Elle attrapa son portable pour vérifier.

Pas d'appel. Pas de message.

Elle laissa tomber le téléphone dans son sac, courut d'une pièce à l'autre en l'appelant.

Rien.

Lorsqu'elle entra dans la cuisine, elle la vit. La clé qu'elle lui avait donnée. Impossible de la manquer, attachée au

porte-clés Super Mario qu'elle lui avait acheté. Il y avait une feuille de papier au-dessous. Une feuille du bloc qu'elle laissait toujours auprès du téléphone. Elle était pliée en deux, avec son nom écrit dessus.

Elle repoussa la clé et s'en saisit. Elle la tint un moment ainsi, pliée entre ses doigts tremblants, sachant très bien ce qu'elle allait y trouver, mais persuadée, de façon insensée, que si elle ne déplaçait pas la lettre les mots ne pourraient pas lui faire mal. Finalement, elle le fit, rassemblant son courage, la posa à plat sur le comptoir et se mit à lire.

Elle la lut, la relut quatre, cinq fois, avant que les mots ne fassent

véritablement leur chemin dans son esprit. Son sac lui échappa des mains, tomba sur le sol avec un bruit sourd. Quelques secondes plus tard, elle s'écroulait contre le comptoir, tenant la feuille serrée entre ses doigts.

« Ivy,

» André a appelé. Le mariage est avancé et la mariée a besoin de ta réponse aujourd'hui. Appelle-le. Accepte le travail. Je conserverai toujours le souvenir précieux de ces moments vécus ensemble, mais je dois partir. Merci pour tout.

Cade. »

Il était inutile qu'elle lui dise quoi que ce soit. Il avait décidé de tout pour eux, sans même lui demander son avis.

Elle froissa la lettre entre ses doigts et la jeta à travers la pièce d'un geste rageur. Puis elle attrapa son portable dans son sac.

— André, c'est Ivy, dit-elle dès qu'il décrocha, ne lui laissant pas le temps de parler.

Elle fixa la boule de papier qui avait atterri sous la table. Si ses yeux avaient été des flammes, elle se serait embrasée instantanément.

— J'ai réfléchi à cette offre. Je n'ai jamais visité le Belize. Quand dois-je

être sur place ?

*

— Hardesty !

O'Brien passa la tête dans le vestiaire. Il avait dû faire une séance de musculation, car son T-shirt était mouillé de transpiration et il avait les veines des bras encore gonflées par l'effort. A son air content de lui, Cade sut qu'il ne venait pas lui annoncer de bonnes nouvelles.

— Le capitaine veut te voir dans son bureau.

— J'y vais.

Cade enfila ses chaussures de sport, fit bouger ses orteils et se leva. Qu'est-ce que ça faisait du bien, de ne plus avoir de

plâtre et de pouvoir remettre des chaussures normales ! C'était le seul point positif dans sa vie depuis qu'il avait poussé Ivy à partir, trois semaines plus tôt.

— Tu ferais bien de te dépêcher, reprit O'Brien. Cap a l'air passablement agacé. Autant ne pas en rajouter en le faisant attendre.

Sa tête disparut.

— Merci pour le conseil, crétin, marmonna Cade dans son dos.

Il claqua la porte de son casier, glissa son sac à l'épaule. Il y avait déjà plusieurs heures que son service était terminé, mais il s'était attardé à la

caserne, aidant à ranger les tuyaux et à vérifier les équipements, montrant au nouveau stagiaire comment préparer la sauce marinara, une recette de la mère d'Ivy. Tout plutôt que de rentrer chez lui, dans son appartement vide.

Mais il commençait à regretter d'être resté. Aussi solitaire que soit sa vie depuis qu'il avait quitté la maison près du lac, il préférerait encore un plat surgelé et un jeu vidéo à une séance de remontrances par son boss.

Il frappa à la porte du bureau et fut gratifié d'un « entrez » bourru.

— Vous vouliez me voir, Cappy, dit-il, refermant la porte derrière lui.

La compagnie C, de garde ce jour-là, n'avait pas besoin de l'entendre se faire remonter les bretelles. Il demeura debout, les mains dans le dos, face à l'immense bureau en acajou du capitaine des pompiers.

— Hardesty..., dit ce dernier d'une voix radoucie.

Cade se détendit un peu. La situation n'était peut-être pas aussi grave qu'O'Brien le lui avait laissé entendre.

— Asseyez-vous.

Cappy désigna un fauteuil et Cade s'y assit, attendant qu'il prenne la parole.

— Comment va cette jambe ?

— Bien, répondit Cade, étirant son mollet par réflexe. Vraiment bien.

— Je viens de recevoir le compte rendu du médecin, dit Cappy, tapotant une enveloppe brune sur le bureau.

— Que dit-il ?

Cade se pencha, les coudes sur les genoux. Il avait repris le travail depuis deux semaines, mais n'était autorisé qu'à effectuer des tâches légères, cuisine, nettoyage, rangement du stock sur les étagères. Pas vraiment ce pour quoi il s'était engagé dans le métier.

— Vous avez le feu vert. Vous pouvez reprendre le service actif, sans restriction.

Cade se levait déjà, mais Cappy l'arrêta d'un geste.

— Physiquement. Mais moi, c'est votre santé mentale qui m'inquiète.

— Ma santé mentale ?

— J'ai entendu dire que vous viviez avec cette jeune femme rousse du match de softball.

— Façon de parler, répondit Cade, se rasseyant. Mais qu'est-ce que ça a à voir ?

— Et qu'elle a quitté la ville, il y a déjà un petit moment.

— En effet.

— Vous vous souvenez dans quel état vous étiez, la dernière fois que vous avez eu un problème, tous les deux ? De mauvaise humeur, distrait, exécutant les tâches comme un zombie. Vous mettiez les autres en danger. Je ne veux plus que ça se reproduise.

— Je sais, Cap. Et ça ne se reproduira pas.

Il se leva et lui tendit la main.

— Vous avez ma parole.

— Elle me suffit, dit Cappy, se levant à son tour et serrant sa main tendue. Mais je vais quand même vous avoir à l'œil quelque temps.

— Très bien.

Cade acquiesça d'un signe de tête. Puis il se détourna et gagna la porte.

— Hardesty, une dernière chose...

Cade s'immobilisa et fit volte-face.

— J'ai entendu dire que vous vous étiez inscrit à l'examen de lieutenant...

— En effet.

— C'est bien.

Le regard de Cappy se radoucit soudain.

— Vous ferez un très bon officier. Si vous avez besoin d'aide pour la préparation, faites-le-moi savoir.

— Oui, monsieur.

Cade quitta le bureau. Il y avait des semaines qu'il ne s'était senti aussi bien. Ivy était partie et il ne pouvait rien y changer. Mais au moins il avait retrouvé son travail. Pour de bon, cette fois.

Il se mit à siffloter dans le couloir et adressa un petit signe à ses copains de la compagnie C en traversant la zone de stationnement. Il allait attraper ses clés dans son sac lorsque son portable sonna. Il répondit sans même vérifier qui l'appelait.

— Salut, mec ! Alors, prêt à te faire botter les fesses ?

Bon sang. Gabe.

— Eh bien, tu en as mis, du temps, à réagir ! Comment ça se fait ?

— J'étais à Paris avec Devin. Elle voulait voir le Louvre et le ballet dans lequel Noëlle dansait. Mais je suis de retour et en train de boire un verre au pub, figure-toi. Je t'y attends.

Cade ouvrit la voiture et se glissa au volant.

— Si je comprends bien, tu veux que je vienne de mon plein gré me faire botter les fesses.

— Si tu me facilites les choses, j'en tiendrai compte.

— Ça me semble loyal, répondit Cade, mettant le contact. J'y serai dans dix

minutes.

Il lui en fallut un peu moins pour arriver. Il s'approcha du bar, commanda une bière. Il allait en avoir besoin. Puis il traversa le pub et se glissa sur la banquette en face de celui qui n'allait peut-être plus rester longtemps son ami.

— J'ai vu Ivy à Paris, dit Gabe, sans préambule.

— Comment va-t-elle ?

— A ton avis ?

Gabe termina sa bière et fit signe à la serveuse de lui en apporter une autre.

— Ceci dit, ça ne te concerne plus vraiment.

— Elle compte toujours pour moi.

— Si elle comptait pour toi, tu n'aurais pas ramassé toutes tes affaires et tu ne serais pas parti sans un mot !

Nom de nom ! On ne gardait donc jamais aucun secret, chez les Nelson ?

— Je lui ai laissé un mot, rectifia Cade, l'excuse lui paraissant soudain lamentable.

— Bravo !

Gabe s'interromptit pour laisser la serveuse poser leurs bières sur la table. Il la remercia d'un signe de tête.

— Trois lignes pour faire une croix sur la femme que tu aimes. Enfin, c'est ce que tu m'avais dit, ici même, dans ce pub.

— Je n'ai pas pu affronter cette rupture, répondit-il, fixant sa bière.

— Pourquoi rompre, alors ?

— Parce qu'Ivy mérite mieux que cette ville. Mieux que moi.

— Tu recommences avec ces inepties ! Tu es vraiment un imbécile. Il est temps que tu te reprennes.

— Et que je fasse quoi ? Que je la ramène ici de force ?

— Ce ne sera pas nécessaire, dit Gabe. Elle sera à Stockton dans quelques jours, pour cette histoire de calendrier.

La soirée au profit du refuge. Il l'avait complètement oubliée ! Il avait même jeté l'invitation dans sa corbeille à papier. Ce

calendrier stupide avait marqué le début de la fin pour lui. Il n'avait aucune envie de se rendre à une soirée qui fêtait sa parution. Il ferait un don important, histoire de soulager sa conscience, et on n'en parlerait plus.

— Je n'irai pas.

— Ecoute, je ne devrais probablement pas te le dire, mais Ivy est dans tous ses états. Et ça, à cause de toi. Elle a failli faire rater ces photos de mariage si importantes.

— C'est impossible. Je les ai vues sur Internet. Elles sont fantastiques.

— C'est son associé qui les a faites. Il a dû la rejoindre de toute urgence pour

prendre les choses en main.

— André ?

— Oui, c'est ça.

— Bon sang !

— Je ne te le fais pas dire.

Un silence pesant retomba. Gabe fut le premier à le rompre.

— Elle ne veut plus de cette vie. Aller d'hôtel en hôtel, se coucher à des heures impossibles, devoir composer avec les crises des mannequins et des stars. Elle n'en peut plus.

— C'est ce qu'elle pense aujourd'hui, mais dans...

— Oui, je sais. Dans un an, deux ou dix. Laisse-moi te poser une question. Tu as déjà vu ma sœur changer d'avis, lorsqu'elle a décidé quelque chose ?

— Non.

Cade sourit, se remémorant les défis les plus fous qu'il lui lançait. Elle ne reculait jamais, ne renonçait jamais.

— Pour une obscure raison que je préfère ne pas chercher à comprendre, elle a décidé que tu lui plaisais. Que comptes-tu faire ?

— Je ne sais pas encore.

Cade termina sa bière, reposa son verre et se leva.

— Je vais commencer par aller récupérer cette fichue invitation pour la soirée.

— C'est un bon début.

Gabe se cala contre le dossier de la banquette. L'expression de son visage s'était radoucie.

— Parce que je n'ai pas renoncé à l'idée de te botter les fesses.

Chapitre 18

Le Belize était un lieu magnifique. Le bleu profond, intense, des Caraïbes, les couleurs à couper le souffle près de la barrière de corail, le charme nonchalant des petites villes de bord de mer, elle aimait tout cela.

Elle ferma les yeux, respira l'air salin. Puis, s'allongeant dans son transat, elle étira les bras au-dessus de la tête, enfouit ses pieds dans le sable fin et chaud.

C'était la saison des pluies, mais le soleil avait brillé pour la cérémonie, comme pour célébrer dignement l'union de deux stars, et ce temps clément avait

duré toute une semaine. Une bénédiction pour Ivy. Les jeunes mariés, qui s'étaient envolés pour une destination tenue secrète, lui avaient laissé la jouissance d'une suite dans la propriété. C'était plus qu'elle ne méritait, compte tenu de ce qui s'était passé.

De nouveau, elle prit une longue inspiration, savourant le parfum de l'océan, se laissant griser par le flux et le reflux des vagues sur la grève, le cri des mouettes qui volaient haut dans le ciel. La brise faisait bruissier les palmes des cocotiers. Elle poussa un soupir. Ce havre de paix allait lui manquer, mais elle ne pouvait pas fuir indéfiniment. Dès le lendemain matin, lorsque leur avion le quitterait le Belize, il lui faudrait faire

face à la réalité, au chaos qu'était devenue sa vie.

— Tu es certaine de ne pas vouloir que je t'accompagne, mon ange ? demanda André. Tu sais combien j'aime les galas.

André, son sauveur lorsqu'elle avait craqué, s'installa dans le transat à côté d'elle, et lui tendit un des cocktails de fruits dont il avait le secret. Elle ne demanda pas ce que c'était. Ce serait certainement délicieux, comme d'habitude.

— J'apprécie ta proposition, dit-elle, posant la main sur son bras, mais tu en as déjà fait assez en venant jusqu'ici, voler à mon secours. Il faut que je me débrouille seule, à présent.

Même si revoir Cade signifiait remuer le couteau dans la plaie, raviver la douleur dans son cœur brisé.

— Ça a vraiment été très difficile pour moi de me retrouver dans ce lieu paradisiaque et de devoir prendre des photos, ironisa André, avec un sourire amusé.

Il but une gorgée de son cocktail.

— Sans compter cette semaine terrible que nous avons passée à n'avoir rien à faire que nous détendre au soleil, nager et boire des cocktails.

— Je suis vraiment désolée, dit Ivy pour la millième fois. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Un instant plus tôt,

j'effectuais des repérages pour les photos, le suivant, je m'écroulais en pleurs.

Malheureusement, cela s'était produit deux jours avant le mariage. André avait tout juste eu le temps de sauter dans un avion et le couple avait donné son accord pour qu'il prenne en charge les photos.

— Je vais te dire ce qui t'est arrivé.

André se redressa, posa son verre et lui prit la main.

— L'amour ! La perspective de photographier un couple heureux, dans un décor romantique, s'est avérée soudain insurmontable pour toi, après ton récent déchirement.

— Mon récent déchirement ?

— Chagrin d'amour.

— Il n'est pas question de chagrin d'amour !

Elle but une gorgée. C'était délicieux. Un mélange de jus d'airelle et de pamplemousse, avec un trait d'alcool. Du rhum, sans doute.

— menteuse !

Oui, elle mentait de façon éhontée. Elle se rallongea dans son transat, un bras replié sur les yeux, espérant ainsi mettre fin à la conversation.

— Ton prince charmant sera-t il présent à cette soirée ?

Raté. André n'avait pas saisi l'allusion. Ou, plus exactement, il avait choisi de l'ignorer.

Elle poussa un soupir.

— J'imagine. Il a posé pour le calendrier.

— Ah ! dit André, se frottant les mains. Dans ce cas, nous devons mettre un plan au point.

— Un plan ?

Elle lui jeta un regard soupçonneux.

— Dans quel but ?

— Le reconquérir, bien sûr !

— Qui te dit que j'ai envie de le reconquérir ?

Elle se redressa, oubliant toute idée de se détendre.

— Tu oublies que c'est lui qui m'a laissée tomber. Et il n'a même pas eu la politesse de le faire en face !

— Ou le courage. Il ne t'est pas venu à l'esprit qu'il ait pu faire ça en pensant que c'était ce qu'il y avait de mieux pour toi ? Et que te laisser un mot ait été la seule façon de trouver le cran de le faire ?

— Je ne comprends pas. Dans quelle galaxie a-t on jamais vu que se faire quitter puisse être un bien ?

— S'il n'avait pas rompu, aurais-tu accepté ce travail au Belize ?

— Sans doute que non.

Elle fixa un instant son pied, qu'elle faisait glisser dans le sable.

— Non, je n'aurais pas accepté.

— Et voilà ! s'exclama André, faisant claquer ses doigts.

— Je n'avais pas envie de ce travail. Je n'en voulais pas.

C'était Cade qu'elle voulait.

— Excuse-moi.

— Il n'y a pas de mal. Mais imagine que ce jeune homme... Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Cade.

— Imagine que Cade n'ait pas voulu te voir sacrifier une carrière pour laquelle tu t'es battue. Il s'est assuré que ça n'arriverait pas en mettant fin à votre relation.

— C'est un raisonnement pour le moins alambiqué, non ?

André eut un petit rire amusé.

— C'est un raisonnement masculin.

— Que peut-on opposer à ça ?

— La ruse féminine.

— Je n'adhère pas beaucoup à cette idée. La ruse n'est pas mon fort, de toute façon.

— Heureusement pour toi, il se trouve que je suis expert en ruse masculine... et féminine.

Il se leva et, esquissant un geste large, comme s'il tenait un chapeau, il s'inclina devant elle.

— Viens, *mon ange*, allons comploter ensemble.

Ivy accepta la main qu'il lui tendait.

— Tu l'aimes ?

— Depuis toujours.

— Et tu penses qu'il t'aime ?

Des images, aussitôt, surgirent dans son esprit. Cade transpirant dans sa combinaison de pompier pour gagner

quelques dollars de plus à la fête des écoles. Cade, un bras glissé autour de ses épaules, lui apprenant à jouer à un de ses jeux vidéo. Cade lui souriant au réveil, la prenant dans ses bras, la caressant, la faisant se sentir la femme la plus belle du monde.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Et si tu as raison et qu'il ait agi pour ce qu'il croyait être mon bien ?

— Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir.

— La ruse féminine ?

— Non, dit André, secouant la tête. J'ai changé d'avis. Dans ton cas, je préconise une tactique plus directe.

— Laquelle ?

— Tu dois le prendre à part, lors de cette soirée, lui avouer tes sentiments et lui demander s'il les partage.

— Tu sais que tu risques de me perdre s'il répond oui.

— *C'est la vie.*

Il glissa un bras autour de ses épaules et l'entraîna en direction de la maison.

— Et la vie continue.

— Que feras-tu sans moi ? demanda Ivy, posant la tête sur son épaule, tandis qu'ils marchaient.

— Je pleurerai, je me lamenterai, je hurlerai de désespoir. Et puis je viendrai

faire les photos de ton mariage, *bien sûr*.

*

— Très chère Ivy !

Mme Thorpe, présidente de la Société protectrice des animaux et présidente d'honneur de la soirée de bienfaisance pour le refuge, s'avança à sa rencontre, dès qu'elle entra dans le gymnase du lycée de Stockton.

— Nous sommes si heureux que vous puissiez vous joindre à nous. Le calendrier est superbe !

— Je n'aurais manqué cette soirée pour rien au monde, madame Thorpe. Merci à vous.

Ivy sourit et posa un baiser sur la joue de son interlocutrice, admirant l'élégance de son fourreau Diane von Fürstenberg et de ses chaussures assorties. C'était réconfortant de rencontrer d'emblée un visage familier. Un heureux présage, le signe peut-être que les choses se passeraient bien et que la soirée prendrait la tournure qu'elle souhaitait.

— Vous êtes très en beauté, ce soir, dit Ivy. Comment va Paco ?

— Très bien, la petite fripouille ! Il adore le jouet en caoutchouc que vous lui avez offert. Et je vous en prie, pour la millième fois, appelez-moi Susan.

— D'accord, Susan.

— Venez, dit cette dernière, la prenant par le bras. Je vous ai réservé une place au premier rang, à côté de moi. Le défilé va bientôt commencer.

— Quel défilé ?

Ivy jeta un regard autour d'elle et découvrit seulement alors l'agencement de la salle. Le comité avait opéré une transformation digne d'accueillir un défilé de mode. Du côté vers lequel l'entraînait Mme Thorpe, on avait installé un podium en forme de T avec, en fond, un rideau noir qui courait tout le long du mur. De part et d'autre du podium, plusieurs rangées de chaises étaient en train de se remplir de spectateurs. Il devait y avoir au moins la moitié de la

ville. Ivy aperçut ses parents, et leur fit un signe de la main.

— Nous faisons défiler plusieurs des modèles du calendrier, chacun avec un animal à adopter, expliqua Mme Thorpe, tandis qu'elles se dirigeaient vers leur place.

Les néons, à la lumière trop crue, avaient été remplacés par des lampes stroboscopiques et une boule disco. Une guirlande de leds courait le long du podium.

— Nous espérons parvenir ainsi à provoquer quelques coups de cœur.

— Pour les animaux ou les modèles ? ironisa Ivy.

Le trouble l'envahit brusquement, tandis qu'elle songeait à un modèle en particulier, blond avec de très beaux yeux bleus.

— Pour les animaux, bien entendu... Mais, en passant dans les coulisses, j'ai aperçu quelques modèles en train de se préparer et je ne serais pas surprise qu'ils recueillent, eux aussi, leur part de propositions, ajouta-t-elle, lui décochant un clin d'œil coquin.

— Sauriez-vous, par hasard, s'il est prévu que Cade Hardesty défile, ce soir ? demanda Ivy, après une courte hésitation.

Elles avaient gagné leurs sièges. Ivy s'assit, croisa les jambes et lissa sa robe, un magnifique modèle rétro à carreaux

noirs et blancs qu'elle avait acheté chez un créateur, sur les conseils d'André. Si Cade défilait, elle serait proche de lui au point de pouvoir le toucher. Et, bien qu'elle ait prévu de le voir ce soir, elle avait imaginé une rencontre nettement plus... intime.

— Lequel est-ce ? demanda Mme Thorpe d'un air un peu trop innocent. Ils sont tous si séduisants.

— M. Décembre, répondit Ivy.

— Oh ! lui ! Il défilera en dernier. C'est le grand événement de la soirée.

Le grand événement ?

Ivy porta la main à son collier de perles, accessoire parfait pour rehausser

le joli décolleté légèrement plongeant de sa robe.

— Qu'est-ce que...

— Chut.

Mme Thorpe posa un doigt sur ses lèvres. La musique se fit soudain plus forte et Mme la maire, écartant le rideau, apparut sur la scène.

— Ça commence, murmura Mme Thorpe.

Mme la maire, qui avait endossé le rôle d'animatrice pour la soirée, déclara qu'elle présenterait chaque modèle ainsi que son compagnon, chat ou chien.

Sur un claquement de cymbales, M. Janvier inaugura le défilé, vêtu de son

pantalon de pompier, les bretelles pendant à sa taille. Il portait dans les bras un joli loulou de Poméranie nommé Lulu. M. Avril portait, avec sa tenue, un débardeur moulant aux couleurs de la compagnie des pompiers et était accompagné du chat le plus laid qu'Ivy ait jamais vu. Un animal sans poil qui, expliqua Mme la maire, était hypoallergénique et s'appelait Kojak, référence à n'en pas douter à l'inspecteur chauve de la série éponyme. Tandis que les modèles défilaient, leurs compagnons étaient mis aux enchères, encourageant ainsi les spectateurs à les adopter.

— Vendu aux Levenson pour cinq cents dollars, annonça Mme la maire, tandis que M. Novembre quittait le podium avec

son compagnon, un adorable chiot berger allemand qui venait de remporter l'enchère la plus forte de la soirée.

Ivy reconnut le modèle. C'était Hansen, un ami de Cade. Ou bien Sykes. Elle ne cessait de les confondre. Elle aurait dû prêter davantage attention lors de la présentation. Mais l'arrivée imminente de Cade la mettait dans tous ses états, la rendant incapable de se concentrer.

— Merci à M. Novembre et à Axel, poursuivit Mme la maire. Je suis certaine qu'il sera très heureux dans son nouveau foyer. Axel, je veux dire. Pas M. Novembre !

La plaisanterie fit rire le public et Mme la maire salua d'un petit signe de tête

complice.

— Je vous rappelle que tous nos modèles dédicaceront les calendriers à la fin du spectacle. Ils ne coûtent que vingt-cinq dollars pièce et sont un très beau cadeau à offrir. Les calendriers, bien sûr, pas les modèles.

Le public rit de nouveau et un grand sourire illumina le visage de Mme la maire.

— Et maintenant, pour clore le spectacle, j'ai le plaisir de vous présenter M. Décembre et Piper.

Ivy retint son souffle. Le rideau s'ouvrit et Cade apparut. Un frémissement parcourut l'assistance tandis qu'il

s'avançait sur le podium, ne portant que le bonnet de Père Noël et le string rouge qu'il avait revêtus pour la photo. Il tenait dans ses bras un petit chat tigré qui se pelotonnait contre son torse musclé.

— Voilà ce qui s'appelle un superbe cadeau de Noël, fit observer Mme Thorpe, accompagnant sa remarque d'un petit sifflement.

— Ça, on peut le dire, marmonna Ivy.

— Je vous demande pardon ?

Ivy baissa très vite la tête, les joues soudain en feu.

— Non, rien...

— Oh ! dit Mme Thorpe en lui donnant un petit coup de coude. Il vient vers vous

!

Ivy leva la tête. Mme Thorpe avait raison. Cade se dirigeait droit vers elle, son beau regard bleu brillant de détermination.

Zut, zut et zut. Ce n'était pas du tout ainsi que leurs retrouvailles étaient censées se passer. Elle avait prévu de lui parler seul à seule, à un moment de la soirée, et de...

— Hé, Ivy ! dit-il, par-dessus la musique.

Sa voix chaude, un peu rauque, fit s'emballer son poulx. Il s'accroupit sur le podium, plongea ses magnifiques yeux bleus dans les siens.

— Hé, répondit-elle, la gorge nouée.

Ça commençait mal.

— Voici Piper, dit Cade. Il a quelque chose à te demander.

Il lui tendit le chaton. Elle le caressa tendrement entre les oreilles.

— Piper ?

Le public commençait à s'agiter. Un murmure de mécontentement parcourut la salle. Même Mme la maire, debout derrière Cade, paraissait déboussolée, ne sachant comment réagir. Seule Mme Thorpe, assise tranquillement à sa place, semblait bizarrement peu surprise par le tour que prenaient les événements.

— C'est le petit gars que nous avons sauvé dans la gouttière.

— Oh.

Ivy enfouit son visage dans la fourrure délicate.

— Il a besoin d'un foyer ? demanda-t-elle.

— *Nous* en avons besoin.

— Nous ?

Cade sauta du podium. La musique, Mme Thorpe, l'assistance, tout s'évanouit soudain lorsqu'il posa le chaton sur les genoux d'Ivy et prit ses mains dans les siennes.

— Je suis désolé, je n'ai pas su voir, comprendre.

— Allons, soyez un peu plus positif, lui conseilla Mme Thorpe.

Cade lui sourit et se tourna de nouveau vers Ivy.

— Je t'aime, Ivy, et je pense... je me dis que... enfin, j'espère que c'est réciproque.

— Voilà qui est mieux ! commenta Mme Thorpe.

Elle s'empara du chaton.

— Allez, il est temps de conclure !

— Veux-tu m'épouser, Ivy ?

— Quoi ?

Mme Thorpe glissa dans la main de Cade un petit écrin de velours. Il l'ouvrit, le tendit à Ivy. Il contenait une bague superbe, un diamant aux splendides reflets bleutés.

— Veux-tu m'épouser ? répéta-t-il.

Ivy ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

— Si je t'ai repoussée, c'est parce que je ne voulais pas entraver ta carrière. Mais tu peux voyager dans le monde entier pour tes photos une partie de ton temps, si tu veux, pourvu que tu passes l'autre partie avec moi.

Ivy le fixait, bouleversée.

— Allez, répondez, ma chère, ou c'est moi qui le fais ! plaisanta Mme Thorpe.

— Je te lance ce défi, Ivy, reprit Cade, sortant la bague de son écrin. Vas-tu pouvoir résister ?

— C'est à toi que je ne peux pas résister, dit-elle, lui tendant sa main gauche, toute tremblante.

— C'est oui, alors ?

— Oui, murmura-t-elle. Aux deux, Piper et toi.

Cade glissa la bague à son doigt, l'attira tout contre lui et l'embrassa. Dans ce baiser, si excitant et si tendre, elle sentit qu'il y avait quelque chose de différent, d'infiniment intense et profond.

Elle s'y abandonna, refermant les bras autour de son cou.

— Elle a dit oui ! annonça Mme Thorpe en se levant, brandissant Piper à bout de bras, comme Simba dans *Le Roi Lion*.

L'assistance se mit à applaudir, et Ivy, brusquement consciente que la moitié de la ville les regardait, interrompit le baiser et enfouit son visage contre le torse de Cade.

— Je ne peux pas croire que tu aies fait ça devant tout le monde. Et en string. Oh ! mon Dieu, mes parents...

— Ils sont complices, eux aussi, comme Mme Thorpe. Il n'est pas facile de dissimuler une bague dans un string.

Cade prit la main de Mme Thorpe et la porta à ses lèvres.

— Vous avez été une complice parfaite. Merci.

— J'en ai été ravie. Je ne m'étais pas autant amusée depuis que mon Roger et moi étions allés à Las Vegas pour notre seconde lune de miel. Nous avons gagné presque mille dollars en jouant au blackjack et nous nous étions offert tout ce qui nous faisait envie.

Elle tendit le chaton à Ivy.

— Allez, filez, maintenant. Et habillez-vous, jeune homme ! Vous êtes fiancé, à présent. Inutile d'afficher plus longtemps

votre plastique et de nous rendre toutes jalouses.

— Bien, madame.

Cade souleva Ivy dans ses bras et la serra contre lui. Piper émit un petit miaulement de protestation.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle, tandis qu'il se frayait un passage au milieu de la foule, soulevant un concert d'applaudissements.

— Je suis les ordres de Mme Thorpe.

Parvenu à l'extrémité du podium, il se glissa derrière le rideau et l'emmena dans l'une des classes. Il y avait des vêtements partout et elle en conclut que c'était là que les modèles s'étaient changés.

Cade la posa et ferma la porte à clé.

— Et tes collègues ?

— Ils sont occupés à dédicacer des calendriers.

— Tu ne devrais pas être avec eux ?

— J'ai plus important à faire.

Il lui prit Piper des mains et le posa sur le sol.

— J'étais très sérieux, tout à l'heure. Il ne faut pas que tu renonces à ta carrière. Je pourrai voyager avec toi lorsque je serai libre. Il y aura toujours un copain à la caserne pour s'occuper de Piper. Et lorsque je ne serai pas...

— Attends, le coupa-t-elle, posant un doigt sur ses lèvres. J'ai quelque chose à te dire. Tu vois l'endroit où se trouve la librairie ?

— Bien sûr. Dans Main Street. A deux pas de chez Maude.

— J'ai signé un bail d'un an, ce matin.

— Un bail ?

— Oui. Je vais y installer mon studio. Hank prend sa retraite et me cède sa clientèle. Il va y avoir pas mal de travaux, mais...

Cette fois, ce fut au tour de Cade de l'interrompre. Il prit sa bouche en un long baiser.

— C'est vraiment ce que tu veux ? Tu en es certaine ? demanda-t-il lorsqu'ils s'interrompirent pour reprendre un peu d'air.

Elle tendit la main, écarta une mèche de son front.

— C'est toi que je veux.

— Moi aussi, c'est toi que je veux.

Il l'embrassa, de nouveau. Un baiser lent, sensuel, auquel elle s'abandonna tout entière. Jusqu'à ce qu'un petit miaulement se fasse entendre. Ils se séparèrent en riant.

— Je crois que nous ferions mieux de ramener ce petit gars à la maison, dit-elle.

Elle se pencha, lui gratta la tête entre les oreilles.

— Je ne peux pas partir tout de suite, je dois dédicacer des calendriers.

— Voilà ce que nous allons faire. Prends tout ton temps. Piper et moi, nous t'attendrons chez toi.

— Pas chez moi, corrigea-t-il. *Chez nous.*

— Chez nous, murmura Ivy, posant un baiser sur sa joue. Mes deux mots préférés.

Cade l'attira tout contre lui, refermant les bras autour de sa taille.

— Les miens aussi.

*

Si vous avez aimé ce
roman découvrez sans attendre les
précédents romans de la série « La loi
du désir » : *Dans ton regard*

Sur ta peau

Disponibles sur www.harlequin.fr

TITRE ORIGINAL : TRIPLE DARE

Traduction française : CLAIRE NEYMON

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

SEXY®

est une marque déposée par Harlequin

© 2015, Denise Smoker.

© 2016, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation
de : Femme : © GETTY IMAGES *ISTOCKPHOTO*
ROYALTY FREE

Réalisation graphique couverture : E. COURTECUISSÉ
(Harlequin) Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-6477-5

Tous droits réservés, y compris le droit de
reproduction de tout ou partie de l'ouvrage,
sous quelque forme que ce soit. Ce livre est
publié avec l'autorisation de HARLEQUIN
BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de

fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX
13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :
Amour + suspense =
Black Rose.



Les Historiques :
Réveillez la lady
qui est en vous !



Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy : Osez

la romance érotique !



Nocturne :
Succombez à
la morsure interdite...



**RETROUVEZ TOUTES NOS
ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR**
www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur
smartphone
et tablettes avec nos applications
gratuites



 **HARLEQUIN**

REGINA KYLE

CONTRE TES LÈVRES

Un corps ferme contre le sien, des mains exigeantes sur sa peau et un désir puissant qui l'étreint... De retour dans sa ville natale après huit années passées à parcourir le monde en tant que photographe de mode, Ivy s'attendait à tout, sauf à goûter au feu de la passion entre les bras de Cade Hardesty. Cade qui, avec son sourire ravageur, son regard intense et son corps sculpté, a accepté de poser à moitié nu pour le calendrier des pompiers dont elle s'occupe. Alors elle l'observe, sentant le désir la consumer sous les yeux qui la scrutent. Et lorsqu'un soir elle se décide à l'embrasser, Ivy le comprend immédiatement : un monde de plaisir vient de s'ouvrir à elle...

Un shooting photo. Un baiser torride.
Une passion dévorante.



HARLEQUIN

www.harlequin.fr